Marc-Adélarde Tremblay, Paul Charest et Yvan Breton

Anthropologues, retraités, Département de sociologie et d'anthropologie,
Université Laval

(1969)

LES CHANGEMENTS SOCIO- CULTURELS À SAINT-AUGUSTIN

Contribution à l'étude des isolats
de la Côte-Nord du Saint-Laurent.

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,
professeure retraitée de l'enseignement au Cégep de Chicoutimi
Courriel: mgpaquet@videotron.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, sociologue
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole,
professeure retraitée de l'enseignement au Cégep de Chicoutimi
Courriel: mgpaquet@videotron.ca

à partir de :

Marc-Adéland Tremblay, Paul Charest et Yvan Breton

Les changements socio-culturels à Saint-Augustin. Contribution à l'étude des isolats de la Côte-Nord du Saint-Laurent.

Québec : Les Presses de l'Université Laval, 1959, 182 pp. Collection : Travaux et documents du Centre d'études nordiques, no 6.

M. Marc-Adéland Tremblay, anthropologue, professeur émérite retraité de l'enseignement de l'Université Laval, nous a accordé le 4 janvier 2004 son autorisation de diffuser électroniquement toutes ses oeuvres.

Courriels : matrem@microtec.net ou matremgt@globetrotter.net
Paul.Charest@ant.ulaval.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 12 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 1er juin 2009 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Marc-Adéland Tremblay, Paul Charest et Yvan Breton

Les changements socio-culturels à Saint-Augustin.
Contribution à l'étude des isolats de la Côte-Nord
du Saint-Laurent.

Québec : Les Presses de l'Université Laval, 1959, 182 pp. Collection : Travaux et documents du Centre d'études nordiques, no 6.

Table des matières

[Illustrations](#)

[Tableaux](#)

[Présentation](#)

[Avant-propos](#)

[INTRODUCTION](#)

- I. [L'ethnographie du Canada français](#)
- II. [La Côte-Nord du Bas Saint-Laurent](#)
- III. [Le choix du village de Saint-Augustin](#)
- IV. [La communauté](#)

CHAPITRE I: [HISTOIRE DU PEUPLEMENT DE SAINT-AUGUSTIN](#)

- I. [Le Labrador et la Côte-Nord avant la venue des blancs](#)
 - 1. [*Les grandes découvertes*](#)
 - 2. [*La population autochtone*](#)
- II. [Les premières tentatives de peuplement: 1700-1820](#)
 - 1. [*Les Français : 1700-1763*](#)
 - 2. [*Les Anglais : 1763-1820*](#)
- III. [L'installation d'un peuplement permanent IV.](#)
 - 1. [*Première période \(1820-1870\): les premiers établissements*](#)
 - 2. [*Deuxième période \(1870-1940\): le processus de formation du village*](#)
 - 3. [*Troisième période \(1940-1965\): l'ouverture ait monde extérieur et l'émigration*](#)
- IV. [Conclusion](#)

CHAPITRE II: PROFIL DÉMOGRAPHIQUE DU VILLAGE

- I. Évolution de la population
- II. Profil socio-culturel des habitants de Saint-Augustin
 - 1. Âge et sexe des résidents
 - 2. Statut matrimonial des adultes
 - 3. Les genres d'occupations
 - 4. Le niveau de scolarisation
 - 5. Affiliation religieuse
- III. Origine des habitants
- IV. Composition des ménages
- V. Départs définitifs et voyages à l'extérieur
 - 1. Les générations précédentes
 - 2. La génération actuelle, 1940-1963
 - 3. Les travaux d'hiver et la création de nouvelles lignes de force
- VI. Natalité et nuptialité
- VII. Maladie et longévité
 - 1. Dégénérescence physique
 - 2. Risques professionnels
 - 3. Résistance physique diminuée
 - 4. Alimentation déficiente
 - 5. Hygiène
 - 6. Soins médicaux
 - 7. Conclusion
- VIII. La « transhumance »
- IX. Conclusion

CHAPITRE III: TECHNIQUES DE SUBSISTANCE ET ORGANISATION ÉCONOMIQUE

- I. Introduction
- II. Le cycle saisonnier de subsistance
 - 1. La période 1900-1920
 - 2. La période 1920-1940
 - 3. La période 1940-1965
- III. Structure des occupations
 - 1. Le secteur primaire
 - 2. Le secteur secondaire
 - 3. Le secteur tertiaire
 - 4. Conclusion
- IV. L'avoir propre
 - 1. Introduction
 - 2. Terrains
 - 3. Habitations
 - 4. Embarcations
 - 5. Engins de pêche et de piégeage
 - 6. Chiens et traîneaux motorisés
 - 7. Conclusion
- V. Le revenu annuel
 - 1. Sources de revenu
 - 2. Régularité des revenus
 - 3. Épargne et crédit
 - 4. Aide gouvernementale
- VI. Les comportements de consommation
 - 1. Alimentation
 - 2. Vêtement
- VII. Conclusion

CHAPITRE IV: PRINCIPAUX ÉLÉMENTS DE L'ORGANISATION SOCIALE

- I. Introduction
- II. L'organisation familiale
 - 1. Introduction
 - 2. Le mariage
 - 3. La famille
 - 4. Conclusion
- III. Organisation communautaire et leadership
 - 1. Organisation religieuse et leadership
 - 2. Organisation politique et leadership
 - 3. Organisation économique et leadership
- IV. Conclusion

CHAPITRE V: L'ISOLEMENT ET LA VISION DU MONDE

- I. La notion de vision du monde
- II. La vision du monde à Saint-Augustin
 - 1. L'image de soi
 - 2. La conception du milieu et les relations qu'entretiennent les Augustiniens avec lui
 - 3. Conception de l'univers physique et du monde extérieur
 - 4. Images de la vie, de la mort et de l'au-delà
 - 5. Le merveilleux et l'extraordinaire
- III. Conclusion

Annexe toponymique

Bibliographie

Table des illustrations

Carte 1.	Le golfe du Saint-Laurent et la Côte-Nord.
Carte 2.	Saint-Augustin et ses environs
Carte 3.	Village de Saint-Augustin
Graphique.	Pyramide des âges
Illustration 1.	Début de l'été. On déménage vers les îles
Illustration 2.	Le village de Saint-Augustin.
Illustration 3.	Palangre. a) ancre; b) avançon.
Illustration 4.	« Trappe à morue »
Illustration 5.	Réparation d'une « trappe à morue »
Illustration 6.	Morue séchant sur des vigneaux.
Illustration 7.	Filet maillant à morue. a) flotteur; b) ancre; c) perches enfoncées dans la vase du fond.
Illustration 8.	Faux (<i>jigger</i>) de 6 à 7 pouces de long.
Illustration 9.	Étal. A) étal proprement dit où se tiennent a) l'inciseur, b) l'ételeur ou l'éviscéreur, c) le trancheur; B) morue salée entreposée dans le hangar.
Illustration 10.	Couteau à trancher la morue, de 7 à 8 pouces de long.
Illustration 11.	Filet maillant à saumon et à truite. a) flotteur, b) ancre.
Illustration 12.	Drague à pétoncles. a) traverse de fer qui maintient l'ouverture.
Illustration 13.	On empile la morue la nuit ou lors d'intempéries.
Illustration 14.	Valve de pétoncle et coquille de burgau. La règle donne l'échelle.
Illustration 15.	Pêche à burgaux. a) bouée ; b) cercle de fer; c) cordes ; d) morue séchée servant d'appât ; e) filet à mailles de un pouce de côté.
Illustration 16.	Échouerie à loup-marin, entre deux îlots : les barrières mesurent 60 brasses chacune.
Illustration 17.	Peau de loup-marin sur un cadre.
Illustration 18.	Pile de bois à sécher : technique empruntée aux Indiens.
Illustration 19.	Lit de bois (dans les îles) : de six à sept pieds de long.
Illustration 20.	Poêle (dans les îles).
Illustration 21.	Cométique, de neuf à douze pieds de long.
Illustration 22.	Schéma d'un mariage consanguin.
Illustration 23.	Schéma généalogique des BELVIN.
Illustration 24.	Schéma généalogique des MAURICE.
Illustration 25.	Schéma généalogique des LAVALLÉE.
Illustration 26.	Schéma généalogique des SHATTLER.
Tableau 15.	Prix du quintal de morue séchée, 1905-1964.

Liste des tableaux

- [Tableau 1.](#) Évolution de la population blanche du village de Saint-Augustin, 1890-1965.
- [Tableau 2.](#) Répartition de la population par âge, selon le sexe, Saint-Augustin, juin 1965.
- [Tableau 3.](#) Répartition des habitants selon l'état civil et le sexe, Saint-Augustin, 1965.
- [Tableau 4.](#) Distribution des emplois selon le secteur et le sexe, Saint-Augustin, 1965.
- [Tableau 5.](#) Répartition de la population selon l'aptitude à tenir un emploi, Saint-Augustin, 1965.
- [Tableau 6.](#) Niveau de scolarisation des villageois ne fréquentant plus l'école, selon le sexe, Saint-Augustin, 1965.
- [Tableau 7.](#) Degré de scolarité des jeunes fréquentant encore l'école, selon le sexe, Saint-Augustin, 1965.
- [Tableau 8.](#) Répartition de la population selon l'appartenance religieuse, Saint-Augustin, 1965.
- [Tableau 9.](#) Répartition de la population selon le milieu de provenance et le sexe, Saint-Augustin, 1965.
- [Tableau 10.](#) Lieu de naissance des immigrants selon le sexe.
- [Tableau 11.](#) Taille des ménages à Saint-Augustin.
- [Tableau 12.](#) Distribution de la population selon l'âge au mariage à Saint-Augustin.
- [Tableau 13.](#) Répartition des familles selon les îles du bassin intérieur.
- [Tableau 14.](#) Cycle saisonnier traditionnel.
- [Tableau 15.](#) Prix du quintal de morue séchée, 1905-1964.
- [Tableau 16.](#) Prix des peaux de loups-marins, Saint-Augustin, 1900-1964.
- [Tableau 17.](#) Prix offerts pour les peaux de certains animaux.
- [Tableau 18.](#) Évolution des prix des bateaux, moteurs et « trappes à morue », 1900-1965.
- [Tableau 19.](#) Prix de certains aliments sur la Basse Côte-Nord, 1915-1965.

Les changements socio-culturels à Saint-Augustin.

PRÉSENTATION

[Retour à la table des matières](#)

Sur cette Basse Côte-Nord qui est moins un pays qu'un mince filet de rivage resserré entre un golfe trop grand et une arrière-forêt presque sans fin et encore presque vide, enveloppée dans les brumes d'été et battue par les rafales d'hiver, des hommes se sont entêtés à accrocher des villages, aussi isolés que des îles perdues en mer.

Cette terre ingrate et difficile, fréquentée par les Esquimaux, puis par les Indiens, puis par les pêcheurs français puis anglais, a été reléguée, par sa distance et l'isolement, par l'ignorance même des urbains que nous sommes, dans un oubli d'où le présent ouvrage veut contribuer à la tirer.

Tout en participant pendant plus de six ans de façon si efficace à la direction des destinées du Centre d'Études Nordiques, M. Marc-Adélar Tremblay a été touché par cette scientifique contagion qui consiste à répondre à l'appel dit Nord et a su communiquer son enthousiasme à une équipe qui a scruté le présent d'une petite communauté de la Basse Côte-Nord, Saint-Augustin, à la charnière d'un passé dur et sobrement pittoresque et d'un avenir qui s'annonce encore incertain.

Une difficile adaptation à son milieu, une démographie à la fois dynamique et fragile, une étrange survivance d'une transhumance originale, une activité qui hier encore battait le rythme des cycles saisonniers maintenant en voie de rupture, un analphabétisme qui s'estompe mais une endogamie encore contemporaine, bref les

nombreux visages de cet isolat typique qu'est Saint-Augustin sont ici décrits avec sobriété et précision.

Par delà les âges et les distances, messieurs Tremblay, Charest et Breton nous rappellent, dans cette belle étude, qu'à l'inverse des eaux noires d'amont gîte gardait le Cygne de Tuonela, c'est à l'aval dit Grand Fleuve que se retrouvent la solitude des grands espaces, la vie difficile des filets et des cordages, les terres oubliées qui furent pourtant les premiers rivages d'accueil des Européens en quête de continents nouveaux.

Henri DORION directeur intérimaire,
Centre d'Études Nordiques

Les changements socio-culturels à Saint-Augustin.

AVANT-PROPOS

[Retour à la table des matières](#)

L'étude sur les changements socio-culturels à Saint-Augustin a été entreprise grâce à des subventions que nous ont accordées la section d'ethnologie du Musée national d'Ottawa sous la direction du Dr Don DeBlois et le Centre d'Études Nordiques de l'université Laval sous la direction du professeur Louis-Edmond Hamelin. Nous tenons à remercier ces deux institutions ainsi que leurs directeurs de l'aide précieuse qu'ils nous ont apportée dans la réalisation de cette première monographie sur la Basse Côte-Nord du Saint-Laurent, dans le cadre des études ethnographiques qu'effectuent les ethnologues de l'université Laval. Nous soulignons également que cet ouvrage voit le jour aux Presses de l'université Laval grâce à une subvention spéciale du Centre d'Études Nordiques. Nous tenons à exprimer encore une fois toute notre reconnaissance pour cet témoignage d'estime.

Marc-Adélar TREMBLAY,

Paul CHAREST et Yvan BRETON

Québec, avril 1968.

Carte 1.
Le golfe du Saint-Laurent et la Côte-Nord.

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Les changements socio-culturels à Saint-Augustin.

INTRODUCTION

I. L'ethnographie du Canada français

[Retour à la table des matières](#)

L'étude des changements socio-culturels à Saint-Augustin a été effectuée durant l'été de 1965, dans le cadre d'un programme de recherches ethnographiques sur la Côte-Nord du Bas Saint-Laurent. C'est une première contribution à un vaste programme d'enquêtes systématiques destiné à enrichir nos connaissances sur le Canada français traditionnel et moderne ainsi qu'à constituer une documentation de base devant servir à alimenter des travaux dans divers domaines des sciences de l'homme ¹.

En effet, la documentation ethnographique sur les diverses régions « culturelles » du Québec est relativement pauvre. Nous possédons, tout au plus, quelques monographies qui, bien qu'excellentes, portent sur des villages localisés dans des régions différentes du Québec ² et demeurent insuffisantes pour établir un profil d'ensemble. L'ethnographie du Canada français représente une tâche d'autant plus urgente que toutes les communautés du pays, si petites et si éloignées soient-elles,

¹ Pour plus de renseignements sur ce programme de recherche: Marc-Adélar TREMBLAY, «L'ethnographie de la Côte-Nord du Saint-Laurent », Recherches sociographiques, vol. VIII, n° 1, janv.-avril 1967, p. 81-87. [Texte disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

² Voir, en particulier, de Léon GÉRIN, « L'habitant de Saint-Justin », *Mémoires et comptes rendus de la société royale du Canada*, et le *Type économique et social des Canadiens* [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.] ; également, de Horace MINER, *St. Denis, a French-Canadian Parish* [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.] ; et, de Marcel Rioux, *Description de la culture de l'Île Verte et Belle-Anse*.

sont en pleine phase d'évolution. Il est encore temps de recueillir les témoignages des aînés et d'examiner minutieusement la documentation écrite dont nous disposons. Il faudrait parcourir toutes les régions du Québec pour recueillir les éléments nécessaires à la reconstruction de la vie traditionnelle avant qu'il ne soit trop tard. Le défi est d'envergure mais il est relevable.

Ces considérations nous ont amenés à choisir la Côte-Nord du Bas Saint-Laurent, milieu assez homogène où les changements sont encore peu nombreux, comme aire culturelle pilote pour nos études ethnographiques sur le Canada français.

II. La Côte-Nord du Bas Saint-Laurent

[Retour à la table des matières](#)

Cette région s'étend de l'embouchure du Saguenay jusqu'au 52^e parallèle, limite du Labrador terre-neuvien ³. Les géographes la divisent communément en trois unités géographiques distinctes, soit: la Haute, la Moyenne et la Basse Côte-Nord ⁴.

La Basse Côte-Nord, région qui nous intéresse plus particulièrement ici, s'étend de Kegashka à Blanc-Sablon. Une population d'environ 5,000 individus y est répartie sur 224 milles de côte, en 16 groupes d'habitations: 12 d'expression anglaise, 3 d'expression française et 1 de langue montagnaise ⁵. En 1963, le Bill 23 de l'Assemblée législative du Québec érigeait en municipalité autonome l'ensemble de ces 16 agglomérations, sous la juridiction d'un administrateur nommé par le gouvernement provincial.

³ Le lecteur intéressé aux problèmes soulevés par la délimitation de la frontière Québec-Labrador consultera avec intérêt, de Me Henri Dorion, *la Frontière Québec-Terre-neuve, Contribution à l'étude systématique des frontières*, Travaux et documents du Centre d'Études Nordiques, n° 1.

⁴ Paul BUSSIÈRES, « La population de la Côte-Nord », *Cahiers de géographie de Québec*, nos 14 et 15.

⁵ Gaston BERGERON, « La Basse Côte-Nord », *Le Côtier-The Coaster*, vol. V.

Le littoral de la Basse Côte-Nord est rocheux, échancré et parsemé d'innombrables îles et îlots. Les eaux froides du golfe du Saint-Laurent reçoivent la visite annuelle de la morue, du saumon et des loups-marins, principales ressources de la Côte. Les fonds marins servent d'habitats à différents mollusques et crustacés dont le pétoncle et le homard sont les plus recherchés. L'arrière-pays de la Côte est sillonné de nombreuses rivières et parsemé de lacs et d'étangs tout aussi innombrables que les îles du littoral. La végétation est celle de la zone tempérée supérieure⁶. Les arbres, surtout le sapin et l'épinette (épicéa), ne poussent vraiment que le long des cours d'eau. Une mince couche de sol arable se retrouve dans cette zone étroite. Ces forêts-galeries sont peuplées d'animaux à fourrure très recherchés, comme le vison, la loutre, le castor, l'hermine et le lynx. Les espaces désertiques de l'arrière-pays sont fréquentés par le caribou. Loin à l'intérieur, des gisements de fer d'une très grande richesse sont exploités depuis peu. L'utilisation des richesses naturelles du milieu n'a jamais été pensée en fonction du développement économique de la région dans sa totalité. Dans ces circonstances, il n'est pas surprenant de constater que ce territoire fasse vivre maigrement la population qu'il a gardée.

La relation écologique entre la population et le milieu était autrefois fondée sur un équilibre naturel. Des petits groupes de familles étaient dispersés ici et là sur la Côte, dans des endroits situés près des cours d'eau et protégés du vent. Ils vivaient principalement de la pêche à la morue l'été, du piégeage des animaux à fourrure l'automne, de la pêche au phoque et de la chasse au caribou l'hiver. Les hommes savaient aussi se transformer en bûcherons pour couper le bois de chauffage et de construction nécessaire aux besoins familiaux. Des Esquimaux et des Indiens leurs prédécesseurs, ils avaient appris à utiliser les diverses ressources du milieu environnant afin d'assurer leur subsistance.

Le désir de profiter de services communautaires tels qu'une école, une église, un bureau de poste, a incité la population du littoral à se concentrer en certains points plus convenables, ce qui a rendu les ressources naturelles du milieu insuffi-

⁶ Pour un exposé systématique sur la faune, la flore et les groupes indigènes au Nouveau Québec, consulter l'importante étude de Jacques Rousseau : « Coupe biogéographique et ethnobiotique de la péninsule Québec-Labrador », *le Nouveau-Québec : Contribution à l'étude de l'occupation humaine*, Paris, 1964, p. 29-94.

santes à satisfaire les besoins des habitants des nouveaux villages ainsi constitués. L'assistance sociale puis les travaux d'assistance-chômage durent venir en aide à une population qui n'était plus en équilibre avec son milieu. Même si 85 pour cent de la main-d'œuvre s'adonne encore à la pêche, celle-ci est de faible rendement parce qu'elle est limitée à la Côte, pratiquée de façon artisanale avec de petites barques et centrée sur la main-d'œuvre familiale. L'économie, qui était autrefois en bonne partie autosuffisante, dépend maintenant de l'extérieur pour l'écoulement des produits de la pêche et pour l'achat des produits de consommation. La chasse et le piégeage ont été abandonnés depuis 1963 au profit des travaux d'hiver. L'adaptation écologique de la population de la Basse Côte-Nord à son milieu est donc en passe de subir de profondes modifications.

III. Le choix du village de Saint-Augustin

[Retour à la table des matières](#)

Parmi les communautés de la Basse Côte-Nord, notre choix, pour une première monographie ethnographique, s'est porté sur le village de Saint-Augustin, pour deux raisons principales: ses dimensions et son isolement. Avec plus de 700 habitants, Saint-Augustin est la communauté la plus peuplée de cette région de la Côte. Par ailleurs, le village est situé à 40 milles de la communauté la plus proche et les routes sont totalement inexistantes. Saint-Augustin constitue donc un isolat. Ses habitants sont venus de Terre-Neuve, des provinces de l'Atlantique et du Canada français.

Le village de Saint-Augustin est situé sur la rive gauche (est) de la rivière du même nom, à proximité d'une large baie dont l'ouverture donnant sur la mer est remplie d'une myriade d'îles de toutes grandeurs. Les limites naturelles du village sont: au nord-est, les marécages; au nord-ouest et au sud-est, les rochers et, au sud-ouest, la rivière ⁷.

Les constructions les plus importantes sont l'église catholique et le presbytère attenant, l'école catholique, l'église et l'école protestantes, les magasins de la Compagnie de la Baie d'Hudson, la scierie et la centrale électrique. La plupart des

⁷ Voir le croquis du village (Voir la [carte 3](#) dans l'édition numérique. JMT.).

maisons, assez bien entretenues, sont peintes de couleurs gaies, ce qui donne, du haut des airs, une bonne impression du village.

Illustration 1. Début de l'été. On déménage vers les îles.

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Illustration 2. Le village de Saint-Augustin.

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

L'été, pendant la saison de pêche qui dure environ deux mois, la majorité des familles émigrent vers les îles de l'archipel ou dans des baies étroites, occupant ainsi une longueur d'environ 40 milles de côte, de Kéearpoui à Baie-des-Rochers (voir la carte).

Jusqu'à tout récemment, les activités économiques des Augustiniens se répartissaient, selon les saisons, entre la pêche, la chasse, le piégeage, la cueillette des baies sauvages et la coupe du bois. Depuis 1963, les hommes sont principalement occupés, pendant au moins six mois de l'année, à des travaux d'hiver ou d'assistance-chômage. Les chefs de famille y trouvent leur principale source de revenu; la pêche vient en second lieu. Les travaux d'hiver ont bouleversé le cycle des activités économiques et les modèles de consommation. Les Augustiniens ont abandonné le piégeage et pratiquent très peu la chasse. Par ailleurs, la généralisation de l'économie monétaire, remplaçant l'ancienne économie de troc, les rend de plus en plus dépendants de la ville pour la satisfaction de leurs besoins. Comme pour le reste de la Côte, l'adaptation écologique est entièrement bouleversée.

Les ancêtres des Augustiniens d'aujourd'hui sont venus s'établir sur la Côte il y a un peu plus d'un siècle. Au cours des 35 dernières années, les groupes de familles qui étaient autrefois dispersés le long du littoral ont déménagé l'un après l'autre à Saint-Augustin pour s'établir auprès du poste de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson et profiter des services communautaires. Habités à vivre pendant longtemps de façon isolée et autosuffisante, ces groupes familiaux sont demeurés individualistes et peu coopérateurs au niveau de l'ensemble de la communauté. Aussi, comme nous le verrons dans le chapitre sur l'organisation sociale, les mécanismes de coopération et les fondements de l'organisation communautaire sont fragiles. Saint-Augustin constitue en quelque sorte une communauté en voie de formation. Le processus se déroule sous nos yeux ⁸.

⁸ Cette perspective de la communauté en tant qu'organisme est bien explicitée dans Alexander H. LEIGHTON, *My Name Is Legion*, p. 200.

IV. La communauté

[Retour à la table des matières](#)

Qu'est-ce qu'une communauté ? Quels en sont les critères de définition ? Saint-Augustin forme-t-il une véritable communauté ? Quel est l'intérêt des études communautaires ? Voilà autant de questions auxquelles nous devons répondre brièvement.

La communauté est un tout humain qui possède une vie et une personnalité propres qui la rendent distincte de toute autre communauté. Selon Redfield la communauté doit être petite, homogène, autosuffisante et distincte des autres ⁹. Cette définition rejoint celle d'Arensberg qui distingue trois éléments principaux dans la communauté: les aspects morphologique, démographique et interpersonnel ¹⁰, ayant soin de comprendre ceux-ci comme évoluant dans le temps.

Les deux critères les plus importants pour une définition de la communauté sont donc le temps et l'espace.

À la lumière des critères que nous venons d'énumérer, nous pouvons affirmer que Saint-Augustin forme bel et bien une communauté, quoique certaines des conditions requises, telles que l'homogénéité et l'auto-suffisance, ne soient pas parfaitement remplies. Par ailleurs Saint-Augustin forme une unité territoriale qui possède son histoire propre; nous avons bien une communauté distincte de toutes les autres.

L'étude des communautés est avant tout une méthode d'appréhender le réel de façon « holistique », ce qui est, selon Redfield et Gutkind, la seule façon valable d'étudier la réalité humaine. Cette méthode permet aussi la comparaison entre unités de même nature. Redfield fit école en Amérique et eut de nombreux disciples. Oscar Waldemar Junek fut l'un de ceux-là. Dans *Isolated Communities* ¹¹, il

⁹ Robert REDFIELD, *The Little Community*.... p. 4.

¹⁰ Conrad ARENSBERG, « The Community Study Method », *American Journal of Sociology*, vol. LX, n° 2, 1954, p. 109-124.

¹¹ Oscar W. Junek, *Isolated Communities : A Study of a Labrador Fishing Village*, 1937.

utilisa le modèle de Redfield (société traditionnelle-société urbaine) pour étudier en 1933 la communauté de pêcheurs de Blanc-Sablon. Il choisit la ville de Québec comme pôle d'influence urbaine. Cette intéressante monographie qui décrit avec force détails la vie sur la Basse Côte-Nord de 1930 à 1940 nous servira constamment de point de repère pour évaluer les changements survenus sur la Côte-Nord depuis les débuts du vingtième siècle. Pour les changements antérieurs à cette période, il faudra nous fier aux nombreux ouvrages d'historiens, de voyageurs, de naturalistes (géologues et autres), de missionnaires, de traiteurs... portant sur cette région. L'analyse comparative de ces divers documents nous permettra de reconstituer, le plus fidèlement possible, les diverses étapes de l'évolution démographique, économique et sociale de la Basse Côte-Nord. Les étapes qui serviront de points de repère sont le début du siècle, le début des années 30 et l'année 1965.

La présente monographie se divise en cinq chapitres qui nous apparaissent comme autant de parties nécessaires pour juger de la quantité et de la qualité des changements survenus depuis plus de soixante-cinq ans à Saint-Augustin. D'ailleurs, nous suivons en cela le modèle traditionnel des études ethnographiques. Ces sections sont l'histoire du peuplement, le profil socio-démographique du village, l'organisation économique, l'organisation familiale et sociale et la vision du monde.

Les changements socio-culturels à Saint-Augustin.

Chapitre I

Histoire du peuplement de Saint-Augustin

[Retour à la table des matières](#)

Nous décrirons l'histoire du peuplement, en la découpant en trois périodes qui nous apparaissent comme particulièrement significatives.

- I. Le Labrador et la Côte-Nord avant la venue des blancs (soit avant 1700).
- II. Les premières tentatives de peuplement, par les Français tout d'abord (1700-1763) et par les Anglais après la conquête du Canada (1763-1820).
- III. L'installation d'un peuplement permanent. Cette dernière période se découpera en trois étapes, soit de 1820 à 1870, de 1870 à 1940 et de 1940 à nos jours.

1. LE LABRADOR ET LA CÔTE-NORD AVANT LA VENUE DES BLANCS

1. Les grandes découvertes

[Retour à la table des matières](#)

C'est maintenant un fait communément admis par les historiens que la côte du Labrador fut découverte par des Nordiques fort probablement vers l'an 1000 ¹², soit bien avant la découverte officielle de l'Amérique par Christophe Colomb. La nouvelle de la découverte se répandit dans les ports d'Europe et, pendant les siècles qui suivirent, des pêcheurs basques et bretons vinrent régulièrement pêcher la morue et chasser la baleine sur les côtes de Terre-Neuve et du Labrador et dans le détroit de Belle-Isle. Les voyages de Cabot et de Corte-Real, un peu avant 1500, ne firent que rendre officielle la découverte de ce nouveau territoire dont les eaux poissonneuses renfermaient des richesses fort convoitées par les grandes puissances d'alors: Angleterre, Portugal, France ¹³.

L'explorateur Jacques Cartier fut le premier navigateur à laisser un récit de ses voyages le long de la Côte-Nord. Dans ses récits de 1534 et de 1535, il décrit avec tant de précision les endroits qu'il a visités que celui qui connaît bien la Côte identifie aisément les lieux mentionnés. En territoire augustinien, Cartier a exploré le site de Baie-des-Rochers, a donné son nom à la baie de Jacques-Cartier, a emprunté la passe actuelle de Cumberland et fut enchanté par l'excellence des ports naturels de l'archipel de Saint-Augustin. À son second voyage, en 1535, il reconnut les îles aujourd'hui appelées Dukes et Shagg, l'île Mistanoque et les îles envi-

¹² W. C. GOBLING, Labrador : Its Discovery, Exploration and Development, 1910, chap.1er.

¹³ Ibid. Voir aussi V. TANNER, Outlines of the Geography, Life and Customs of Newfoundland Labrador, 1944, p. 43ss.

ronnantes, ainsi que la baie des Ha ! Ha qui abrite maintenant une agglomération du même nom ¹⁴.

Lors de son premier voyage, Cartier rencontra un vaisseau de pêche de La Rochelle qui était à la recherche du port de Brest, station de pêche permanente déjà fréquentée en 1504 ¹⁵. Cet ancien poste de Brest était situé dans l'actuelle baie de Saint-Paul, à l'emplacement de Vieux-Fort, soit à quarante milles environ du village de Saint-Augustin et à dix milles de sa station d'été la plus éloignée. C'est donc dire que la pêche se pratique dans les eaux de cette région depuis plus de quatre siècles par des générations de pêcheurs venus de différents pays, se succédant sans grande interruption.

2. La population autochtone

[Retour à la table des matières](#)

À l'arrivée des premiers européens, les territoires du Labrador et de la Côte-Nord étaient déjà occupés par des populations autochtones. Esquimaux et Indiens se partageaient le territoire comme il suit: les Esquimaux occupaient le littoral et les Indiens vivaient à l'intérieur des terres. Aujourd'hui, les Esquimaux sont complètement disparus de la Côte tandis que les Indiens sont confinés dans des réserves.

A. Les Esquimaux

Les Esquimaux occupaient autrefois les milliers de milles de côte de la péninsule du Nouveau-Québec ¹⁶. Sur la Côte-Nord, ils campèrent vers l'ouest ¹⁷ jusqu'à Mingan. Lorsque les premiers colons français s'établirent sur la Côte vers

¹⁴ H.P.BIGGAR, *The Voyages of Jacques Cartier*, pp. 20-21 et 95-97. Voir aussi annexe.

¹⁵ Ibid.

¹⁶ GOSLING, *op. cit.*, p. 166 ; DORION, *op. cit.*, pp. 115-116 ; TANNER, *op. cit.*, p. 482.

¹⁷ Sur la Côte, l'ouest signifie l'amont ; l'est, l'aval.

1700, ils rencontrèrent des Esquimaux en grand nombre établis en face de l'île d'Anticosti. Selon le mode de peuplement qui leur est caractéristique, ils étaient disséminés par petits groupes familiaux tout le long du littoral. Ils vivaient principalement de la pêche et de la chasse au phoque et faisaient des incursions annuelles à l'intérieur pour chasser le caribou. Les groupes esquimaux étaient très mobiles sur la Côte; à certaines époques ils disparaissaient complètement pour ne revenir aux mêmes lieux que quelques années plus tard.

La tradition orale de la Côte-Nord témoigne des batailles épiques qui eurent lieu entre les Esquimaux et leurs ennemis héréditaires, les Indiens Montagnais, souvent aidés par les blancs. Les batailles les plus meurtrières eurent lieu à Vieux-Fort et à Battle Harbour. D'ailleurs, on trouve encore aujourd'hui, à ces deux endroits, des ossements humains et des armes.

Les Esquimaux devinrent les ennemis des pêcheurs, morutiers et baleiniers, dont ils attaquèrent à plusieurs reprises les stations de pêche temporaires ou permanentes. Les blancs organisèrent des représailles sanglantes contre eux et unirent leurs armes à celles des Indiens pour les repousser sans cesse plus à l'est.

Constamment vaincus, les Esquimaux virent leur nombre décroître régulièrement; ils se retirèrent complètement de la Côte-Nord au siècle dernier. Quelques rares Esquimaux échappés au massacre sont demeurés sur place. Ce sont ces derniers qui s'unirent aux colons blancs de cette époque, d'où métissage. Encore aujourd'hui, il est facile de reconnaître des traits esquimaux chez plusieurs habitants de la Côte. À Saint-Augustin, quelques membres des Shettler et de la famille des Léon possèdent des phénotypes nettement esquimaux. Sur le territoire augustinien, les vestiges matériels des campements esquimaux se résument, pour le moment, à quelques tombes et à une lampe de pierre trouvée à l'Anse-au-Portage.

De la culture esquimaude, les blancs ont emprunté certains noms de lieu, la façon d'atteler et de conduire les chiens (le complexe du chien et du traîneau), les bottes en peau de phoque et, en général, l'adaptation écologique au milieu.

B. Les Indiens

Il semble bien qu'avant l'arrivée des blancs les Indiens Montagnais demeuraient en permanence à l'intérieur des terres, autour des lacs et le long des cours d'eau ¹⁸. C'est là que les missionnaires allaient les évangéliser. Pour cette raison aussi, les premiers postes de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson étaient tous situés à l'intérieur. Mais les agents de cette compagnie préférèrent s'établir en permanence sur la côte, après avoir convaincu les Indiens de venir à eux. Cette nouvelle politique fut à l'origine des migrations annuelles des Indiens, qui se poursuivirent jusqu'à une époque toute récente, soit jusqu'au moment où ils furent regroupés dans des réserves. Sur la Basse Côte-Nord, les principales routes de migration étaient la Romaine et la Saint-Augustin. Actuellement à l'embouchure de ces deux rivières, des groupes de Montagnais vivent en permanence.

Le groupe Montagnais-Naskapi de Saint-Augustin s'y est établi au début du siècle, autour du poste que la Compagnie de la Baie d'Hudson avait fait ériger spécialement pour les Indiens en 1870. La Compagnie avait alors le droit exclusif du commerce avec ces derniers. Seuls, les surplus de vivres pouvaient être écoulés auprès des pêcheurs blancs du littoral. Au fur et à mesure que la communauté des blancs s'agrandit à proximité du poste de Saint-Augustin, des querelles s'élevèrent; les Indiens furent finalement chassés de l'autre côté de la rivière.

En 1961, le ministère des Affaires indiennes fit déménager le groupe de Saint-Augustin à la Romaine afin de centraliser l'administration et les services. Les deux groupes ne s'entendirent pas et, l'année suivante, la plupart des Indiens de la bande de Saint-Augustin retournèrent à leur lieu traditionnel de Campement en face du village. Seize familles demeuraient dans des tentes durant l'été de 1965.

Indiens et blancs de Saint-Augustin sont en bons termes les uns avec les autres. Il est vrai cependant que la rivière, qui sépare les deux groupes, consacre un état permanent de ségrégation ¹⁹.

¹⁸ TANNER, *Op. cit.*, p. 629ss.

¹⁹ Les jeunes Indiens, par exemple, ne sont pas admis à l'école des blancs. Plusieurs Augustiniens sont très sympathiques envers les Indiens, pour avoir

De la culture montagnaise, les habitants de la Côte-Nord et ceux de Saint-Augustin en particulier ont emprunté, entre autres, la pratique du piégeage des animaux à fourrure, l'utilisation des canots et du chien de chasse communément appelé *Indian dog*.

II. LES PREMIÈRES TENTATIVES DE PEUPLEMENT: 1700-1820

1. Les Français : 1700-1763 ²⁰

[Retour à la table des matières](#)

Après sa découverte par Jacques Cartier, la Basse Côte-Nord ne vit de tentatives sérieuses de peuplement qu'au début du dix-huitième siècle. En effet, contrairement à ce que prétendent certains écrits, le port de Brest n'a jamais été plus qu'un lieu de rassemblement pour les flottilles de pêche durant la saison estivale; peut-être quelques hommes y gardaient-ils l'équipement durant l'hiver. Sous le régime français, les premiers à établir un domaine sur la Côte furent les sieurs de Courtemanche et de Brouage.

A. Courtemanche et Brouage

Augustin Le Gardeur, seigneur de Courtemanche, obtint en 1702 la concession, pour une période de dix ans, des droits de commerce avec les Indiens et de pêche à la baleine, au phoque et à la morue sur une partie de la côte s'étendant de la Kegashka à la Kessessasskiou (Hamilton Inlet). À la baie de Phélypeaux, il fit

chassé ou piégé avec eux. D'autres, par ailleurs, les détestent et justifient leurs attitudes en se référant à des images stéréotypées. Indiens et Blancs se rencontrent très peu. Il en a toujours été ainsi, semble-t-il. La tradition orale ne rapporte qu'un seul mariage entre ces deux groupes ethniques.

²⁰ GOSLING, *op. cit.*, chap.II.

construire le fort Pontchartrain, à l'emplacement de l'actuel Brador. Une trentaine de familles montagnaises s'établirent autour de ce poste, piégèrent et pêchèrent pour le compte du seigneur du lieu. En 1714, Courtemanche vit son bail renouvelé par le roi qui le nomma par la même occasion commandant de la côte du Labrador. Courtemanche mourut en 1717 et fut remplacé par son beau-fils François Martel de Brouage.

Brouage, nommé commandant à son tour, fit de Pontchartrain le chef-lieu administratif du territoire côtier. Il y émettait les permis de pêche et réglait les disputes entre pêcheurs au sujet des meilleurs postes de pêche. Il semble que Brouage ait eu peu de rapports administratifs avec Québec et qu'il ait traité directement avec la France et son Conseil de marine auquel il envoyait les comptes rendus annuels des activités sur la côte du Labrador. Le refus des pêcheurs de Québec de reconnaître son autorité en fait foi.

Brouage conserva son poste de commandant de la Côte pendant 41 ans, C'est-à-dire jusqu'à sa mort vers 1760. Après sa disparition, la colonie de Brador fut abandonnée.

B. Le poste de Saint-Augustin et les postes voisins

L'établissement d'une station permanente à la baie de Phélypeaux favorisa grandement l'industrie de la pêche sur la Côte et donna naissance à d'autres stations. Selon des documents ²¹, il y avait en 1720 un poste en activité à Saint-Augustin. La concession de Saint-Augustin avait été attribuée à vie à François Margane de Lavaltrie, pendant longtemps en service au fort Pontchartrain; des engagés y travaillaient pour son compte. En 1737, Lavaltrie loue le poste de Saint-Augustin à Petrinoulx, Cheron et Caron pour une période de trois ans. Lavaltrie ou ses représentants maintinrent le poste actif jusqu'en 1750. Le poste fut ensuite attribué à Cheron pour une période de neuf années. Cheron étant mort en 1753, le poste alla à un certain De Céry pour une période de neuf ans. En 1761, le gouver-

²¹ James WHITE, *Forts and Trading Posts in Labrador Peninsula and Adjoining Territory*, p. 55-56.

neur Murray donna le poste à un nommé Morrisseaux pour quatre ans, au profit des deux filles de De Céry.

Vers les mêmes dates, deux autres postes de pêche, actuellement situés dans les limites de Saint-Augustin, étaient également ouverts: ceux de Shékatika-Napetipi et de Kécarpoui. En 1738, la concession de Napetipi fut octroyée par Beauharnois et Hocquart à Boucault et Foucault pour une période de dix ans. En 1741, les deux concessionnaires engagent douze hommes, dont un certain Nicolas Trudel, pour faire la pêche dans leur concession. En 1749, Lafontaine et Turpin devinrent partenaires dans la direction du poste de Napetipi. En 1750, le poste est octroyé à Lafontaine de Belcour pour une période de quinze ans. En 1761, le poste de pêche de Shékatika-Napetipi est loué à la *Whale Fishing Co.* par le gouverneur Murray.

En 1748, la concession de Kécarpoui, qui s'étend de la Kécarpoui au poste de Saint-Augustin, est allouée à Briand et Estèbe. En 1771, Thomas Dunn la loue des héritiers Lafontaine et Joliet.

La lecture de certains documents portant sur la côte du Labrador ²² fournit quelques renseignements sur la nature de ces premiers établissements de pêche en territoire augustinien. Les trois concessions voisines, de Shékatika-Napetipi, de Saint-Augustin et de Kécarpoui, s'étendaient chacune sur quatre lieues de front de mer et sur quatre lieues de profondeur à l'intérieur des terres. Les concessionnaires jouissaient du droit exclusif de la pêche au loup-marin, de la chasse et de la traite avec les « sauvages » et d'un droit concurrentiel de pêche à la morue avec les autres bâtiments venant sur cette côte. Les concessions étaient généralement attribuées pour une dizaine d'années, contre une redevance minime.

À part un essai de pêche à la baleine au poste de Shékatika-Napetipi en 1750, on s'adonnait principalement à la pêche au loup-marin qui rapportait aux exploitants des revenus substantiels. L'huile et les peaux de phoques étaient expédiées à Québec. Ces pêcheries de loup-marin étaient sédentaires, C'est-à-dire que les engagés devaient demeurer au moins une année dans un poste avant d'être remplacés par d'autres. Leur rétribution variait selon leur titre et le succès de la pêche.

²² P.-G. Roy, Inventaire de pièces sur la côte du Labrador, vol. III, passim.

Ces observations sont corroborées par des vestiges archéologiques et par des données orales. En effet, nous avons localisé l'ancien poste français de Saint-Augustin dans l'île du même nom. L'île voisine s'appelle significativement île du Vieux-Poste. Dans l'île de Saint-Augustin, nous pouvons voir les ruines d'une petite construction en pierres au milieu desquelles se trouve un chaudron de fonte qui servait autrefois à la fonte de la graisse de phoque pour la transformer en huile. Tout près, nous pouvons distinguer dans le sol les fondations rectangulaires d'une maison. À quelques pas en arrière, des milliers d'ossements de phoques se décomposent lentement dans un petit étang.

Le témoignage oral apporté par monsieur Thomas Kennedy, âgé de plus de 70 ans, dont la famille habite l'île depuis plusieurs générations, est aussi convaincant. Selon monsieur Kennedy, du temps des Français la pêche au phoque se serait faite sur une grande échelle avec des centaines de prises chaque année. Dans l'île, il y avait alors un fondoir, une maison pour les engagés et une forge. Des bâtiments de tous tonnages pouvaient mouiller tout près, dans la Grande-Passe. Après la conquête anglaise, les ancêtres de monsieur Kennedy auraient acheté le poste pour trente pièces d'argent.

À notre connaissance, il ne reste à Saint-Augustin aucun descendant français de cette période de peuplement. Les postes de pêche étaient habituellement occupés par des hommes seuls. De plus, après la conquête anglaise, la plupart des employés qui venaient de France retournèrent dans leur pays.

2. Les Anglais : 1763-1820

[Retour à la table des matières](#)

Après le départ des concessionnaires français, les postes de pêche furent attribués à de nouveaux concessionnaires anglais. La firme Lymburner et Crawford acheta les droits de plusieurs de ces postes dont ceux de Saint-Augustin, de Kécarpoui et de Napetipi ²³. Lymburner était alors l'un des plus gros marchands de Québec. En 1804, cette firme vendit les trois postes mentionnés à William Grant.

²³ WHITE, *op. cit.*, p. 27 et 55.

En 1808, les droits seigneuriaux de la partie de la côte s'étendant d'Aguanish à Blanc-Sablon furent achetés par la Compagnie du Labrador qui fit faillite quelque temps plus tard. Les postes de pêche de l'archipel de Saint-Augustin n'eurent plus d'autres concessionnaires et le territoire s'ouvrit au peuplement libre.

III. L'INSTALLATION D'UN PEUPLEMENT PERMANENT

[Retour à la table des matières](#)

La Compagnie du Labrador vendit son monopole de pêcheries en 1820. Cette date marque un changement important dans le mode de peuplement du territoire de la Basse Côte-Nord. Jusque-là, la population des quelques postes de pêche du territoire augustinien avait été très mobile. On ne songeait pas à s'établir de façon définitive sur ces côtes inhospitalières. Propriétaires et employés de ces postes ne songeaient qu'à s'enrichir avec les bénéfices de la pêche. Personne n'y amenait sa femme ou sa famille. D'autre part, les concessionnaires étaient dans les limites de leur domaine. Ces facteurs négatifs devaient disparaître lorsque toute la région de la Basse Côte-Nord fut ouverte au peuplement libre après 1820.

Nous distinguerons trois grandes périodes dans l'établissement évolutif d'une population stable sur le territoire de Saint-Augustin. Ce sont:

1820-1870: Les premiers établissements;

1870-1940: Le processus de formation du village;

1940-1965: L'ouverture au monde extérieur et l'émigration.

1. Première période (1820-1870): les premiers établissements

[Retour à la table des matières](#)

Commencé peu après les années 1820, le peuplement de la Côte par de véritables colons s'effectua très lentement. En 1840, la population totale de la Basse Côte-Nord se chiffre par 250 habitants ²⁴. Nous avons appris de source orale que, à cette date, il y avait déjà des pêcheurs établis en permanence sur le territoire de Saint-Augustin: les BELVIN à Baie-des-Rochers ²⁵ et fort probablement les KENNEDY à l'ancien poste de l'île de Saint-Augustin. Il y avait peut-être d'autres familles mais il nous est impossible de l'établir à partir de la seule tradition orale.

La période de 1840 à 1870 vit s'établir de nombreuses familles. Elles étaient originaires soit de Terre-Neuve, soit du Québec, et étaient de culture, de langue et de foi différentes. Les DRISCOLL, les SHETTLER, les WELLMAN étaient partis de Terre-Neuve; les LAVALLIE, les LESSARD, les MAURICE et les McKIINNON venaient du Québec. La tradition orale a malheureusement perdu les noms de lieux de leurs origines respectives. Selon certains auteurs ²⁶, les familles françaises qui ont peuplé la Basse Côte-Nord étaient principalement originaires de Berthier, de Montmagny, de la Gaspésie et de la baie des Chaleurs. Outre Baie-des-Rochers et l'île de Saint-Augustin, les principaux lieux de peuplement furent Kécarpoui, Tucker, l'embouchure de la Coxipi et Lobster Bay.

Le processus de peuplement s'est effectué de deux façons. D'une part, les pêcheurs terre-neuviens avaient l'habitude de venir jeter leurs lignes sur les côtes du Labrador, en particulier à Saint-Augustin. Attirés par les richesses naturelles que renfermait le territoire, certains décidèrent d'y transporter leur famille, alors que d'autres y trouvèrent une épouse et s'établirent à demeure. D'autre part, des goélettes en provenance de la Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick et du Québec

²⁴ BUSSIÈRES, *op.cit.*, p.14.

²⁵ Le premier ancêtre des BELVIN de Saint-Augustin a été inhumé à Baie-des-Rochers en 1889. Voici l'inscription que nous avons relevée sur sa pierre tombale . « SACRED - To the memory of James Belbin [sic] who departed this life on the Coast of Labrador, May 30th 1839, aged 78 years ».

²⁶ BUSSIÈRES, *op. cit.*, p. 14, et JUNFK, *op. cit.*, p. 6.

faisaient du commerce sur cette côte. Des marins eurent l'envie de s'y installer. D'autres vantèrent, autour de leur port d'attache, l'endroit et ses richesses. Certaines familles, insatisfaites de leur sort, émigrèrent dans cette région qui portait la promesse d'un pays neuf.

Les membres des deux groupes ethniques, anglais et français, contractèrent des alliances par le mariage. Par ailleurs, deux ou trois colons s'unirent à des femmes esquimaudes. La plupart des Français abandonnèrent leur langue en une ou deux générations. Leur culture d'origine se fusionna à celle des Terre-neuviens et à celle des Esquimaux pour constituer une culture nouvelle bien adaptée aux conditions du milieu physique.

L'abbé J.-B.-A. Ferland, qui visita la Côte en 1858, rencontra des McKINNON à Kécarpoui, des KENNEDY à l'île de Saint-Augustin, des LE COUVEY et des LESSARD. Il rencontra aussi une femme et un jeune homme de race esquimaude dans l'archipel de Saint-Augustin ²⁷. Pour sa part, Gregory, voyageant en 1868, relève la présence d'un pasteur anglican, le révérend Wainright, dans l'île de Saint-Augustin où il avait fait ériger une petite chapelle. Il ajoute aussi que « bon nombre de pêcheurs habitent ce poste où il se prend une grande quantité de saumons ²⁸ ». Lui aussi remarque la présence d'un résident esquimau dans l'archipel.

Les conditions de vie de ces pionniers étaient très dures. Ils vivaient par petits groupes de une, deux ou trois familles, au fond de petites baies du littoral ou dans certaines îles de l'archipel. Ils tiraient leur subsistance de la mer et de la forêt: le poisson et le gibier étaient heureusement abondants. Quelques tentatives d'agriculture et d'élevage furent vite abandonnées.

Cette habitude de l'isolement a développé chez ces habitants une forte tradition d'individualisme mais aussi de grande hospitalité envers les étrangers. La navigation à voile ou à rames étant pénible, on se fréquentait peu d'un poste à l'autre. Mais, lorsqu'on recevait une visite, c'était la fête. Il n'existait pas de sentiment d'appartenance communautaire entre les habitants des divers, postes isolés sur le territoire augustinien, bien qu'ils partageassent le même genre de vie.

²⁷ Voir J.-B.-A. FERLAND, *le Labrador*, pp. 78-79.

²⁸ Voir J. U. GREGORY, En racontant : récits de voyages en Floride, au Labrador et sur le fleuve Saint-Laurent, pp. 42-43.

2. Deuxième période (1870-1940): le processus de formation du village

[Retour à la table des matières](#)

Le poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson à Saint-Augustin fut fondé en 1869 ou 1870. D'après les documents ²⁹, le poste n'était pas encore ouvert en 1868. Une lettre écrite en 1871 et destinée au premier gérant du poste, Francis Doré, indique que le poste était fort probablement actif à cette date. Par ailleurs, des témoignages oraux indiquent que le poste fut établi vers 1870.

Le premier poste de traite fut construit au même endroit que l'actuel magasin de la Compagnie, à l'embouchure de la rivière. À cette époque, il était possible pour une goélette de remonter ce cours d'eau jusqu'aux premiers rapides, soit à 18 milles en amont. Actuellement, la rivière est tellement ensablée qu'il est impossible pour un navire, même de faible tonnage, de s'aventurer jusqu'au quai du village. Au monopole de la traite des fourrures s'ajoutait celui de la pêche au saumon dans les rivières.

À l'origine, le poste était entouré par la forêt. Mais peu à peu, il devint le foyer autour duquel s'établirent des familles de plus en plus nombreuses: d'abord les familles du gérant et des employés de la Compagnie, puis des Montagnais-Naskapi et des pêcheurs. Au début du siècle, l'actuel village ne comptait que cinq ou six familles de blancs. Selon Rouillard ³⁰, le poste était, vers 1908, visité annuellement par une centaine de familles montagnaises. Ce chiffre nous paraît exagéré. Selon le même auteur, une douzaine de familles de Canadiens. y résidaient en permanence.

Vers 1925, Saint-Augustin était « habité par 25 familles de Canadiens et environ 40 familles de sauvages montagnais ³¹ ». Il y avait une église et une école ³².

²⁹ WHITE, Op.cit., p. 56.

³⁰ E.. ROUILLARD, la Côte-Nord du Saint-Laurent et le Labrador canadien, p. 138.

³¹ B. ROCHETTE, Notes sur la Côte-Nord, du Bas Saint-Laurent et le Labrador canadien, p. 64.

Le peuplement permanent était donc déjà amorcé. Les représentants de la mission Grenfell avaient convaincu plusieurs pêcheurs de s'installer en permanence au village pendant l'hiver, pour pouvoir envoyer leurs enfants à l'école du dimanche. La mission avait même fourni une partie du bois servant à la construction de nouvelles maisons. Elle préférait payer pour le regroupement des pêcheurs vers l'intérieur plutôt que de payer pour la construction d'une école dotée d'un professeur dans chaque poste isolé de la côte. Quant à l'église, elle n'était qu'une simple chapelle catholique où le missionnaire eudiste de passage venait officier. De plus, les pêcheurs pouvaient toujours, lorsqu'il y avait surplus, se procurer quelques vivres au poste de la Compagnie. La proximité de ces services justifiait donc le déménagement des quartiers d'hiver des pêcheurs, des anses du littoral vers l'intérieur.

La crise économique des années 30 a, semble-t-il, ralenti les migrations des pêcheurs vers l'intérieur et l'accroissement de la population du village. En 1933, Junek ³³ estime à 25 familles la population blanche de Saint-Augustin. À cette époque, quelques familles demeuraient encore en permanence sur le littoral, particulièrement à Kécarpoui, à Spoon Cove et à Baie-des-Ha ! Ha ! Leur isolement leur permettait de vivre en meilleure harmonie avec le milieu physique, alors que le gibier commençait à se faire rare autour du village.

Le choix de l'emplacement du poste de traite de Saint-Augustin par la Compagnie de la Baie d'Hudson fut donc très important dans l'histoire du peuplement de ce territoire. Cette fondation amorça l'établissement du village qui se constitua en communauté au fur et à mesure que les familles se réunissaient autour du poste. Mais le choix de la Compagnie fut lourd de conséquences pour le futur. Le site actuel du village s'avère maintenant inadéquat, comme nous le verrons plus loin.

Les conditions de vie sur la côte s'améliorèrent sensiblement pendant la période qui va de 1870 à 1940, grâce à l'introduction de nouvelles techniques. L'emploi du moteur dans les barques de pêche fut un changement de première importance. L'installation du télégraphe et l'acquisition d'appareils de radio réduisirent l'isolement des pêcheurs. Mais le genre de vie demeurait sensiblement le même et était centré, tour à tour, sur la pêche, la chasse, le piégeage, la coupe du bois et la cueil-

³² En 1931 une école de deux classes était construite à Saint-Augustin et l'instituteur était M. Thomas Boudreau. Voir V.-A. HUARD, *Labrador et Anticosti*, p. 245.

³³ JUNEK, *op.cit.*, p. 19.

lette des fruits sauvages. Par ailleurs le piégeage était pratiqué sur une plus vaste échelle. Les Augustiniens avaient appris des Indiens., leurs voisins, la meilleure façon de tendre des pièges. Ils améliorèrent ainsi leurs revenus tout en demeurant étroitement liés au milieu et à ses ressources.

3. Troisième période (1940-1965): l'ouverture ait monde extérieur et l'émigration

[Retour à la table des matières](#)

La deuxième guerre mondiale marque les débuts de l'ouverture sur le monde extérieur du système social des gens de Saint-Augustin. Quelques hommes furent appelés sous les drapeaux et firent des séjours à Québec ou à l'étranger. À leur retour, sans rien bouleverser dans leur milieu, ils ouvrirent cependant des horizons nouveaux à leurs concitoyens qui n'avaient jamais voyagé ailleurs que sur la côte.

De 1940 à 1950, la population de Saint-Augustin a continué de s'accroître de façon naturelle et par de nouvelles immigrations de familles. De 40 durant la guerre, le nombre de familles est passé à environ 60 vers 1950.

L'économie ayant été relancée par l'effort de guerre, les conditions de vie des pêcheurs s'améliorèrent quelque peu. Mais l'argent était toujours rare et l'économie de troc avec la Compagnie de la Baie d'Hudson prédominait encore. Cependant, les familles devenaient de moins en moins auto-suffisantes.

Vers 1950, l'essor économique que connaît la Côte-Nord, grâce à l'établissement de plusieurs villes minières et portuaires, se fait sentir sur l'économie de Saint-Augustin. Bon nombre de jeunes gens et de jeunes filles partent travailler à l'extérieur. Plusieurs hommes mariés font de même. La mobilité de ces travailleurs sans formation est grande; ils voyagent d'un chantier à l'autre, d'une entreprise à l'autre et reviennent souvent à leur village natal. Mais l'argent qu'ils apportent permet aux familles de subsister.

Saint-Augustin s'ouvrait vraiment au monde extérieur. Les Augustiniens, qui avaient pratiqué jusque-là une endogamie assez stricte, commencèrent à se marier avec des partenaires venant de l'extérieur et à s'établir à l'étranger. Les habitants du village ont maintenant des parents qui viennent les visiter; ce sont des agents

de changement au même titre que ceux qui, ayant travaillé au loin, sont revenus au village.

Mais la prospérité économique fut d'assez courte durée: une dizaine d'années environ. Après 1960, le travail se fit de plus en plus rare à Sept-Îles et dans les villes minières de l'arrière-pays. Les jeunes gens revinrent en grand nombre à Saint-Augustin; ils se marièrent ou vécurent en chômeurs. Par ailleurs, les dernières familles abandonnèrent leurs maisons permanentes du littoral pour venir s'établir à demeure au village. En quinze ans, Saint-Augustin a connu une augmentation de population considérable. Le nombre des familles a doublé, passant de 50 à plus de 100.

La population de Saint-Augustin est maintenant devenue trop nombreuse pour les ressources de son territoire. L'adaptation écologique de la population au milieu n'est plus réalisée. D'autre part, le passage à une économie industrielle ne s'est pas encore fait. La pêche demeure artisanale et les opérations de sciage du bois n'emploient que quelques hommes. L'économie de la communauté est donc dans une impasse. Jusqu'à l'avènement des travaux d'hiver, la majorité des familles vivaient de l'assistance sociale ³⁴. Ces travaux emploient tous les hommes valides de la communauté pendant six mois de l'année. Le revenu moyen est d'environ \$2,000 par famille, ce qui assure la subsistance de la plupart d'entre elles. Cette richesse relative a relancé l'accroissement de la population en favorisant les mariages des jeunes et en incitant les Augustiniens qui travaillent à l'extérieur à revenir au village. Plusieurs couples, établis à l'extérieur depuis quelques années, sont tentés par le retour au pays natal, puisqu'on y gagne un salaire. Mais la solution artificielle que sont les travaux d'hiver sera de courte durée. Le problème demeure entier: la population de Saint-Augustin est devenue trop nombreuse pour vivre exclusivement des ressources disponibles du milieu immédiat.

L'ouverture de Saint-Augustin au monde extérieur a cependant permis une amélioration notable des conditions de vie de ses habitants. Aujourd'hui, les maisons sont confortables et quelques maîtresses de maison possèdent autant d'appar-

³⁴ Les «travaux d'hiver» sont un programme d'aide économique financé conjointement par les gouvernements fédéral et provincial dans le but de réduire le chômage durant cette période de l'année. Avant d'être réalisés, les projets des diverses localités doivent être approuvés. (N. de l'éditeur : Ces programmes de travaux d'hiver ont été supprimés en 1968.)

reils ménagers que celles de la ville. L'économie est devenue presque entièrement une économie de consommation où les hors-bord et la moto-neige³⁵ jouent le même rôle ostentatoire que les automobiles de la société urbaine. Les Augustiniens veulent rattraper le temps perdu et bénéficier du meilleur confort possible. Le modèle qui les inspire est celui de la ville, bien qu'ils n'en connaissent pas encore toutes les exigences et les significations.

IV. CONCLUSION

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons en main les éléments pour effectuer une rapide synthèse de l'évolution du peuplement sur le territoire de Saint-Augustin.

Après sa découverte, la Côte-Nord fut pendant longtemps un lieu de déprédation où les navires venaient faire cale pleine de poissons, de peaux de phoque et d'huile pour le plus grand profit du propriétaire. Avant 1700, il n'y eut aucune tentative sérieuse d'établissement. Les sieurs de Courtemanche et de Brouage firent de louables efforts en ce sens mais leurs peines furent réduites à néant lorsque les Anglais prirent possession du Canada et que la Côte redevint l'objet des spéculations des marchands, empêchant l'établissement de toute colonie permanente. Après la disparition des monopoles de commerce en 1820, la Basse Côte-Nord commença à être peuplée sans ordre par des populations venues, principalement de Terre-Neuve et du Québec qui se rencontrèrent et se mêlèrent, particulièrement à Saint-Augustin. Ces groupes de familles vivaient de façon très isolée et en étroite relation écologique avec le milieu. L'établissement du poste de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson à Saint-Augustin marque une date importante dans la répartition de la population sur le territoire. Petit à petit, les familles se concentrèrent dans le village, pour profiter pleinement des services publics: églises, écoles, poste et magasin de la Compagnie de la Baie d'Hudson. À cause de

³⁵ Véhicule motorisé muni de skis à l'avant et d'une chenille motrice, permettant le déplacement et le transport sur la neige. Au Québec, on le désigne sous l'appellation de « skidoo », marque de commerce utilisée par le premier fabricant.

cette trop grande concentration, les seules ressources du milieu ne suffisent plus à assurer un niveau de vie convenable à la population de l'agglomération.

Dans les conditions économiques du passé, le petit groupe, en stricte dépendance du milieu, représentait le type de peuplement idéal sur un territoire comme celui de la Basse Côte-Nord. Aujourd'hui, cet équilibre est rompu et ce genre de vie autarcique n'est plus possible. Pour que la population de Saint-Augustin puisse vivre décemment des ressources de son milieu, il faudrait que l'exploitation des ressources naturelles se fasse de façon plus rationnelle. Il resterait à définir un optimum de population pour le village en tenant compte du potentiel économique des ressources ainsi réaménagées. Il ne nous appartient pas de définir l'ensemble des éléments nécessaires au développement et au progrès de ce village dans le cadre de cette étude ethnographique. Un tel plan ne saurait être conçu sans le concours de plusieurs spécialistes. Nous nous attacherons plutôt à examiner cette unité sociale en utilisant les catégories générales et les plans d'analyse de l'anthropologie culturelle, soit: la démographie, l'organisation économique, l'organisation sociale et la vision du monde.

Les changements socio-culturels à Saint-Augustin.

Chapitre II

Profil socio-économique du village

I. ÉVOLUTION DE LA POPULATION

[Retour à la table des matières](#)

Étant donné que Saint-Augustin est une communauté en voie d'expansion et que ce processus est étroitement associé au substrat démographique, il est très important d'examiner les diverses caractéristiques de la population et la manière dont celles-ci évoluent.

En abordant successivement les caractéristiques sociales de la population, les milieux d'origine, les mouvements migratoires, la composition des ménages, les différents taux démographiques, l'état de santé ³⁶, nous serons amenés à l'établissement d'un profil valable de la population.

Il est assez difficile de reconstituer les différentes étapes de l'évolution de la population du village puisque les données statistiques sont fragmentaires. Cepen-

³⁶ L'inventaire des ménages a été établi grâce à un recensement familial conçu en fonction de la collecte de données essentielles à l'élaboration des généalogies des familles et des lignées du village. Cet inventaire permettait, par ailleurs, l'examen des principales caractéristiques démographiques des villageois.

nant, l'examen détaillé du tableau 1 montre que la population ne s'est pas accrue de façon égale et continue, mais par bonds. En effet, la population, qui avait augmenté lentement entre les années 1890-1925 pour demeurer stationnaire entre les années 1925-1933, a plus que doublé pendant une période de huit ans entre 1933 et 1941.

TABLEAU 1
Évolution de la population blanche du village de Saint-Augustin,
1890-1965

[Retour à la table des matières](#)

<i>Année</i>	<i>Population</i>	<i>Accroissement</i>	<i>Sources</i>
1890	40	—	HUARD (p. 459 a)
1908	72	32	ROUILLARD (p. 138 a)
1925	150	78	ROCHETTE (p. 64 a)
1933	150	0	JUNEK (p.. 19 a)
1941	342	192	BROUILLETTE (p. 8)
1951	442	100	Bureau fédéral de la statistique
1956	485	43	Idem
1961	477	-8	Idem
1965	664	187	Recensement des auteurs

A Chiffres estimés d'après le nombre de familles en supposant 6 personnes par famille.

Cette augmentation rapide est sans aucun doute attribuable en majeure partie à une arrivée massive de familles qui vivaient autrefois dans les petits postes de l'archipel. Par la suite, de 1941 à 1956, la population s'est accrue au rythme moyen d'une dizaine de personnes par année. Ce faible taux d'accroissement peut être attribuable à une première vague d'émigration de jeunes travailleurs à partir de 1950. Ces départs furent encore plus nombreux pendant la période 1956-1961, ce qui eut pour résultat une faible diminution de la population. Entre 1961 et 1965, nous remarquons un autre bond de la population qui passe de 477 à 664, représentant une augmentation globale de 37 pour cent et un accroissement brut annuel de 9.2 pour cent. Il est évident que cet accroissement exceptionnel de la

population est dû à divers facteurs plus ou moins liés. On retrouve une forte natalité, un retour massif de ceux qui étaient allés travailler à l'extérieur, enfin l'établissement à Saint-Augustin de plusieurs familles vivant autrefois en d'autres points de la région.

Comme nous le verrons plus loin, il y a dans ce village plusieurs familles nombreuses, mais aussi un nombre relativement élevé de célibataires. Il est donc fort peu probable que le taux de natalité se soit accru subitement. L'augmentation de la population n'est alors pas due à l'accroissement naturel.

L'arrivée des familles insulaires à Saint-Augustin s'est échelonnée sur plusieurs décennies, même si le mouvement vers l'intérieur s'est accentué durant les vingt dernières années. En fait, on ne signale aucun déménagement d'importance depuis 1961. Les trois familles qui devaient déménager de Spoon Cove, à l'automne de 1965, furent les dernières familles à vivre l'année entière en dehors du village.

La croissance récente de la population s'explique, en bonne partie, par le retour des émigrants qui, depuis deux ans surtout, grâce aux travaux d'hiver, peuvent obtenir des emplois salariés. Nous avons vu antérieurement que ces départs débutèrent immédiatement après la guerre mais qu'ils s'accrochèrent au début des années 50, au moment où les villes de la Côte-Nord prirent un essor industriel considérable. Mais ces villes importent aussi leur main-d'œuvre spécialisée des grands centres urbains québécois et canadiens. Les besoins en main-d'œuvre ont été rapidement comblés, avec le résultat que la main-d'œuvre locale, insuffisamment formée, a été incapable de garder ses emplois au fur et à mesure que ces centres complétaient leur recrutement avec des travailleurs qualifiés. C'est là une observation insuffisamment démontrée pour le moment, mais elle mérite d'être examinée plus sérieusement. Nous savons que, durant l'été de 1965, les emplois disponibles pour une main-d'œuvre non qualifiée à Sept-Îles et dans les autres centres industriels de la Côte-Nord ont été à peu près inexistantes. Plutôt que de chômer « à l'étranger », les Augustiniens ont préféré revenir au village natal. Ce retour était d'autant plus facile que nombre d'entre eux éprouvaient des difficultés d'adaptation. Au surplus, et c'est là un facteur décisif, les travaux d'hiver ont débuté à Saint-Augustin en 1963-1964. Les chefs de famille ont l'assurance qu'ils travailleront au moins de cinq à six mois avec des salaires qu'ils jugent raisonnables. De plus, ils ont l'avantage d'être « chez eux ». Non seulement vivent-ils avec leurs

familles, mais ils peuvent encore participer aux diverses activités traditionnelles de subsistance ³⁷.

Saint-Augustin est donc actuellement en pleine explosion démographique. Si la tendance actuelle vers des taux de natalité et d'immigration élevés persiste, la population devrait atteindre 1,000 habitants peu après 1970. Comme nous l'avons souligné, cette population serait trop considérable pour les ressources du territoire. Mais dans le contexte actuel, les prévisions à long terme sont hasardeuses et un nouveau facteur économique, comme l'ouverture d'autres chantiers industriels sur la Côte ou à l'intérieur, peut provoquer une nouvelle vague d'émigration qui soulagera la communauté de son trop-plein démographique.

II. PROFIL SOCIO-CULTUREL DES HABITANTS DE SAINT-AUGUSTIN

[Retour à la table des matières](#)

Examinons maintenant les principales caractéristiques socio-culturelles de la population au mois de juin 1965. Ces caractéristiques constituent les éléments de base de l'organisation économique et sociale de la communauté. Le profil incorporera des données sur l'âge et le sexe, le statut matrimonial, les genres d'occupation, le niveau de scolarité et l'affiliation religieuse.

1. Âge et sexe des résidents

Le tableau 2 résume la répartition de la population du village par âge et par sexe. L'étude de la pyramide des âges ([Graphique 1](#)) permet certaines constatations intéressantes. Dans son ensemble, la pyramide a une allure normale. Mais au total, le nombre des hommes surpasse celui des femmes (349 par rapport à 315), ce qui représente un taux de masculinité de 110. Fait intéressant, ce décalage entre les sexes apparaît surtout dans les classes d'âge de 15 à 34 ans. Cette inégalité pourra entraîner, à la longue, de sérieuses répercussions sur le nombre des maria-

³⁷ Voir le chapitre III. Aussi note 23, p. 19.

ges, étant donné qu'il n'y a pas suffisamment de femmes pour les hommes disponibles et que ceux-ci éprouvent des difficultés à recruter des conjointes dans les communautés voisines; dans le cas de cette population côtière, les facteurs géographique viennent rétrécir le cercle des partenaires possibles. Comme il y a équivalence numérique des sexes jusqu'à l'adolescence, qu'advient-il des jeunes filles ?

Nous avons constaté plus haut que le niveau des emplois masculins disponibles dans les catégories professionnelles inférieures tendait à s'abaisser constamment dans les centres industriels de la Côte-Nord. Cette saturation est le résultat du déséquilibre de la demande par rapport à l'offre. Les manœuvres viennent de partout à la recherche d'un emploi. Or c'est surtout ce genre d'emploi sans spécialisation que recherchent les émigrants de Saint-Augustin. Ils entrent donc dans un champ d'activité où la compétition est forte. Par voie de conséquence, les arrêts de travail sont plus fréquents, les congédiements plus nombreux; bref, l'instabilité est plus grande. Il n'est donc pas étonnant de constater qu'un programme de travaux d'hiver ait réussi à rapatrier ces travailleurs instables et si fortement vulnérables.

Les désavantages que nous venons d'énumérer pour la main-d'œuvre masculine n'existent pas pour la main-d'œuvre féminine. Les bas niveaux de scolarité des jeunes travailleuses n'influent pas directement sur leurs chances de trouver un emploi et sur leur aptitude à le garder. C'est ce qui se passe à Saint-Augustin: plusieurs de ces jeunes filles, à la fin de leurs études, se dirigent vers les centres urbains de la Côte-Nord où elles obtiennent des emplois comme aides domestiques chez des particuliers, serveuses dans les restaurants et les hôtels, vendeuses dans les magasins et aides dans les hôpitaux. Ces emplois sont relativement stables. Les visites dans le milieu d'origine sont toujours difficiles pendant l'été et pratiquement impossibles de la fin de novembre au mois de mai. Un grand nombre de ces jeunes filles se créent des liens dans leur milieu de travail, y rencontrent leur futur époux et ne reviennent plus au pays natal. La stabilité des emplois féminins serait donc à l'origine de l'émigration définitive de bon nombre de jeunes filles. Il est vrai que ces emplois, inexistantes au village, ne, peuvent les y retenir.

TABLEAU 2
Répartition de la population par âge selon le sexe,
Saint-Augustin, juin 1965

[Retour à la table des matières](#)

<i>Classe d'âge</i>	<i>Masculin</i>		<i>Féminin</i>	
	<i>C.A.</i>	<i>%</i>	<i>C.A.</i>	<i>%</i>
0- 4	59	8.88	70	10.54
5- 9	61	9.18	52	7.83
10-14	47	7.07	45	6.77
15-19	42	6.32	37	5.57
20-24	30	4.51	20	3.01
25-29	15	2.25	9	1.35
30-34	20	3.03	13	1.95
35-39	18	2.71	17	2.56
40-44	15	2.25	13	1.95
45-49	9	1.35	9	1.35
50-54	6	0.93	8	1.20
55-59	5	0.75	9	1.35
60-64	11	1.65	5	0.75
65-69	2	0.30	2	0.30
70-74	6	0.93	3	0.50
75-79	3	0.45	1	0.15
80+	0	0.00	2	0.30
Total	349	52.56%	315	47.44

Graphique
PYRAMIDE DES ÂGES DE LA POPULATION
DE SAINT-AUGUSTIN – 1965. EN CHIFFRES ABSOLUS
 Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

La population locale est jeune: 62.2 pour cent des habitants ont moins de vingt ans, tandis que 50.3 pour cent sont âgés de moins de quinze ans. Voilà des statistiques qui soulignent la vitalité des effectifs et les multiples opportunités de développement. Mais il faudra que le niveau des emplois locaux se, développe au même rythme que la population afin d'éviter le drainage de la main-d'œuvre vers l'extérieur. Si l'on tient compte de l'organisation économique du village, le défi est de taille. À supposer qu'un tel redressement économique se produise, Saint-Augustin possède quand même une limite spatiale de développement. Bientôt, l'espace habitable sera saturé par la construction de nouvelles maisons: à l'été de 1965, on prévoyait la délimitation de sept ou huit lots à bâtir sur les hauteurs environnantes. Un accroissement rapide nécessiterait sans doute un réaménagement du territoire habité. Jusqu'à maintenant, les maisons se sont élevées un peu au hasard

et sans plan préconçu. Cet établissement spontané produit, bien sûr, une écologie humaine anarchique.

2. Statut matrimonial des adultes

[Retour à la table des matières](#)

L'examen attentif de l'état matrimonial des villageois apporte de nouveaux éclaircissements sur la composition de la population et sur certains problèmes sociaux qui en découlent.

TABLEAU 3
Répartition des habitants selon l'état civil et le sexe,
Saint-Augustin, 1965

<i>Mariés</i>		<i>Veufs/Veuves</i>		<i>Célibataires</i>			<i>Total</i>	
				<i>Moins de 15 ans</i>		<i>Plus de 15 ans</i>		
H	F	H	F		F	H	F	
96	98	2	5	167	167	84	45	349
	194		7		334		129	664

L'équilibre numérique des sexes existe jusqu'à l'adolescence; il est ensuite rompu par le départ définitif de plusieurs jeunes filles. Il n'y a que quarante-cinq filles disponibles pour quatre-vingt-quatre hommes. Si on déduit du nombre des filles celles qui peuvent difficilement se marier par suite de certaines conditions particulières d'âge, de santé et de tempérament, le rapport apparaît d'une fille pour deux garçons. Cette rareté des femmes oblige plusieurs hommes à un célibat forcé qui entraîne inévitablement des problèmes plus ou moins graves de sexualité et pousse les autres à se choisir une épouse chez des adolescentes de 15 à 19 ans. Dans ce dernier cas, la différence d'âge entre les conjoints peut également être à l'origine de mésadaptations conjugales.

On remarquera que le nombre des femmes mariées surpasse celui des hommes. Il s'agit de deux femmes mariées, légalement séparées de leurs maris qui travaillent à l'extérieur.

3. Les genres d'occupations

[Retour à la table des matières](#)

Il ne s'agit pas de décrire ici les diverses occupations des gens de Saint-Augustin ni de délimiter les diverses phases temporelles du cycle saisonnier de subsistance. Ces analyses qualitatives apparaîtront au chapitre suivant. Nous voulons plutôt dénombrer les emplois et les diviser selon les secteurs traditionnels: primaire, secondaire et tertiaire.

Cet inventaire dénombre 165 emplois d'été ³⁸, dont 152 sont masculins et 13 féminins. Les emplois féminins se retrouvent surtout dans le secteur secondaire et dans les services. L'importance relative du secteur primaire (65.4 pour cent des emplois) indique à coup sûr la stabilité des modèles traditionnels d'emploi, tout au moins durant l'été. Le secteur secondaire procure 24.8 pour cent des emplois tandis que le secteur tertiaire intègre les autres travailleurs, soit 9.8 pour cent.

Il ressort clairement de ce bref aperçu que nous sommes encore ici en régime de subsistance et que l'industrialisation du milieu vient à peine de s'amorcer. C'est la condition générale qui prévaut dans la plupart des villages de la Basse Côte-Nord. Bien que plus peuplé que les autres localités de cette partie de la Côte, Saint-Augustin offre encore très peu d'emplois industriels. À cette restriction dans le genre d'industries existantes correspondent des limitations dans l'éventail des emplois disponibles. Les résidents de la localité qui, compte tenu des normes locales, ont une scolarisation poussée peuvent difficilement trouver un emploi correspondant à leurs aptitudes professionnelles. Ils doivent chercher en d'autres milieux, industriellement mieux équipés, les emplois qu'ils désirent. Voilà ce qui nous incite à énoncer la question suivante: le rapport entre le niveau de scolarité et l'émigration est-il décelable dans les données sur la scolarisation ? Avant de ré-

³⁸ Il est certain que, pour obtenir une étude exhaustive d'un milieu, il faut y vivre durant une année complète. Le présent inventaire fut effectué durant l'été.

pondre à cette question, il est nécessaire de mettre en relation le niveau des emplois disponibles et le niveau de la main-d'œuvre apte à occuper de tels emplois. Si la relation entre ces deux niveaux est inégale, cela peut signifier à la fois sous-développement économique du village et insécurité financière des familles.

TABLEAU 4
Distribution des emplois selon le secteur et le sexe,
Saint-Augustin, 1965

[Retour à la table des matières](#)

	Primaire		Secondaire	Tertiaire
	<i>Pêche</i>	<i>Autres</i>		
H	105	2	32	13
F	1	0	9	3
T	106	2	41	16

Afin de connaître les rapports qui existent entre la population active et la population trop jeune ou trop vieille pour travailler, on regroupe les classes d'âge en groupes fonctionnels : les 0-14 fréquentent l'école; les 15-64 représentent la classe active; les 65 ans et plus sont pour la plupart retraités. On répliquera, à juste titre, que la classe des 0-14 ans est trop étroite, puisqu'un certain nombre de jeunes de 15 ans et plus fréquentent encore l'école. Mais le groupe des 65 ans et plus contient aussi des travailleurs actifs. Inévitablement, la classe des 15-64 ans incorpore inversement un certain nombre de parasites et d'invalides. Il faut comprendre que, à travers ces restrictions, cette mesure, bien qu'imparfaite, capte des aspects importants du rapport qui existe entre la population active et la population globale.

Nous l'avons déjà noté: le taux élevé de fécondité est responsable de la jeunesse de cette population. À l'inverse, le groupe des « personnes âgées » est très restreint. On peut invoquer un taux de mortalité élevé, dû principalement à la fréquence des accidents et à l'absence de soins médicaux et hospitaliers efficaces dans le cas des maladies graves. Si on ajoute aux risques professionnels et à l'ab-

sence de soins médicaux sûrs la résistance physique exceptionnelle des Augustiniens (la vigueur, la force physique et le courage sont des critères de masculinité) qui les porte parfois à abuser de leurs forces, on comprendra alors pourquoi il existe une aussi faible espérance de vie et un contingent si restreint de personnes âgées. Les contraintes imposées à la population active par une forte natalité sont de beaucoup réduites et compensées par des morts prématurées ³⁹. Il existe, en juin 1965, 165 emplois dans le village dont 152 sont assumés par des hommes: il y a donc une vingtaine d'hommes sans emploi, puisque le total atteint 171. Ceci reflète un certain sous-développement. Il faudrait savoir si la population d'âge actif vieillit ici plus vite qu'ailleurs. On serait alors en présence d'un certain nombre de retraités hâtifs. Les raisons invoquées peuvent être la maladie, la fatigue physique, l'incapacité partielle ou totale, des signes d'usure organique ou des troubles psychologiques. L'effectif des dépendants serait alors beaucoup plus important que ne le laisse entrevoir la classification suivant l'âge.

TABLEAU 5
Répartition de la population selon l'aptitude à tenir un emploi,
Saint-Augustin, 1965

[Retour à la table des matières](#)

<i>Classe d'âge</i>	<i>Nombre</i>	<i>% âge</i>
0-14	334	50.3
15-64	331	46.9
65 et plus	19	2.8

³⁹ Les taux de dépendance sont les suivants :

$$\frac{0-14}{15-64} = 100.9 \quad \frac{65 \text{ et plus}}{15-64} = 5.74$$

(1 enfant / adulte) (1 personne âgée / 18 adultes)

4. Le niveau de scolarisation

[Retour à la table des matières](#)

L'examen du tableau qui suit nous révèle les tendances suivantes:

1° Près de 23 pour cent de ceux qui ne sont plus en âge de fréquenter l'école sont analphabètes, ce qui représente un peu plus de 10 pour cent de la population totale. Il existe six fois plus d'analphabètes chez les hommes que chez les femmes.

2° Le taux moyen de scolarisation de ceux qui ont fréquenté l'école est de six ans, pour les hommes comme pour les femmes.

3° Le taux moyen de scolarisation de tous les adultes ne fréquentant plus l'école est de 4.7 années, ce qui représente un des plus bas niveaux de scolarisation de tout le Québec.

TABLEAU 6
Niveau de scolarisation des villageois ne fréquentant plus l'école,
selon le sexe, Saint-Augustin, 1965

[Retour à la table des matières](#)

	0	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
H	59	4	8	9	8	26	25	19	20	7	1	1	1
F	11	0	4	5	8	12	32	19	12	8	5	1	2
T	70	4	12	14	16	38	57	38	32	15	16	2	3

4° Même si les niveaux de scolarisation globale sont les mêmes pour les deux sexes, on remarque que les femmes fréquentent l'école plus longtemps. Huit d'entre elles, comparativement à trois hommes, possèdent dix années ou plus de scolarité. On retrouve les mêmes tendances dans les autres milieux de la province.

Ce qui frappe en tout premier lieu, c'est le taux élevé d'analphabétisme chez les adultes. Puisque les illettrés se recrutent chez les quarante ans et plus, on trou-

ve un premier élément d'explication. Il faut se rappeler que, avant 1930, un grand nombre de familles vivaient encore toute l'année dans les îles. Il était impensable que leurs enfants pussent fréquenter l'école, vu leur éloignement de Saint-Augustin et des autres centres de la Côte. De plus, Saint-Augustin n'a eu son école qu'en 1931. Par contre, les chefs de famille originaires de Vieux-Fort, quel que soit leur âge, ont fréquenté l'école durant au moins quelques années. Dans cette localité, l'école fut construite bien avant celle de Saint-Augustin. L'absence de services scolaires et une idéologie centrée sur la fonction utilitaire de l'instruction sont à l'origine de la faible scolarisation des adultes. C'est là justement un facteur-limite dans la mobilité de la population. Cette déficience scolaire nuit aux résidents de Saint-Augustin sur les marchés extérieurs du travail et les enferme dans un univers professionnel très limité, où leur circulation est très réduite. Quant aux jeunes filles plus instruites, divers champs professionnels leur deviennent accessibles grâce à leur instruction. On le voit à ces remarques, ce qui est pour les premiers un facteur de fixation dans la localité devient pour les secondes un élément de libération et de mobilité. Voilà donc une réponse partielle à la question que nous soulevions plus haut. Nous pouvons préciser cette même question en nous demandant cette fois si ce handicap a quelque permanence; autrement dit, les facteurs négatifs d'autrefois persistent-ils encore aujourd'hui sous d'autres formes ? L'examen du tableau 7 est susceptible de nous fournir de plus amples informations.

L'infériorité scolaire des parents analphabètes ou peu instruits ne se reproduira plus pour les individus de la génération actuelle puisque les jeunes sont tenus de fréquenter l'école jusqu'à l'âge de seize ans. Un plus grand nombre d'enfants vont à l'école régulièrement, mais bien peu d'entre eux accèdent aux niveaux de scolarisation essentiels pour vivre convenablement dans une région industrialisée du pays. Le gain scolaire se situe au niveau de la quantité plutôt qu'à celui de la qualité. Si les jeunes en connaissent un peu plus que leurs aînés, ils sont, pour la plupart, tout aussi désavantagés qu'eux sur le marché du travail. Ce n'est pas une huitième ou même une neuvième année d'école (18 pour cent seulement arrivent à ce niveau) qui permet de décrocher un emploi stable et lucratif. L'avancement scolaire que l'on observe chez les jeunes est donc peu utilitaire puisqu'il aboutit globalement au même résultat. À quoi cela est-il dû ? Est-il possible d'y remédier dans un avenir prochain ?

TABLEAU 7
Degré de scolarité des jeunes fréquentant encore l'école,
selon le sexe, Saint-Augustin, 1965

[Retour à la table des matières](#)

	0	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
H	17	13	12	10	12	8	6	1	2	0	0	0	H
F	13	8	15	18	8	10	10	9	7	0	1	0	F
T	30	21	27	28	20	18	16	10	9	0	1	0	T

L'étude que nous venons de faire à Saint-Augustin ne nous permet certes, pas une analyse exhaustive de la situation scolaire. Mais certains faits sont suggestifs. Tout d'abord, on en est tout juste au stade de la reconnaissance de l'instruction comme valeur utilitaire. Les parents sont de plus en plus convaincus maintenant que c'est la « clef du succès ». Mais ils ne sont pas encore prêts à investir l'argent nécessaire pour réaliser les ambitions nourries pour leurs enfants. L'école de Saint-Augustin offre présentement une neuvième année fréquentée par neuf écoliers. Jusqu'à nos jours, ceux qui désiraient poursuivre leurs études au delà de ce niveau étaient obligés d'aller à l'extérieur. C'était là un inconvénient difficile à surmonter. Seuls quelques fortunés fréquentaient des écoles lointaines. À l'automne de 1965, on devait assurer pour la première fois à Saint-Augustin l'enseignement de la dixième année, puis, ultérieurement, celui de la onzième.

Le retard scolaire des étudiants est un autre facteur qui vient restreindre la persévérance des jeunes. On double une classe à quelques reprises au cours de sa carrière d'écolier et on abandonne l'école à l'âge de seize ou dix-sept ans, après avoir complété une septième ou une huitième année. Le jeune considère qu'il a maintenant l'âge de travailler, d'assumer des responsabilités d'adulte, celles-ci étant principalement définies par un travail manuel régulier.

Peut-on prévoir un gain scolaire important dans les prochaines années ? Si on se fie aux nouvelles normes parentales, si on postule que les services institutionnels scolaires iront en s'améliorant, par la centralisation par exemple, si on suppo-

se que la motivation des jeunes s'appuiera davantage sur des ordres, de facteurs réalistes liés à la condition industrielle future de ce milieu, on peut prévoir alors une montée progressive de la scolarisation. Le chemin à parcourir demeure cependant long et difficile.

5. Affiliation religieuse

[Retour à la table des matières](#)

Les villageois appartiennent à deux confessions religieuses: l'Église anglicane et l'Église catholique. Les catholiques forment le groupe de beaucoup majoritaire. Ils ont un curé résident et des services religieux réguliers. Les anglicans, pour leur part, rencontrent le ministre quelques fois par année seulement, à l'occasion des baptêmes, des mariages ou de quelques fêtes religieuses importantes. Il est assez difficile, dans un simple recensement comme celui que nous avons effectué, de dénombrer avec exactitude les croyants des deux Églises. Dans le cas des mariages mixtes, par exemple, il serait nécessaire de conduire des études minutieuses afin de classer avec plus de certitude ceux dont l'adhésion est nominale ou double. En vertu d'une loi de l'Église catholique, en effet, le conjoint non catholique s'engage à permettre l'éducation de tous ses enfants dans l'Église catholique. Or, on sait par expérience que quelques anglicans ne se sentent pas liés par ces promesses. Sur un total de 425 enfants, nous comptons 44 anglicans et 387 catholiques. Soixante-quatre couples sont de même affiliation religieuse (51 couples catholiques et 13 couples protestants) tandis que trente-quatre mariages sont mixtes. Les femmes catholiques choisissent plus fréquemment que les hommes leur conjoint chez les protestants (19 comparativement à 15). Cette exogamie religieuse tend à atténuer les rivalités religieuses dans le village. Chez les hommes mariés et les célibataires de plus de trente ans, 78 sont catholiques et 35 anglicans. Quant à l'appartenance religieuse des femmes, 44 sont de foi protestante et 87 de foi catholique. Nous étudierons sous d'autres angles ce dualisme religieux au moment de l'examen de l'organisation sociale.

III. ORIGINE DES HABITANTS

[Retour à la table des matières](#)

Il ressort de l'analyse du peuplement du village que les habitants; forment trois courbes distinctes par rapport à leur milieu d'origine: (a) ceux qui sont nés à Saint-Augustin, (b) ceux qui sont nés dans un des isolats du territoire et (c) ceux qui proviennent de milieux extérieurs. Sur un total de 664 habitants, 88 pour cent sont nés à Saint-Augustin même et 4.8 pour cent dans un des isolat ⁴⁰. Les gens de cette dernière catégorie se recrutent chez les personnes âgées. Nous avons là une indication de l'homogénéité sociale, puisque 93 pour cent des résidents sont natifs du même endroit.

TABLEAU 8
Répartition de la population selon l'appartenance religieuse,
Saint-Augustin, 1965

		<i>Catholiques</i>	<i>Anglicans</i>
Adultes	H	78	35
	F	82	44
Enfants		381	44
Total		541	123

⁴⁰ Ce pourcentage est inférieur à la réalité. Au moment du recensement, certains chefs de famille ont mentionné Saint-Augustin comme lieu de naissance sans distinguer clairement l'endroit précis.

TABLEAU 9
Répartition de la population selon le milieu de provenance et le sexe,
Saint-Augustin, 1965

[Retour à la table des matières](#)

<i>Lieu de naissance</i>	<i>Hommes</i>		<i>Femmes</i>	
	N	%	N	%
Saint-Augustin	308	88.3	280	88.8
Les isolats	19	5.4	13	4.1
L'extérieur	22	6.3	22	7.1
<i>Total</i>	349	100	315	100

Rappelons toutefois que les pionniers de Saint-Augustin étaient d'origines ethniques assez diverses (anglo-saxonne, canadienne-française, acadienne, jersyaise) et que certaines de leurs traditions se retrouvent aujourd'hui.

Bien qu'il soit limité (7.8 pour cent), l'apport extérieur vaut la peine d'être examiné de plus près, puisque ces immigrants représentent un des facteurs-clefs dans la transformation de la mentalité des communautés isolées. Sur ce plan, le retour des travailleurs qui ont œuvré dans des milieux extérieurs constitue lui aussi un événement décisif dans l'évolution sociale du groupe. Ce sont ces petits groupements qui contestent l'idéologie prédominante et sont des facteurs de changement au moment où le village est en voie de se différencier.

TABLEAU 10
Lieu de naissance des immigrants, selon le sexe

[Retour à la table des matières](#)

<i>Lieu de naissance</i>	<i>Hommes</i>	<i>Femmes</i>
Harrington	1	1
Red Bay	1	4
La Tabatière	1	—
Kécarpoui	2	1
Middle Bay	—	1
Vieux-Fort (Old Fort)	12	12
Mutton Bay	1	—
Blanc-Sablon	1	1
Côte du Labrador—	1	
Île de Terre-Neuve	1	—
Angleterre	1	1
France	1	—
Total	22	22

Un fait attire l'attention dans cette liste: au point de vue spatial, la majorité des immigrants viennent de la partie est de la Basse Côte-Nord, de Vieux-Fort en particulier. Ce qui est moins apparent, mais d'égale importance, c'est que la plupart de ces arrivées se sont échelonnées dans le temps: par exemple, 17 des 22 femmes sont venues de l'extérieur durant leur enfance et se sont mariées à Saint-Augustin par la suite. L'arrivée des femmes non natives de l'endroit est donc plutôt réduite et se répartit sur une longue période. Cette constatation confirme le statut d'isolement de Saint-Augustin et les observations précédentes sur l'accroissement naturel de la population.

IV. COMPOSITION DES MÉNAGES

[Retour à la table des matières](#)

On compte à Saint-Augustin 118 ménages et 98 familles. Il n'y a pas de concordance parfaite entre ces deux unités, puisque de vieux célibataires vivent dans leur propre maison et que parfois deux cellules familiales partagent le même gîte. Dans ces derniers cas, il s'agit d'enfants mariés vivant avec leur famille d'origine. La maisonnée est l'unité qui nous apparaît la plus utile ici pour des fins descriptives: la famille sera l'objet d'un chapitre particulier.

Les ménages de Saint-Augustin sont en moyenne plus grands (6 personnes) que ceux du Québec (4.4 personnes). Ils sont de dimension comparable à ceux des autres localités de la Basse Côte-Nord ⁴¹. La taille moyenne du ménage ne donne cependant pas toujours une image exacte de la composition réelle des unités résidentielles, surtout lorsqu'il existe des écarts notables dans les divers types de maisonnées. À Saint-Augustin, on trouve un bon nombre de petits ménages (50 pour cent de 4 personnes ou moins) et des ménages dont la taille (25 pour cent de 8 personnes ou plus) laisse deviner les problèmes du surpeuplement des logis. Si l'on tient compte qu'il existe des logements exigus ou ayant peu de pièces, on soupçonne les embarras qui surviennent dans l'exécution des tâches domestiques et des fonctions familiales. Ces contretemps n'apparaissent pas aussi manifestement durant les mois d'été, alors que les enfants s'amuse au dehors, mais on les devine facilement lorsque les jeunes doivent « s'encabaner » avec l'arrivée des températures froides d'automne.

De l'étude du professeur Paul Bussires, on peut dduire que la taille moyenne des familles sur la Basse Cte-Nord entre 1959 et 1961 tait de 6.8 personnes. Selon lui, la grandeur des familles s'accrot au fur et mesure que l'on s'approche du dtroit de Belle-Isle: « Les villages situs l'extrmit orientale de la cte ont les familles les plus nombreuses, alors que ceux qui se trouvent en amont de Harrington ont des taux qui se tiennent entre 4 et 5 ⁴². »

⁴¹ Voir BUISSIRE, *op. cit.*, p. 72.

⁴² Idem.

On entrevoit, à travers ces données sur l'importance des familles, que Saint-Augustin est appelé à prendre une expansion démographique considérable, si ses leaders sont capables de retenir les jeunes par (a) l'expansion des activités économiques et l'accroissement du nombre d'emplois, c'est-à-dire l'évolution de l'économie vers des formes industrielles; (b) la préparation technique des jeunes qui arrivent sur le marché du travail pour occuper ces emplois; (c) le renforcement d'une idéologie valorisant Saint-Augustin comme milieu de vie, en opposition à l'attrait des « lumières de la ville ». Dans quelle mesure nos connaissances sur l'historique des mouvements migratoires nous renseignent-elles sur l'orientation possible des jeunes et sur leurs options définitives ? C'est la question qui doit maintenant retenir notre attention.

TABLEAU 11
Taille des ménages à Saint-Augustin

[Retour à la table des matières](#)

<i>Taille</i>	<i>Nombre de ménages</i>	<i>% cumulatif</i>
1	15	12.7
2	10	21.1
a	20	38.1
4	14	49.9
5	10	58.3
6	9	65.9
7	6	71.0
8	5	75.2
9	7	81.2
10	8	88.0
11	5	92.2
12	1	93.2
13	3	95.6
14	3	98.2
15	-	98.2
16	1	99.0
17	-	99.0
18	1	99.8

V. DÉPARTS DÉFINITIFS ET VOYAGES À L'EXTÉRIEUR

[Retour à la table des matières](#)

Si le départ définitif a des répercussions sur l'organisation économique d'un petit village isolé, les sorties temporaires et les voyages à l'étranger sont des facteurs de changement, tant au niveau de l'organisation sociale qu'à celui des engagements idéologiques. Les deux phénomènes sont si étroitement liés que nous les traiterons ensemble, en ayant soin de distinguer les générations précédentes de celles d'aujourd'hui.

Insistons tout de suite sur la perspective dans laquelle nous nous situons: il n'est pas question de décrire le mouvement des populations de l'archipel de Saint-Augustin vers la Côte puisque cela a déjà fait l'objet de nos analyses dans l'histoire du peuplement. Nous nous attarderons plutôt à l'examen du mouvement de la population de Saint-Augustin vers les centres extérieurs.

1. Les générations précédentes

Durant la période d'avant-guerre, rares furent les habitants de l'endroit qui émigrèrent à l'extérieur. Il existait bien à ce moment-là, le long de la Côte-Nord, quelques centres industriels, principalement spécialisés dans la coupe et le sciage du bois, mais ils étaient peu ou pas connus. Dans ces conditions, les obstacles que rencontraient ceux qui s'exilaient de leur village natal apparaissaient comme insurmontables. D'ailleurs, les difficultés de transport venaient décourager les plus téméraires. À peu près aucun adulte de plus de cinquante ans n'a travaillé à l'extérieur; quelques rares individus ont effectué des voyages à l'étranger. Préparés avec minutie, ces départs alimentaient les conversations quotidiennes durant plusieurs semaines.

2. La génération actuelle, 1940-1963

[Retour à la table des matières](#)

Durant la dernière guerre mondiale, six ou sept hommes s'enrôlèrent dans l'armée canadienne et quelques autres partirent travailler à l'extérieur. On remarque, dans la pyramide des âges, une légère dépression de la courbe chez les personnes âgées de 45 à 60 ans. Elle peut avoir été provoquée par ces départs définitifs de quelques jeunes.

Les années qui suivirent la guerre furent propices à l'émigration, surtout à partir de 1950. Pour la première fois dans l'histoire du village, on assistait à plusieurs départs. Un ensemble de circonstances convergentes vint rompre les hésitations quasi naturelles qu'engendrait la crainte de l'inconnu. Avec le retour au village de ceux qui étaient partis, il s'est constitué comme une légende autour des extraordinaires possibilités de certains centres urbains. Toutes les comparaisons que l'on dressait plaçaient Saint-Augustin en position défavorable. En second lieu, les découvertes et les développements miniers de l'intérieur créaient rapidement des centres prospères ⁴³ qui drainaient vers eux des travailleurs à l'esprit d'aventure mais peu habitués à l'hétérogénéité sociale et au fractionnement des groupes sociaux selon de nouvelles lignes d'affinité ⁴⁴. Finalement, l'amélioration des moyens de transport a facilité la réalisation des projets de départ: ainsi l'avènement de l'aviation commerciale vers 1949-1950.

Toute émigration, comme nous venons de le laisser entendre en parlant des comparaisons transcommunautaires, n'est pas uniquement le résultat d'une pression externe; elle est également fondée sur des facteurs de repoussement. Si Saint-Augustin devenait subitement contesté par les jeunes comme milieu de vie, c'est qu'il était incapable de satisfaire les attentes traditionnelles et de nouvelles aspirations créées par les premiers contacts avec le monde extérieur. Les emplois tradi-

⁴³ Ainsi les nouvelles villes minières de Wabush, Chibougamau, Labrador City et Schefferville.

⁴⁴ Voir Philippe GARIGUE, «Une enquête sur l'industrialisation de la province de Québec - Schefferville », *Études sur le Canada français*, p. 88-102, en particulier p. 97.

tionnels de la pêche, de la chasse et du piégeage, seuls emplois disponibles dans le milieu, étaient soudainement dévalorisés par les jeunes qui pouvaient « faire mieux ailleurs ». C'est ainsi que quelques jeunes sans responsabilité familiale prirent la décision de partir « pour de bon ». Ils espéraient pour eux et leurs futurs enfants un avenir meilleur. Ils allaient vivre à l'étranger une expérience d'adaptation des plus difficile, que nous ne pouvons décrire ici. Ayant peu de préparation technique, ils ont été continuellement relégués à des postes professionnels inférieurs. Les frustrations rencontrées dans le milieu de travail furent renforcées par une ignorance beaucoup trop grande des plus universels fondements de la vie urbaine. C'était une transplantation subite dans un milieu nouveau sans acclimatation préalable. Pour le moment, nos études ne nous permettent pas d'analyser plus à fond les difficultés d'adaptation que l'émigration imposait à cette époque aux jeunes de Saint-Augustin. Quant aux hommes mariés, ils se sentaient incapables de prendre « la grande décision ». Quelques-uns ont préféré plutôt aller travailler à l'extérieur (dans des centres miniers, en forêt, etc.) durant plusieurs mois de l'année et revenir vivre avec leur famille pendant des périodes limitées.

Les uns et les autres sont partis et revenus au gré des circonstances. Mais, en définitive, le village de Saint-Augustin était jusqu'à récemment presque toujours perdant. Un facteur inattendu allait renverser les tendances et faire pencher la balance dans le sens des affinités traditionnelles: les « travaux d'hiver », programme de redressement économique amorcé et patronné par les gouvernements fédéral et provincial en 1963.

3. Les travaux d'hiver et la création de nouvelles lignes de force

[Retour à la table des matières](#)

En 1964, les travaux d'hiver ont permis le plein emploi durant cinq mois de l'année: 171 travailleurs masculins ont participé activement au programme. Ces travaux saisonniers, qui apportent au village des revenus jusqu'alors inexistantes et des emplois stables durant une certaine période de l'année, ont suscité une double réaction. En premier lieu, ils ont rompu le cycle traditionnel de subsistance durant les mois d'hiver. Les chasseurs et les trappeurs ont presque tous cessé leurs voya-

ges périlleux et économiquement incertains dans l'arrière pays. En second lieu, les émigrants défavorisés sur les marchés du travail par leur manque de préparation sont revenus au village tenter leur chance, prendre un nouveau départ. L'incertitude de l'avenir et l'instabilité des emplois sont à l'origine de leur retour. Mais ces travaux n'arrêtent point l'émigration de la main-d'œuvre féminine qui trouve ailleurs les emplois qu'elle recherche. Nous sommes donc ici en présence de deux mouvements contraires. D'un côté, la main-d'œuvre masculine se sent attirée par les emplois nouvellement créés dans la localité tandis que la main-d'œuvre féminine continue de se diriger vers l'extérieur. Mais cette rareté des femmes peut-elle persister sans susciter des conséquences désastreuses pour l'harmonie sociale de la communauté ? Les naissances et les mariages viennent-ils compenser ces pertes d'éléments vitaux ?

La première question sera traitée plus tard, mais nous devons répondre immédiatement à la seconde.

VI. NATALITÉ ET NUPTIALITÉ

[Retour à la table des matières](#)

Dans une communauté isolée comme Saint-Augustin, les idéologies nouvelles n'ont pas encore pénétré en profondeur et les habitants attachent beaucoup d'importance aux grandes familles. Il n'est pas encore question de réduire les naissances et de planifier la fécondité. Aussi les taux de natalité et de fécondité sont relativement plus élevés que ceux de l'ensemble du Québec. En 1964 par exemple, le taux brut de natalité est de 45 pour mille ⁴⁵ (il est de 26 pour mille pour le Québec) et le taux de fécondité est de 270 pour mille tandis qu'il oscille autour de 100 dans la province (109 pour mille). Au cours de la période 1960-1964, le taux de

⁴⁵ Ce taux s'exprime de la manière suivante : nombre des naissances par rapport à la population totale. Si on ne tient compte que du nombre des femmes en état et en âge d'avoir des enfants, on remarque qu'à peu près une Augustinienne sur trois a enfanté en 1964. Si on tient compte aussi du nombre annuel relativement élevé de « fausses couches » on aura une meilleure idée de la fécondité élevée des femmes de ce village.

fécondité générale est de 1,091 pour mille femmes alors que, au Québec, ce taux est de 531 pour mille au cours de la même période. Il semble donc que la fécondité de l'année 1964 ait été légèrement plus élevée que la moyenne de la période quinquennale 1960-1964. La pénurie des femmes de même que la jeunesse des habitants expliquent en partie cette fécondité extraordinaire en 1964. Au surplus, le rythme rapide d'accroissement de la population est aussi à l'origine de cette étonnante fertilité, puisqu'on n'observe pas de tendance parallèle de vieillissement de la population. Dans ces conditions, le départ de quelques jeunes n'entraîne pas des conséquences graves, tout au moins sur le plan du renouvellement des effectifs humains. Les naissances dépassent encore substantiellement les mortalités et les départs qui surviennent chaque année.

TABLEAU 12
Distribution de la population selon l'âge au mariage à Saint-Augustin

[Retour à la table des matières](#)

<i>Année du ma- riage</i>	<i>19 ans et -</i>		<i>20-24</i>		<i>25-29</i>		<i>30-34</i>		<i>35-39</i>		<i>40 et plus</i>		<i>Âge moyen au mariage</i>		
	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	T
1960-1964	2	13	12	8	7	1	1						24.1	20.3	22.3
1955-1959	0	4	5	6	5	0	1	1					25.7	21.9	23.8
1950-1954	2	5	6	5	3	2	1	0					23.7	21.7	22.7
1945-1949	0	5	11	8	3	1	1	0					24.1	21.4	22.8
1940-1944	1	6	7	3	2	2	0	1	1	0	1	1	24.3	23.7	24.0
1935-1939	0	2	3	2	0	1	1	0					27.5	21.9	24.7
1930-1934	0	8	4	2	2	1	0	0					26.0	20.9	22.4
1925-1929	1	4	3	5	3	0	2	0					25.9	20.7	23.3
1920-1924	0	0	1	1	1	2	1	0					27.5	25.5	26.6

Il semble bien que les effets nocifs d'une émigration féminine trop prononcée ne se sont pas encore produits. En effet, on enregistre, du 1er janvier 1960 au 1er juin 1965, un total de vingt-deux mariages, soit un mariage tous les deux mois et demi. Si on analyse le moment précis de chacun de ces mariages, on observe une certaine irrégularité, selon les mois et les années. Pour la seule année 1964, neuf couples se sont unis, tandis que l'on compte quatre mariages pour les cinq premiers mois de 1965. Cette accélération dans le rythme des unions depuis les derniers dix-huit mois (trois mariages par trimestre) peut être le reflet de nouvelles tendances nuptiales ou le résultat de retards accumulés. Nos données sont trop fragmentaires pour souscrire d'une manière définitive à l'une ou l'autre de ces deux hypothèses. Le tableau de la distribution de la population selon l'âge au moment du mariage donne un certain poids à l'hypothèse du retard. On note que les mariages ont doublé par rapport à la quinquennie précédente, mais que l'âge moyen au mariage durant la même période a baissé d'une année et demie (23.8 pour la période 1951-1959 ; 22.3 pour la période 1960-1964). Mais ce rajeunissement est observable surtout chez les jeunes filles: depuis 1960, treize mariées sur vingt-deux ont moins de vingt ans au moment de leur mariage. Ce qui en apparence réduisait la valeur de l'hypothèse vient donc la renforcer: les jeunes hommes en âge de se marier ont préféré choisir de jeunes épouses plutôt que de retarder indéfiniment leur mariage.

Si les taux de natalité et de fécondité sont élevés et que l'émigration est relativement faible, comment peut-on expliquer alors l'absence de personnes âgées dans la communauté ? L'étude de l'état de santé fournit une réponse à cette question.

VII. MALADIE ET LONGÉVITÉ

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons vu plus haut que les gens mouraient jeune, à Saint-Augustin: la classe des 65 ans et plus atteint à peine 3 pour cent de la population. Si peu d'individus atteignent l'âge de la retraite, c'est que les risques professionnels qu'ils encourent durant leur vie sont nombreux et que de multiples autres facteurs - épuisement organique ou résistance physique diminuée, alimentation insuffisante

et non équilibrée, pratiques hygiéniques déficientes, soins médicaux rudimentaires et souvent tardifs, dégénérescence physique, etc. - rendent cette population isolée plus sujette que d'autres à une mort prématurée.

Nous ne disposons d'aucune statistique sur la mortalité ou sur la fréquence des maladies mortelles. Cette lacune s'explique facilement par l'absence de médecin dans la communauté et par les difficultés de recueillir des informations dignes de foi sur l'étiologie des maladies courantes et leur caractère épidémique. Seule une étude médicale poussée nous fournirait des renseignements précis sur l'état de santé des habitants. En dépit de ce manque, nous voulons énoncer quelques remarques générales fondées sur les renseignements recueillis auprès de l'infirmière du village et sur l'ensemble des informations et observations récoltées durant l'été.

1. Dégénérescence physique

À première vue, nous avons été frappés par la robustesse des villageois et par leur endurance physique. Il est vrai que la nature s'est chargée de ne laisser survivre que les plus forts. Nos premières analyses révèlent des caractéristiques ethniques variées dans les stocks d'origine, de sorte que les faiblesses existant dans les groupes insulaires de petites dimensions avaient peu de chance d'apparaître dans l'une ou l'autre des nombreuses lignées familiales existantes. L'affaiblissement dû à des facteurs héréditaires ne peut être invoqué pour expliquer la mort hâtive de nombreux habitants.

2. Risques professionnels

[Retour à la table des matières](#)

Traditionnellement, la très grande majorité des Augustiniens étaient pêcheurs l'été, chasseurs et trappeurs durant les mois rigoureux de l'hiver. Que de chasseurs et de trappeurs se sont épuisés ou se sont perdus dans la forêt! D'autres sont morts victimes d'accidents divers. Chez ces pêcheurs côtiers, les cas de naufrage sont rares. Mais on enregistre un grand nombre de noyades dans la rivière ou dans la baie intérieure, ou encore le long de la côte. Les embarcations sont pratiquement

le seul moyen de se déplacer d'un endroit à l'autre. On les utilise pour la pêche, le transport, le voyage, le plaisir, le déménagement et pour maintes autres fonctions. Aucune embarcation n'est munie de ceintures de sauvetage, quelle que soit la fin pour laquelle on l'utilise. Pourtant, très peu d'adultes savent nager ou donner la respiration artificielle en cas de nécessité. Il faut exclure de ces observations les bateaux du garde-pêche, du curé et de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Nous avons même remarqué à plusieurs occasions que des jeunes gens s'embarquaient dans la brume sans apporter de rames en cas de panne de moteur. De plus, depuis l'introduction des moteurs hors-bord dans la communauté, plusieurs individus - les jeunes gens surtout préfèrent les chaloupes plus légères et plus rapides aux barques de pêche plus robustes mais plus lentes. Pour eux, la vitesse est la qualité primordiale. Cette nouvelle échelle de prestige n'est pas sans influencer le style de conduite des embarcations et, par conséquent, leur sécurité. C'est un nouveau risque maritime qui vient s'ajouter aux autres.

3. Résistance physique diminuée

[Retour à la table des matières](#)

La résistance organique peut être diminuée par des affections physiques ou des maladies prolongées, par une alimentation inadéquate, ou encore par le surmenage ou une activité corporelle qui dépasse la capacité fonctionnelle de l'individu. Il est impossible de parler avec précision des premières. Quant à l'alimentation défectueuse, on en dira un mot plus bas.

C'est du surmenage dont il sera question ici. Les femmes comme les hommes abusent de leurs forces. Les femmes sont épuisées physiquement par des grossesses répétées qui ne les empêchent pas de travailler très fort sans égard à leur condition. Aussi, de nombreuses mères de famille âgées de quarante à cinquante ans montrent des signes évidents de vieillissement prématuré: cheveux blancs, visage ridé, affaissement du corps, etc. Dans leur travail à l'extérieur sous un climat souvent rude et dans des conditions difficiles, les hommes sont aussi portés à abuser de leurs forces. Pour eux, force et endurance sont des symboles privilégiés de la condition masculine qui appellent le respect et le prestige social. Ces normes d'excellence physique sont atteintes par une élite organiquement bien douée; plu-

sieurs s'affaiblissent prématurément ou abrègent sensiblement leur vie par des efforts soutenus qui dépassent leur capacité. On raccourcira une convalescence pour retourner plus tôt au travail ou on travaillera même malade, afin de montrer sa détermination et son endurance. Voilà autant de traits qui deviennent facteurs d'élimination.

4. Alimentation déficiente

[Retour à la table des matières](#)

Nous n'avons pas étudié l'alimentation des habitants ni évalué sa valeur nutritive, mais quelques faits s'imposent néanmoins par leur évidence. Exception faite des quelques semaines précédant l'arrivée du premier bateau ravitailleur au printemps, les villageois disposent, depuis leur participation aux travaux d'hiver, de vivres en quantité suffisante. Mais il n'en a pas toujours été ainsi et, il n'y a pas très longtemps encore, certaines familles étaient sauvées de la famine par des allocations spéciales d'assistance sociale. Ces périodes de disette n'ont pas été sans effet sur la condition physique des habitants.

Mais c'est surtout en qualité qu'il y a défaut. On consomme beaucoup d'aliments en conserve, peu de légumes et de produits laitiers frais. Les produits locaux traditionnels perdent de l'importance, sauf la morue qui est un élément important de l'alimentation de ces pêcheurs, principalement pendant les mois d'été. Plusieurs préfèrent vendre le saumon, dont la chair est estimée et rapporte un bon prix, plutôt que de le consommer domestiquement.

Selon l'infirmière, les avitaminoses sont le résultat le plus fréquent de ces déficiences. Le rachitisme, les caries dentaires et, chez les femmes, les «fausses couches » en sont des conséquences secondaires. L'infirmière tente d'y remédier par la distribution de vitamines en comprimés, mais sans beaucoup de succès. Cette carence alimentaire est une conséquence directe de l'isolement.

5. Hygiène

[Retour à la table des matières](#)

Les difficultés d'approvisionnement en eau potable toute l'année, la plupart des maisons ne possédant pas de puits, ainsi que l'utilisation des toilettes extérieures rendent l'hygiène corporelle difficile. De ce côté, les jeunes enfants sont privilégiés durant les mois d'été. Puisqu'ils peuvent se baigner dans la Saint-Augustin. À marée basse, le soleil réchauffe les bancs de sable qui tapissent le fond du cours d'eau; à marée haute, les eaux intérieures remontent et en élèvent la température. Les adultes ne se baignent à peu près jamais dans la rivière ou le long de la côte. Une des preuves visibles de leur indifférence est la plage de la baie souillée de vitres cassées, de vieilles boîtes de conserve et d'objets les plus hétéroclites. Cette plage, telle qu'elle se présente à l'été de 1965, constitue un véritable danger, tant pour les jeunes qui jouent là que pour les adultes qui s'y affairant à tout moment.

À certains moments de l'année, en particulier au printemps, l'eau est polluée et les Augustiniens souffrent de diarrhée chronique. Malgré les avertissements répétés de l'infirmière, les ménagères ne font pas bouillir l'eau de consommation ou ne la font pas bouillir suffisamment.

À la pénurie d'eau courante vient s'ajouter, dans plusieurs maisons, l'entassement, ce qui rend plus difficiles les soins corporels. De plus, bon nombre de maisons sont insuffisamment aérées et chauffées, particulièrement en hiver. Ces quelques observations suffisent à montrer que les conditions hygiéniques laissent à désirer à Saint-Augustin, particulièrement à cause de l'absence de tout réseau d'égout et d'aqueduc dans le village.

6. Soins médicaux

Les maladies les plus courantes sont la diarrhée et les autres infections mineures. Quant aux maladies graves, il nous est difficile d'en donner un aperçu même sommaire. Nous sommes simplement en mesure de signaler les affections les plus importantes sur le plan des soins médicaux et de la médecine préventive.

On signale une épidémie majeure de poliomyélite en 1947-1948. Au moins une dizaine d'enfants de la localité furent atteints de paralysie partielle plus ou moins sérieuse. Quelques-uns furent hospitalisés plusieurs mois à l'Institut Pasteur de Montréal, afin de recevoir les traitements jugés nécessaires selon leur cas particulier: traitements électriques, physiothérapie, etc. Mais les parents ont dû au préalable accorder leur consentement et encourir certaines responsabilités financières, onéreuses à tous. Quelques enfants ainsi traités se sont rétablis tandis que les autres, même parmi ceux qui ont été hospitalisés, portent encore les traces de cette maladie et souffrent d'infirmités.

Un des défauts les plus évidents sur le plan de la santé est l'absence d'un médecin résident. Cette observation ne doit pas être interprétée comme une contestation de la valeur professionnelle de l'infirmière. Bien au contraire: selon toutes les apparences, elle accomplit de l'excellent travail. Elle peut à peine s'occuper des maux les plus ordinaires (elle reçoit une quarantaine de visites hebdomadaires à son infirmerie) et envoyer à l'extérieur les cas nécessitant des traitements médicaux spécialisés, une observation systématique ou encore une intervention chirurgicale. Elle aimerait, par exemple, visiter les écoliers, les femmes enceintes et inculquer aux gens les notions d'hygiène élémentaire. Elle ne dispose pas du temps nécessaire pour réaliser ces ambitions et éprouve quelque difficulté à converser en anglais avec ses patients. Ce dernier handicap se résoudra de lui-même avec le temps.

En dépit de ces quelques limitations, l'infirmière est hautement appréciée et sa présence assure une amélioration sensible des conditions antécédentes. Avant son arrivée, le curé remplissait les fonctions d'infirmier au meilleur de ses connaissances. On reconnaît les précieux services qu'il a rendus à la population durant près de dix ans.

L'établissement permanent d'une infirmière à Saint-Augustin représente un élément de très grande sécurité. Elle dispose d'un équipement et de techniques pouvant remédier à plusieurs maux et imprévus. Elle possède l'autorité nécessaire pour envoyer à l'hôpital tous ceux dont l'état de santé l'exige. Les hôpitaux les plus proches sont ceux de Harrington et de Lourdes-du-Blanc-Sablon. Même si les deux hôpitaux sont situés à des distances équivalentes (75 milles) à l'Ouest et à l'Est, les habitants sont dirigés vers l'hôpital de Lourdes-du Blanc-Sablon. Presque toutes les femmes accouchent à cet hôpital. Le gouvernement fédéral assume les

frais occasionnés par le transport par avion comme il le fait habituellement pour les opérations considérées comme majeures; les patients sont alors acheminés soit à Terre-Neuve (St. Anthony), soit à l'hôpital de Sept-Îles.

7. Conclusion

[Retour à la table des matières](#)

Voilà, brièvement exprimés, les principaux éléments qui réduisent la longévité dans ce village de la Côte. Les facteurs climatiques représentent une source additionnelle de risques et de maladies, Nous songeons en particulier à la longueur et à la rigueur des hivers, à la présence régulière de la brume durant les mois d'été et d'automne et à l'alternance brusque de journées chaudes, de journées froides et de journées humides durant les mois d'été. Il n'est donc pas étonnant que peu d'individus atteignent le stade de la vieillesse.

VIII. LA « TRANSHUMANCE »

[Retour à la table des matières](#)

La « transhumance ⁴⁶ » est un phénomène caractéristique sur la Basse Côte-Nord. Chaque année, au début de juin, les pêcheurs vivant dans ces villages déménagent sur les îles et dans les baies environnantes pour pêcher la morue et le saumon. L'ampleur de ce déplacement varie selon les localités. Le nombre de ceux qui déménagent chaque été a quelque peu diminué durant les dernières années. À Saint-Augustin, 68 pour cent des familles vont vivre sur les îles et dans les anses de l'archipel. Ce taux indique l'importance de la pêche à la morue dans l'économie traditionnelle de subsistance. Le tableau 13 énumère les Îles et anses habitées durant la saison estivale et présente le nombre de familles qui y vivent. Seize localités abritent soixante-neuf familles, soit en moyenne un peu plus de quatre familles par endroit. Bungalow Island, l'Anse-au-Portage, Shékatika, Can-

⁴⁶ Nous employons ce terme dans un sens élargi, pour désigner les déménagements saisonniers des pêcheurs dans les îles et anses du large l'été et le retour au village l'hiver.

so et Sandy Island sont les principaux centres résidentiels puisque à eux seuls ils abritent quarante et une familles, soit 60 pour cent du total. Seules les îles et les anses qui peuvent fournir de l'eau potable et un abri naturel contre les vents servent d'habitat ⁴⁷.

TABLEAU 13
Répartition des familles selon les Îles du bassin intérieur

[Retour à la table des matières](#)

<i>Nom de l'île</i>	<i>Nombre de familles</i>	<i>Nombre de personnes</i>
Baie-des-Rochers	3	19
Napetipi	4	18
Shékatika	7	39
Canso	6	37
L'Anse-au-Portage	9	59
The Harbour	5	28
Sandy Island	6	31
Indian Island	1	4
Bungalow Island	13	68
Saint Augustin Island	3	17
Grande-Passe	2	19
Grosse Île	2	8
Pagouatchiou	2	9
Tête-à-la-Baleine de l'Est	2	6
Red Point	1	5
Tucker	3	12
Total	69	379

La transhumance est un phénomène très intéressant par ses répercussions sur l'organisation sociale globale et sur le genre de vie des familles insulaires. On remarquera que huit localités abritent trois familles ou moins. Il est certain que celles-ci sont isolées et coupées d'échanges réguliers avec les familles côtières ou celles qui vivent sur les autres îles.

⁴⁷ La carte qui suit localise les îles habitées dans l'archipel de Saint-Augustin. Il est à remarquer que le tableau 13 énumère les Îles suivant leur Position géographique, de l'est à l'ouest.

Nous remarquons plus haut que ce déménagement d'été est encore un événement majeur en 1965. Au total, 379 personnes (57 pour cent) ont déménagé pour se rapprocher des bancs de morue. On remarquera que le nombre des familles qui se déplacent (68 pour cent) est plus élevé que le nombre relatif des habitants qui transhument. Ceci s'explique par le plus grand nombre de personnes âgées qui retournent « passer l'été » sur les îles.

IX. CONCLUSION

[Retour à la table des matières](#)

Plusieurs des observations démographiques que nous venons d'énoncer nous apparaissent étroitement liées à l'isolement géographique de cette communauté. Par ce côté, Saint-Augustin s'apparente aux autres isolats culturels reconnus dans les études anthropologiques. Mais ce village possède en même temps des caractères distinctifs qui tiennent à son histoire, à l'origine culturelle de ses habitants, à la nature de ses contacts avec le monde extérieur, aux justifications que l'on a élaborées pour enraciner dans le vécu quotidien tout un genre de vie. En bref, ce village obéit à certaines lois générales d'évolution des isolats, mais il suit aussi une trajectoire qui reflète une dynamique propre. Notre chapitre sur la vision du monde illustrera cette double tendance.

Ces caractéristiques générales et propres, telles que l'accroissement subit de la population, les taux de natalité et de mortalité relativement élevés, la rareté des femmes, l'analphabétisme des adultes, les modèles endogamiques de mariage, les migrations conditionnées par le marché des emplois sur la Côte-Nord, les risques professionnels nombreux, la « transhumance » estivale vers les îles, représentent l'ensemble des traits culturels fondamentaux qui vont nous permettre de saisir et de comprendre les diverses modalités de l'organisation économique et sociale et le système de valeurs qui lui confère une grande stabilité. En d'autres termes, on peut prétendre que c'est l'équipement humain qui organise les modalités de l'adaptation et de la survie dans un milieu géographique et biologique donné.

Carte 3. Saint-Augustin et ses environs

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Les changements socio-culturels à Saint-Augustin.

Chapitre III

Techniques de subsistance et organisation économique

I. INTRODUCTION

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons jusqu'ici étudié les événements historiques majeurs qui ont façonné cet isolat de la Côte-Nord et les principales caractéristiques socio-culturelles de ses habitants. Nous abordons maintenant l'étude des ressources naturelles, des techniques d'exploitation, des cycles saisonniers de subsistance et des comportements de consommation.

Par le biais de l'organisation économique, nous allons chercher à comprendre comment s'est effectué l'enracinement progressif des habitants, compte tenu des possibilités et des limites du milieu. Nous chercherons continuellement à mettre en parallèle les ressources de la nature et les techniques développées par l'homme pour les exploiter et subsister. Cette relation étroite entre l'homme et son milieu nous permettra non seulement de comprendre le niveau technique de la société, mais aussi d'atteindre le niveau de l'organisation sociale qui fera l'objet du chapitre suivant. Nous sommes donc à un carrefour, d'où l'on peut retracer à la fois les fondements de l'organisation technique et de l'organisation sociale et les niveaux d'influence réciproque.

Il n'est pas nécessaire d'insister pour saisir l'importance des ressources et des techniques dans la stratégie vitale du groupe. Ce qui pourrait être vu comme une simple description détaillée de la culture matérielle du groupe devient, par voie de conséquence, une base fonctionnelle à la compréhension d'un mode spécifique d'organisation sociale et d'une idéologie particulière. À la fin de l'étude, il nous sera plus facile d'apercevoir et de comprendre, par le biais de ces diverses configurations, un mode de vie global. Loin d'établir des univers cloisonnés sans interdépendance, ces découpages successifs deviennent une manière de comprendre le tout, par et à travers les parties qui le composent.

Dans le sens sociologique de cette notion, Saint-Augustin fut, jusqu'à une période relativement récente, une société traditionnelle, c'est-à-dire, une unité sociale homogène, presque autosuffisante, attentive au passé et d'un niveau technique rudimentaire. Les techniques de subsistance ainsi que les modes d'organisation économique et les systèmes de valeur ont acquis une très grande stabilité à la suite de l'isolement des habitants du village et de leur protection contre les moteurs de changement venant de l'extérieur. Il faut ajouter que les techniques rudimentaires de la chasse, du piégeage et de la pêche, pleinement fonctionnelles, procuraient les bases de l'alimentation aux habitants du village. Aujourd'hui, le cycle saisonnier est rompu, les modes d'exploitation des anciens sont graduellement abandonnés par les jeunes qui s'orientent vers un travail salarié. Nous sommes en pleine phase de transition. L'ouverture sur le monde extérieur entraîne de nombreux déséquilibres et réajustements que nous allons examiner au niveau de l'infrastructure économique.

Cette analyse sera entreprise dans une perspective chronologique, c'est-à-dire en utilisant une tranche d'un peu plus d'un demi-siècle. Nous utiliserons, comme termes temporels de la comparaison, les années 1900 et 1965 et suivrons l'évolution des principales techniques de subsistance, en ayant soin d'identifier les principaux moteurs de changement. Justifions tout de suite le choix de cette période. En premier lieu, les méthodes et les techniques d'exploitation des ressources naturelles sont demeurées relativement stables durant tout le dix-neuvième siècle. Les premières modifications importantes surviennent vers 1910. En second lieu, nous le verrons au chapitre suivant, la tradition orale est pauvre à Saint-Augustin. Cette déficience rend difficile toute reconstruction historique en l'absence d'une documentation écrite sur le village. Rappelons, toutefois, que nous disposons d'une

documentation historiographique importante sur le dix-huitième et le dix-neuvième siècle pour Terre-Neuve et le Labrador. Afin de mieux saisir la nature et le rythme de l'évolution technique, nous avons découpé la période envisagée en trois moments d'analyse, soit: 1900-1920, 1920-1940 et 1940-1965. Tout au long de notre exposé, nous nous référerons à ces trois périodes ⁴⁸. La dernière période sera elle-même subdivisée en deux temps. 1940 à 1963 et 1963 à 1965 inclusivement. On sait que les travaux d'hiver qui débutèrent en 1963 ont profondément altéré la structure de subsistance de la communauté. C'est pour mettre en évidence ce moteur particulier de changement que nous avons procédé à cette subdivision. Dans une première partie du chapitre nous examinerons le cycle saisonnier de subsistance puis, dans une seconde, la structure des occupations.

II. LE CYCLE SAISONNIER DE SUBSISTANCE

1. La période 1900-1920

[Retour à la table des matières](#)

Rappelons qu'à cette époque la plupart des familles vivent, toute l'année, dispersées sur les Îles côtières de l'archipel de Saint-Augustin et dans plusieurs anses du littoral.

Le mois de juin marque le début de la saison de pêche. C'est durant ce mois, après la fonte des neiges, que l'on vérifie l'équipement de pêche pour la prochaine saison. On remonte les filets de pêche en remaillant les déchirures de l'année précédente. On peinture les bateaux, on consolide les quais et on répare les amarres. À la mi-juin, le capelan fait son apparition et la morue qui le pourchasse jusqu'au littoral le suivra peu après. Le capelan voyage en si grand nombre que les vagues

⁴⁸ L'utilisation de la période 1920-1940 est largement justifiée par l'existence d'une étude anthropologique sur Blanc-Sablon par Oscar W. JUNEK en 1933. Étant donné la proximité géographique de ces isolats, nous avons cru utile de les comparer en utilisant des tranches de temps et des perspectives théoriques analogues.

le font déferler sur le rivage où il demeure captif. Les villageois le ramassent pour en faire des provisions. De la fin du mois de juin à la mi-août, les barques sillonnent les côtes et pêchent la morue de rivage qui ne retournera sur les bancs, en haute mer, qu'en septembre seulement. Durant cette même période, on pêche aussi le saumon et la truite dans les baies et les rivières avoisinantes. Presque toutes les familles s'engagent dans ces activités: on se lève tôt le matin et on revient au quai tard le soir. Quelques familles profitent de cette saison pour tendre leurs cages à homard et pêcher les pétoncles sur une base commerciale.

La dernière quinzaine du mois d'août est consacrée à la cueillette des « chicoutai ⁴⁹ » et des bleuets alpins (*blackberries*). Ce sont les enfants et les femmes qui cueillent ces fruits sauvages. Car déjà, de la mi-août à la fin septembre, les hommes pêchent au large la morue et le hareng. C'est également à la fin d'août que s'effectuent le lavage et le séchage de la morue. On répare les filets durant les moments de répit, car chaque journée de beau temps est précieuse et l'on ne veut pas réduire la quantité des prises ou l'efficacité des techniques utilisées. Le succès est lié, pour une part, à la connaissance des lieux poissonneux mais aussi, d'autre part, à la qualité de l'équipement et à la pleine utilisation des périodes et des moments propices à la pêche des diverses espèces.

Des derniers jours de septembre jusqu'à la mi-octobre, les familles s'empres- sent de couper le bois de chauffage. Les uns transportent immédiatement le bois ,en barque à moteur tandis que les autres attendent la venue de l'hiver pour l'acheminer à l'aide de leurs chiens.

C'est à la mi-octobre que débute le piégeage des animaux à fourrure. On visite les pièges jusqu'à la mi-décembre afin de revenir au foyer à temps pour les fêtes de Noël et du Jour de l'Au. De la fin de décembre à la mi-janvier, on capture le loup-marin à l'aide de filets. Dès la fin de janvier et durant tout le mois de février, c'est la période de la chasse au caribou. Durant le mois de mars, quelques chas- seurs piègent le rat musqué et la loutre. Au mois d'avril, quelques chefs de famille

⁴⁹ Le « chicoutai » (*Rubus chamaemorus*) est une baie qui a l'apparence d'une mûre. Elle est jaunâtre lorsqu'elle est bonne à la consommation. Il en existe d'abondantes colonies sur la Basse Côte-Nord. On la mange à l'état naturel ou en confiture. Bleuets est l'appellation canadienne de ce qu'en France on nomme « myrtille » (variété d'airelle).

chassent le loup-marin sur la glace ⁵⁰. La plupart des autres s'affairent à divers travaux tels que le sciage du bois, les réparations de la maison... C'est également à cette époque et au début de mai que l'on fait fondre la graisse de loup-marin. Le cycle est alors complet car le moment est venu de préparer une nouvelle saison de pêche.

2. La période 1920-1940

Durant cette période, le cycle saisonnier diffère peu de Celui de la période précédente. Notons, toutefois, que plusieurs familles isolées émigrent au village pour y vivre durant l'hiver. On assiste donc, au début de juin, à la « transhumance » générale de la population du village vers les îles. Seules quelques familles demeureront au village durant la saison estivale: celles des employés du bureau de poste, du bureau de télégraphie et de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Aux mois de septembre et d'octobre, les familles reviennent au village. Pour s'y établir en permanence, quelques-unes doivent déménager leur habitation par voie maritime.

3. La période 1940-1965

A. 1940-1963

[Retour à la table des matières](#)

Les déménagements de juin vers les îles acquièrent une plus grande importance que durant la période précédente, étant donné la concentration des maisons au village. Durant les années 1945-1963, on remarque des fluctuations annuelles dans le nombre des familles migrantes. Cela est dû principalement aux variations du volume des emplois disponibles dans les principales villes de la Côte-Nord.

⁵⁰ Selon les observations de JUNEK, cette chasse est plus populaire à Blanc-Sablon qu'à Saint-Augustin. Les distances à parcourir pour atteindre ce mammifère sont sensiblement plus réduites là-bas qu'ici. Ce fait expliquerait le plus grand nombre d'adeptes à Blanc-Sablon.

Quand le nombre des emplois s'élargit, plus de travailleurs se rendent sur la Côte. À l'inverse, les travailleurs reviennent à Saint-Augustin lorsque les occasions d'emplois diminuent. Ce mouvement des travailleurs à l'extérieur influe sur le nombre des familles qui émigrent vers les îles pour l'été. Les activités économiques, de même que les techniques de subsistance, demeurent fondamentalement les mêmes durant toute la période. L'année 1963 marque la fin du cycle traditionnel.

B. 1963-1965

À l'automne de 1963, les habitants de Saint-Augustin bénéficient pour la première fois d'un programme de travaux d'hiver. Brusquement, tous ceux qui le désirent et qui en sont capables peuvent travailler pour un salaire, dans la localité même, durant cinq à six mois. Cette politique gouvernementale entraîne ici un bouleversement considérable dans le cycle traditionnel de subsistance. Par exemple, le piégeage des animaux à fourrure ainsi que la chasse sont presque complètement délaissés. Par ailleurs, les travaux d'hiver, en plus d'alléger le fardeau de la subsistance, apportent aux chefs de famille un revenu monétaire stable. Enfin, les gains monétaires associés à la pêche, au piégeage et à la chasse dépendent de plusieurs facteurs aléatoires, tels que l'abondance des animaux, l'efficacité de l'opération technique en courte période et, bien sûr, les prix offerts sur le marché.

TABLEAU 14
Cycle saisonnier traditionnel

[Retour à la table des matières](#)

<i>Mois</i>	<i>Moment du cycle</i>	<i>Types d'activités</i>
Juin	Début de juin	Déménagement dans les Îles et les anses *
	Mi-juin	Préparation de la saison de pêche
	Fin de juin	Pêche au capelan
Juillet	Juillet	Pêche à la morue de rivage Pêche au saumon-truite
Août	Mi-août	Pêche au homard-pétoncle **
	Fin août	Cueillette des « chicoutai » et des « bleuets »
Septembre	Début de septembre	Lavage et séchage de la morue
	Fin de septembre	Pêche à la morue au large Pêche au hareng
Octobre	Mi-octobre	Coupe du bois de chauffage
	Fin octobre	
Novembre	Novembre	Piégeage d'automne
Décembre	Mi-décembre	
	Fin décembre	Pêche au loup-marin avec filets
Janvier	Mi-janvier	
	Fin janvier	Chasse au caribou
Février	Février	
Mars	Mars	Piégeage de printemps
Avril	Avril	Chasse au loup-marin sur la glace
Mai	Mai	Fonte de la graisse de loup-marin

* Ne vaut pas pour la période précédant 1920 et ne doit pas être généralisé pour la période de 1920-1940.

** La pêche aux pétoncles sur une base commerciale est abandonnée au milieu de la troisième période.

Avec la rupture du cycle temporel des occupations apparaît le premier problème majeur de l'économie de Saint-Augustin. Si, d'un côté, les travaux d'hiver accroissent le pouvoir d'achat et apportent un revenu stable, ils entraînent des conséquences jusqu'alors inconnues. Nous pensons, en particulier, à la perte de la mobilité et à l'apparition de nouvelles structures d'autorité dans le contexte professionnel. Ces nouvelles tâches professionnelles ont aussi des répercussions sur le régime de subsistance. Six mois par an, on travaille à son compte et, le reste de l'année, le revenu vient d'un salaire. Si, à un moment donné, on valorise l'indépendance, la liberté de mouvement et de décision, à un autre moment, on doit devenir membre d'une équipe de travail et se subordonner aux décisions d'un supérieur, en l'occurrence le contremaître. Le travailleur qui se plaît particulièrement dans cette dernière structure en viendra-t-il à manquer d'intérêt pour son entreprise familiale ? C'est là une question à laquelle nous ne sommes pas en mesure de répondre sans une étude plus approfondie ⁵¹.

III. STRUCTURE DES OCCUPATIONS

[Retour à la table des matières](#)

Étant donné la perspective ethnographique de notre étude, cette partie de notre travail sera plus détaillée. Nous avons récolté le plus de données possible sur l'économie augustinienne avant que l'ouverture sur le monde extérieur et l'avancement technique ne viennent transformer trop profondément les structures traditionnelles en rejetant un héritage technique et une tradition culturelle très riches.

Cette description pourrait s'effectuer selon plusieurs approches. Nous présentons les données selon la division conventionnelle en secteurs primaire, secondaire et tertiaire. Il est inévitable que, dans un tel milieu, les activités économiques d'acquisition surpassent en nombre et en importance les activités manufacturières et les services. Ces différences intersectorielles se refléteront dans l'ampleur de l'analyse à chacun des niveaux économiques. À l'intérieur de chaque secteur, nous fournirons une description assez complète des activités principales et secondaires. Nous étudierons les méthodes d'écoulement des produits, les prix de vente et éva-

⁵¹ Voir page 19, fin de la note 23. [Dans l'édition numérique, [voir la note](#).]

luerons l'importance relative de chacune des activités économiques par rapport à l'ensemble des activités.

1. Le secteur primaire

A. La pêche

[Retour à la table des matières](#)

La pêche a toujours été l'activité économique principale des Augustiniens et la mer, l'élément indispensable à leur subsistance. Ils pêchent sur une base commerciale, depuis des générations, la morue, le saumon, la truite, le homard, les pétoncles et chassent le loup-marin. Les techniques de prise de ces diverses espèces se sont transmises de père en fils sans beaucoup de modifications.

a. La pêche à la morue (Gadus Morhua)

La pêche à la morue est la plus importante des pêches pratiquées, tant par le volume des prises que par les revenus qu'elle apporte. Comme nous le rapportons plus haut, au siècle dernier, les établissements côtiers dispersés de la Basse Côte-Nord abritaient seulement quelques familles sédentaires. Mais, l'été venu, ces établissements bourdonnaient d'activité: ils étaient visités par des centaines d'équipages venus pêcher la morue. Ces goélettes étaient parties de la Nouvelle-Écosse, de Terre-Neuve et de plusieurs autres régions maritimes. Grenfell écrit en 1909 ⁵² que la quantité des vaisseaux qui mouillent dans ces ports augmente chaque année. Un certain nombre de marins attirés sur la côte par la pêche se sont installés dans les villages et les postes constitués.

⁵² W. T. GRENFELL et al., Labrador, the Country and the People, p. 315.

Illustration 3.

Palangre. a) ancre; b) avançon.

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

La technique la plus rudimentaire de la pêche à la morue utilisait une longue ligne lestée de plomb et munie d'un seul hameçon. Une seconde technique, la ligne dormante (*bultows ou trawls*), donnait plus de liberté de mouvement au pêcheur: munie d'une petite ancre et d'une bouée, elle portait plusieurs avançons sur lesquels étaient fixés les hameçons. Cette technique semble avoir été abandonnée à cause de la rareté des appâts.

Depuis leur établissement dans l'archipel, les gens de Saint-Augustin sont des pêcheurs côtiers. Le changement le plus marquant dans l'industrie de la pêche côtière est l'apparition du moteur marin vers les années 1905-1910. Les pêcheurs ont graduellement adopté cette invention et les bateaux à voile ont été complètement supplantés durant les années 30, Nous étudierons brièvement les techniques utilisées à Saint-Augustin pour la capture de la morue, soit la « trappe à mo-

rue ⁵³ », le filet maillant et la faux (*jigger*), nécessitant toutes trois l'utilisation de la barque à moteur.

aa. La « trappe à morue »

Illustration 4. « Trappe à morue »
Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

La « trappe à morue » fut inventée par un Terre-neuvien du nom de Whiteley, dans la seconde partie du XIX^e siècle. Son utilisation n'est possible que dans certaines conditions bien spécifiques. « Cet instrument de pêche ne s'emploie que dans des conditions particulières, où l'eau est assez profonde tout près du rivage et où l'eau froide, l'eau de morne, baigne en même temps ces rivages. Les environs

⁵³ De l'anglais *cod-trap*. Nous donnons ici l'équivalent utilisé par les Canadiens français demeurant dans la région. Pour une description complète de cet engin, voir Yvan BRETON, *La culture matérielle des Blanc-Sablonnais*, Québec, Centre d'Études Nordiques, coll. Travaux divers no 19, 1968.

du détroit de Belle-Isle réalisent ces conditions ⁵⁴. » L'emploi de la « trappe à morue » est effectivement limité aux côtes septentrionales de Terre-Neuve et aux environs du détroit de Belle-Isle.

La « trappe » est un enclos carré ou rectangulaire en filet, où les morues sont amenées par un filet conducteur appelé « guideau » (leader). L'extrémité du filet conducteur est habituellement fixée à un îlot, ce qui donne une grande stabilité à l'engin. Une fois engagées, peu de morues peuvent retrouver la sortie de l'enclos. Les mailles des côtés et du fond ont de un pouce et demi à deux Ponces de diamètre, celles du guideau de deux à trois ponces. La dimension globale de l'engin varie selon l'emplacement choisi et la profondeur du mouillage. Le guideau mesure en moyenne 280 pieds de long, les côtés de 100 à 200 pieds. Les ralingues supérieures portent des disques de liège espacés d'un pied et demi environ et les ralingues inférieures sont lestées de pesées de plomb. Les quatre coins de l'enclos portent des bouées reliées à des ancrs obliques.

Pour capturer la morue, on ferme la porte de l'enclos et on en relève les côtés: les morues engagées sont saisies à l'épuisette et jetées dans le bateau. La technique permet de capturer de grandes quantités de poisson, jusqu'à cinquante quintaux, en une seule levée. L'engin vidé, on laisse retomber les côtés et il est de nouveau prêt à servir. Toute cette opération est impossible avec les filets mailants.

Parmi les inconvénients de la « trappe à morue », signalons d'abord qu'elle représente un investissement sérieux dont le rendement est tout à fait problématique. Quand le revenu provenant de la pêche est faible, il est certain que cette technique demande une dépense excessive.

Au début du siècle, le prix de revient de la «trappe à morue » variait entre \$200 et \$300. au début de la deuxième guerre mondiale, il oscillait autour de \$600 et \$700. En 1965, le même engin coûte au delà de \$1,000. Le prix d'achat a donc quadruplé en l'espace de soixante ans ! Autre inconvénient digne de mention: tous les quinze jours environ, l'enclos doit être nettoyé afin d'enlever les matières gluantes qui adhèrent aux filets et alourdissent l'engin. Pour ce nettoyage, on maintient l'appareil en place; la levée des filets devient moins onéreuse.

⁵⁴ Annuaire statistique du Québec, 1963, p. 372.

Illustration 5.

Réparation d'une « trappe à morue »

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Vers 1900, on levait les filets deux fois et même trois fois par jour ⁵⁵, lorsque la morue était abondante. Il est difficile, aujourd'hui, d'effectuer des prises aussi considérables. Il y a même, dans certaines régions, des années creuses où la « trappe à morue » rapporte très peu. Il semble que ce soit le cas pour Saint-Augustin depuis quatre ou cinq ans. Quelques chiffres comparatifs nous feront mieux saisir la nature de ces difficultés. En 1900, un homme pêchant avec une ligne et un hameçon levait en moyenne, chaque année, cinquante quintaux de morue ⁵⁶. La moyenne des prises annuelles, à l'aide de ce nouveau procédé pour les années 1960-1965, varie entre quarante et cinquante quintaux. Qu'une améliora-

⁵⁵ TOWNSEND, op. cit., p. 130, et *Along the Labrador Coast*.

⁵⁶ GRENFELL, op. cit., p. 307.

tion technique de cette ampleur permette à peine d'atteindre les niveaux de production des méthodes artisanales justifie amplement les questions que nous posons plus loin sur l'épuisement des fonds marins et la rentabilité de la pêche.

Illustration 6.

Morue séchant sur des vigneaux

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

bb Le filet maillant à morue

L'emploi des filets maillants en profondeur est récent sur la Basse Côte-Nord ; on ne le connaît que depuis 1961 à Saint-Augustin. Cette technique consiste à descendre au fond de la mer des filets maillants semblables à ceux qu'on utilise pour capturer le saumon et la truite, jusqu'à des profondeurs de 30 et 40 brasses ⁵⁷.

⁵⁷ Pour une description de l'engin, voir BRETON, *op. cit.*

Illustration 7.

*Filet maillant à morue : a) flotteur ; b) ancre ;
c) perches enfoncées dans la vase du fond*

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

L'utilisation de ce type de filet nécessite plusieurs opérations entre la levée et la plongée au fond de la mer. Immédiatement après la levée du filet, on se rend au quai; c'est là qu'on démaille une à une les morues prises par les ouïes. On replace ensuite les filets dans la barque dans un ordre tel qu'on puisse les laisser glisser au fond de l'eau section par section. Si, contrairement à la « trappe », les filets mail-lants requièrent plusieurs opérations pour la prise du poisson, ils ont l'avantage d'être moins dispendieux. Ces filets coûtaient, en moyenne, de \$10 à \$15 au début du siècle alors qu'ils valent de \$35 à \$40 aujourd'hui.

Cette technique du filet maillant assure plus de mobilité aux pêcheurs en leur permettant de suivre les bancs de morue. De plus, les morues capturées en profondeur sont généralement plus grosses que celles capturées près du rivage. Cette nouvelle méthode est de plus en plus employée; elle est en train de supplanter la « trappe à morue ».

cc. La faux (jigger)

Cette technique ancienne, tout en étant la plus simple, est celle qui requiert la plus grande dépense d'énergie. L'opération consiste à attacher à une ligne un poisson de métal auquel sont fixés deux hameçons: on lance ce leurre pardessus bord et on le laisse descendre au fond, puis on le remonte d'une brasse environ pour commencer aussitôt un mouvement rythmique de haut en bas sur une hauteur d'à peu près deux pieds. Les morues se jettent sur cet objet brillant. Le pêcheur attrape les poissons par n'importe quelle partie du corps; par le mouvement des hameçons, il accroche les morues qui se hasardent trop près de l'appât. La répétition de ce geste, entrecoupé de levées et de descentes de la ligne, lorsqu'elle est effectuée toute la journée et durant des semaines entières, devient très épuisante, tant pour l'esprit que pour le corps.

Illustration 8.

Faux (jigger) de six à sept pouces de long

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

La faux (*jigger*) était déjà utilisée du temps des Français, mais son emploi fut très longtemps controversé. Plusieurs prétendaient que les poissons mal accrochés, qui réussissaient à se défaire de l'hameçon, entraînaient dans leur fuite des bancs entiers de morue et que cela nuisait considérablement à la pêche. À la fin du siècle dernier, son emploi devient généralisé auprès des pêcheurs qui ne pouvaient

se procurer une « trappe » ou qui éprouvaient beaucoup de difficulté à trouver les encornets (*Illex illecebrosus*) servant d'appât. Elle conserva sa popularité chez les pêcheurs de Saint-Augustin jusque vers 1940. Ce sont les pêcheurs âgés qui, de nos jours, l'utilisent encore par routine et pour leur plaisir personnel, même si les prises sont plutôt rares. La faux se vendait \$0.50 en 1900 alors qu'elle coûte \$2 en 1965.

dd. Transformation de la morue

Examinons, maintenant, les diverses méthodes de transformation de la morue. Le pêcheur profite de la mer calme du matin pour faire, de bonne heure, la levée des filets. Autrefois, on se mettait au travail beaucoup plus tôt que maintenant. Le travail à effectuer à cette époque était plus difficile. Comme on utilisait le bateau à voile ou à rames, il fallait plus de temps pour se rendre aux filets. On levait les filets plus d'une fois par jour, ce qui augmentait d'autant les heures de travail.

Une fois l'embarcation amarrée, il faut entasser la morue sur le quai à l'aide d'une fourche bidentelée. Sur le quai se trouvent une boîte de bois d'une hauteur de deux pieds et une table sur laquelle s'effectuera la préparation proprement dite ⁵⁸. Les poissons sont mis dans la boîte. Trois hommes se tiennent autour de l'égal. Le premier saisit un poisson par les yeux et lui fait une incision sous la gorge et sur le long du ventre. Celui qui accomplit cette tâche est appelé inciseur (*throater*). Il pousse le poisson du côté du second homme debout près de lui. Ce dernier empoigne le poisson, lui enlève le foie qu'il jette dans un baril placé sous la table à dépecer et lui arrache la tête en appuyant l'épine dorsale sur le bord de la planche amincie à cet effet. Il arrache alors les entrailles et les jette en bas du quai. Cet homme s'appelle étêteur ou éviscéreur (*header*). Le troisième membre de l'équipe s'empare du poisson étêté et éviscéré pour lui sectionner l'épine dorsale à l'aide d'un couteau dont la lame est légèrement incurvée à l'extrémité, en ayant soin de garder intactes quelques vertèbres près de la queue afin de conserver au poisson sa rigidité, ce qui facilite l'entreposage. c'est le trancheur (*splitter*). Le

⁵⁸ Edgar AUBERT DE LA RUE, Saint-Pierre et Miquelon, 1944, p. 135. L'auteur utilise le mot « égal » pour désigner cette table.

poisson est alors jeté dans un baril, ou cuvette, rempli d'eau de mer. Ces opérations sont répétées avec chaque poisson jusqu'à ce que la prise du matin soit complètement nettoyée.

Illustration 9.

Étal: A) étal proprement dit où se tiennent a) l'inciseur, b) l'étêteur ou éviscéreur, c) le trancheur ;

B) morue salée entreposée dans le hangar

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Illustration 10.

Couteau à trancher la morue, de sept à huit pouces de long

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

On transporte le poisson ainsi préparé (à l'aide d'une brouette, lorsque la distance le justifie) dans un petit hangar familial (*stage*) attenant au quai et on le dépose en tas sur le plancher. Un entreposeur empile le poisson, en ayant soin de saupoudrer chaque rangée d'une couche uniforme de sel. Le poisson est ainsi conservé jusqu'à l'époque du séchage.

Les opérations que nous venons de décrire se répètent chaque jour de pêche; le séchage de la morue s'effectue à la fin de la saison de pêche seulement. À ce moment-là, on enlève le sel en plongeant la morue dans un baril d'eau de mer et en l'agitant. On l'étend ensuite sur des vigneaux (*flakes*) ou plates-formes de séchage érigées à proximité de l'entrepôt. Autrefois, on plaçait assez souvent le poisson sur les roches nues. Quand la température le permet, on peut exposer au soleil jusqu'à trente quintaux de morue en une seule journée. Il faut de trois à quatre jours de plein soleil et de vent pour que le poisson séché puisse se conserver. C'est une opération qui demande énergie et célérité. En plus de la température, il faut tenir compte du nombre et de la taille des vigneaux disponibles. Le séchage commence avec le lever du soleil et se termine le soir. Les morues, séchées partiellement, sont alors rassemblées en piles circulaires de quatre à cinq pieds de hauteur et protégées contre la pluie. Autrefois on les couvrait d'écorces d'arbre ou de vieux filets. Aujourd'hui, on emploie du papier goudronné ou des morceaux de sacs en plastique. Le matin suivant, on étend à nouveau le poisson sur les vi-

gneaux. On répète ce travail jusqu'à ce que la morue soit séchée ⁵⁹ ; elle est ensuite remise de nouveau dans le hangar jusqu'à ce que le bateau vienne la chercher. Quelques-uns lui font subir un séchage final avant de l'expédier. Depuis quelques années, le séchage de la morue est abandonné par plusieurs. On préfère plutôt vendre la morue salée, telle qu'elle est entassée dans les hangars.

Un sous-produit de cette pêche est l'huile de foie de morue, que l'on obtient en laissant macérer les foies dans un baril en bois sous l'action du soleil. Les foies dégorgent lentement leur huile qui monte en surface, tandis que les résidus organiques se déposent au fond. À la fin de la campagne de pêche, on verse l'huile dans des récipients.

ee. Mise en marché

La consommation domestique de la morue est minime par rapport à la quantité totale des prises. La majeure partie du poisson est donc vendue et les Augustiniens ont toujours compté sur l'extérieur pour l'écoulement de ce produit.

Au début du siècle, la Compagnie de la Baie d'Hudson avait inclus l'achat du poisson dans son économie de troc avec les pêcheurs de la Basse Côte-Nord, mais cette tentative fut de courte durée. Les villageois vendaient généralement leur poisson à des commerçants de Terre-Neuve. Il en est encore de même aujourd'hui, sauf pour quelques-uns qui préfèrent le vendre à la firme *St Lawrence Sea Products* de La Tabatière.

Le bateau acheteur de la compagnie Mifflin de Catalina, Terre-Neuve, arrive habituellement à Saint-Augustin vers la fin d'août. Les prix fixés pour la morue ne sont pas connus à l'avance, car ils sont liés aux fluctuations d'un marché international aux brusques variations. Alors qu'au début du siècle on troquait de la marchandise contre du poisson, le pêcheur reçoit aujourd'hui une attestation écrite du nombre de quintaux de morue qu'il a livré. Il est payé lorsque le prix du quintal de morue est définitivement fixé, soit à la fin de l'automne. S'il y a lieu, le sel, le

⁵⁹ Les gens de Saint-Augustin jugent de l'état de séchage de la morue en la tenant par la queue à l'horizontale. Si elle ne plie pas, elle est prête à être mise sur le marché.

charbon et les agrès de pêche fournis par le commerçant au pêcheur sont débités à son compte.

Parce qu'ils sont des pêcheurs côtiers, les Augustiniens ne possèdent pas de bateaux assez grands pour effectuer le transport de la morue à l'usine de transformation de La Tabatière, localité située à trente milles à l'ouest. Depuis le début du siècle, les prix ont considérablement augmenté, sauf durant la récession économique de 1929-1932. Par contre, le volume des prises a considérablement baissé. La morue pêchée par les cordiers de même que par les pêcheurs côtiers a vu son poids passer d'une moyenne de neuf livres à moins de quatre livres ⁶⁰. Les Augustiniens sont les premiers à s'alarmer de ces nouvelles tendances, principalement les plus âgés qui ont connu de bien meilleures saisons.

TABLEAU 15
Prix du quintal de morue séchée, 1905-1964

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons mentionné précédemment que les Augustiniens ont pratiquement abandonné le séchage de la morue. Ceci est dû, en grande partie, au meilleur prix obtenu pour le quintal de morue salée et non séchée. Par ailleurs on s'évite le travail épuisant et hasardeux du séchage. Depuis quelques années, le prix de la morue salée surpasse celui de la morue séchée. Un quintal de morue séchée équivaut à 112 livres de poisson tandis qu'un quintal de morue salée vaut 212 livres. Quand

⁶⁰ *Annuaire statistique du Québec*, 1963, p. 375.

on fait sécher la morue, on gagne légèrement sur le poids. Mais lorsque le prix de la morue salée est supérieur à celui de la morue séchée de 4 dollars ou plus en moyenne par quintal, le prix de la morue par unité est équivalent. En 1964, les Augustiniens ont obtenu 18 dollars le quintal de morue séchée et 23 dollars le quintal de morue salée. La plupart des pêcheurs ont préféré vendre leur morue salée, à l'exception de quelques-uns qui avaient assez tôt commencé le séchage de leur poisson. La fluctuation dans les prix de la morue séchée a amené l'abandon temporaire du séchage.

Quant à l'huile de foie de morue, elle se vendait de 10 à 15 cents le gallon au début du siècle, tandis que le prix actuel est fixé à 50 cents le gallon.

ff. Évaluation économique de la pêche à la morue

La pêche à la morue est toujours basardeuse. Des périodes creuses succèdent à des périodes prospères. Avant les travaux d'hiver, la pêche était le fondement même de l'économie augustinienne. La vente de la morue permettait d'acquérir des provisions pour l'hiver. Au début du siècle les bas prix étaient un peu compensés par la quantité des prises, plus nombreuses qu'aujourd'hui ⁶¹. Vers les années 1935-1940, le volume annuel des prises a diminué, mais les prix ont augmenté. Comme nous le verrons plus tard, ce fut une période très prospère pour les fourrures. Le cumul de ces deux revenus associés a permis au groupe de survivre économiquement. Mais durant la troisième période, les revenus tirés de la pêche à la morue se sont avérés insuffisants. De plus, le prix des fourrures a baissé ⁶². C'est ce qui explique en partie l'émigration massive qui s'est produite durant cette période. Les travaux d'hiver ont porté remède à la situation et ont retenu un nombre assez considérable de pêcheurs pendant l'été de 1965.

⁶¹ JUNEK, Op. cit., p. 26 ; l'auteur estime qu'une famille de grandeur moyenne doit pêcher 200 quintaux de morue chaque année pour subvenir à ses besoins les plus essentiels.

⁶² Si on fait exception de la peau du loup-marin dont le prix est à la hausse.

b. Le saumon et la truite

La pêche au saumon (*Salmo salar*) et à la truite (*Cristivonier namaycush* et *Salvelinus fontinalis*) suit en importance la pêche à la morue. La Saint-Augustin, dont le delta est formé d'une multitude d'îlots, de baies et de passes, représente un habitat naturel idéal pour le saumon et la truite. Les habitants les pêchent depuis longtemps et la technique utilisée demeure inchangée.

Illustration 11.

Filet maillant à saumon et à truite : a) flotteur ; b) ancre

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

aa. Le filet maillant à saumon et à truite

On fixe perpendiculairement au rivage un filet en forme de « L » dont l'un des côtés est environ trois fois plus long que l'autre. On fixe aux extrémités du plus petit côté deux bâtons ou deux bouées auxquels sont attachées des ancres ⁶³.

Comme pour la « trappe à morue », des disques de liège sont fixés à la surface et des pesées de plomb au bas. Le diamètre des mailles du filet est d'environ trois pouces pour le saumon et deux pouces pour la truite. Les filets sont levés une ou deux fois par jour. La saison de la pêche au saumon est relativement courte, soit du 4 juin au 16 août. Quant à la saison de la pêche à la truite, elle est plus longue puisqu'elle s'étend du troisième mardi d'avril au 1er octobre. L'usage des filets est interdit dans la rivière proprement dite, mais non dans la baie. Dans la rivière, la pêche à la ligne a eu, jusqu'en 1960 tout au moins, une certaine valeur économique pour quelques familles. Enfin on trouve de temps à autre des saumons dans les « trappes à morue ».

bb. Transformation du produit

Les opérations de transformation du saumon et de la truite sont beaucoup plus simples et limitées que celles de la morue. Au début du siècle, au moment où ces poissons étaient surtout destinés à la consommation domestique, on les faisait bouillir pour les mettre en conserve. On avait soin de garder le foie et les oeufs pour les gourmets. Au début de la commercialisation de cette pêche, on mettait le saumon dans des barils remplis de saumure afin de les conserver en bon état jusqu'à la vente. Quelques-uns utilisent encore ce procédé alors que d'autres préfèrent la mise en conserve; mais la plupart préfèrent consommer du poisson frais. Enfin, ceux qui possèdent un congélateur se font une petite réserve pour l'hiver.

⁶³ On utilise généralement des bâtons dans la baie dont le fond est sablonneux, tandis que les ancrs sont utilisées près des îles, là où le fond est rocailleux.

cc. Mise en marché

Au début de leur commercialisation, le saumon se vendait en baril de 100 livres et la truite en boîte de 16 onces. Les principaux acheteurs étaient des commerçants de Québec, dont T.-C. Blais; ses fils fondèrent l'usine de La Tabatière en 1945. Depuis, la compagnie St. Lawrence Sea Products est représentée à Saint-Augustin par un acheteur de saumon et de truite pendant les deux mois où cette pêche est active. Les pêcheurs vont vendre leur prise quotidienne à son installation sur le quai au large. Il est concurrencé au même endroit par un autre acheteur représentant la « coopérative » dirigée par Cyril Maurice, de Mutton Bay.

On ne saurait passer sous silence la mise sur pied, vers 1930, d'une petite conserverie de saumon, grâce à des capitaux extérieurs. Elle était située sur la Grosse Île. Junek mentionne son existence en 1933 ⁶⁴, mais elle ferma ses portes peu après. Le bâtiment qui l'abritait est toujours là et il est habité, pendant les mois d'été, par l'acheteur de la compagnie St. Lawrence.

Au début du siècle, le saumon se vendait 4 cents la livre. Vers les années 1920, le prix avait atteint 25 cents la livre. Il est demeuré stable assez longtemps, jusqu'à la venue de l'acheteur de Mutton Bay, qui entra en compétition avec la compagnie St. Lawrence. Depuis ce temps, les prix se sont élevés graduellement pour atteindre le taux de 45 cents la livre pour le saumon et de 35 cents la livre pour la truite. Il est à noter que le petit saumon (grilse) se vend 25 cents la livre.

dd. Évaluation économique de l'activité

La pêche au saumon et à la truite compte encore de nombreux adeptes à Saint-Augustin. Ces ressources sont exploitées depuis longtemps et font partie intégrante de l'économie. Ce passage de l'abbé Ferland nous apparaît des plus significatifs ⁶⁵: « Dans la saison du saumon, plusieurs familles viennent de la Tabatière et

⁶⁴ JUNEK,, p. 97.

⁶⁵ FERLAND,op.cit., p. 80.

des postes plus éloignés pour pêcher dans la rivière Saint-Augustin; chacune d'elles a sa petite maison et sa station de pêche sur la rivière. »

De nos jours, la plupart des habitants qui demeurent au village en permanence et ne sont pas pêcheurs de morue possèdent des permis de pêche au saumon et à la truite pour les eaux de la baie. En plus de diversifier la consommation quotidienne, cette occupation secondaire laisse beaucoup de liberté de mouvement et demande peu de temps, tout en assurant un revenu toujours apprécié.

Sur les îles, le saumon et la truite attirent surtout les vieux pêcheurs. Parce que cette pêche est moins épuisante que la pêche à la morue, elle permet aux vieillards de prolonger leur période active et de conserver leur utilité dans la communauté. Ces pêcheurs n'ont plus la force d'entreprendre de fatigants voyages de pêche; chaque jour, ils vont dans leur embarcation vérifier les filets. Tout en contribuant à l'alimentation quotidienne de la famille, ils satisfont ce besoin nostalgique« d'aller en mer ».

Mentionnons finalement que les trois familles installées au Tucker un des postes occidentaux de l'archipel - pêchent exclusivement le saumon.

c. Autres produits de la pêche

Dans cette troisième catégorie, nous incluons les produits de la mer qui ne sont pas exploités sur une grande échelle, comme le homard, les pétoncles, le capelan, le hareng et les « bourgots ⁶⁶ ». Même si certains sont commercialisés, leur exploitation ne représente pas une activité généralisée à l'ensemble des pêcheurs. C'est pourquoi nous nous contenterons de les décrire sommairement.

⁶⁶ Nous n'étudions pas Ici la pêche au maquereau bleu (*Scomber scombrus*) puisqu'elle n'a jamais réussi dans la région en dépit de quelques tentatives faites vers les années 30. L'appellation « bourgot » dont il est question ici est un canadianisme pour burgau, petit mollusque marin comestible.

aa. Le homard (Homarus americanus)

La pêche au homard a considérablement diminué depuis 1940. Ceci est dû en bonne partie à une exploitation abusive qui a nui à la reproduction de l'espèce car, au début du siècle, le homard était abondant partout sur la Côte ⁶⁷. La technique de capture est demeurée la même: on utilise une cage faite de lattes de bois dont l'ouverture est un filet qui va en se rétrécissant. L'appât, très souvent une tête de morue, est fixé à l'intérieur de la cage qui est descendue au fond de la mer. Le homard pénètre à l'intérieur et demeure prisonnier. Il existe une autre méthode de capture utilisée exclusivement par les jeunes. Elle consiste à fouiller, à marée basse, le dessous des rochers avec un bâton muni d'un hameçon.

La saison la plus propice pour la capture du homard va de la mi-juillet à la mi-août, quand il s'approche du rivage. À cette époque, il est plus gros et d'un meilleur apport économique.

Au début de sa commercialisation, le homard se vendait de 25 à 30 cents l'unité; il atteint maintenant 50 cents la livre. Lorsqu'on ne réussit pas à le vendre sur le marché, on le fait bouillir dans de l'eau de mer et on le met en conserve. Les principaux acheteurs de homard frais sont les bateaux effectuant le transport de passagers et de marchandises sur la Basse Côte-Nord.

Il est assez difficile de déterminer la valeur économique de cette activité. Notons qu'en 1961 il n'y a que 34 pêcheurs de homard sur la Côte-Nord ⁶⁸. Le fait est significatif par lui-même. Cette pêche est surtout pratiquée dans la partie ouest des îles, soit à l'île de Saint-Augustin et à Red Point. La très grande majorité des Augustiniens délaissent la pêche au homard qui comporte trop d'aléas.

⁶⁷ Il existe un lieu appelé « Lobster Bay ».

⁶⁸ Annuaire statistique du Québec, 1962, p. 353.

bb. Les pétoncles (Pecten s.p.)

La capture de ce mollusque se fait à l'aide d'une petite drague tirée à l'arrière d'une embarcation et qui ratisse le fond de la mer. La partie comestible est le muscle adducteur que l'on détache des coquilles à l'aide d'un couteau.

Illustration 12.

Drague à pétoncles : a) traverse de fer qui maintient l'ouverture

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Sur la Côte-Nord, ces coquillages ne sont plus guère pêchés commercialement. En 1961, on ne dénombrait que 23 pêcheurs professionnels de pétoncles ⁶⁹. À Saint-Augustin, la pêche commerciale en fut abandonnée il y a plusieurs années, après une tentative ratée de mise en conserve effectuée sur une base familiale. Le produit, mal emballé et détérioré pendant le transport, fut refusé sur le marché. En 1965, quelques individus, ajoutant à leur pêche destinée à la consom-

⁶⁹ Ibid.

mation domestique, en ont vendu en quantité limitée aux commerçants du caboteur Cap Diamant. Le prix était d'environ 50 cents la livre.

cc. Le capelan (Mallotus Villosus)

Cette pêche s'effectue au début de juin. Les vagues font déferler sur le rivage le capelan qui y demeure prisonnier. On le ramasse et on le baigne dans la saumure durant à peu près une semaine. On le fait ensuite sécher au soleil pendant deux ou trois jours.

Illustration 13.

On empile la morue la nuit ou lors d'intempéries.

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Illustration 14.

Valve de pétoncle et coquille de burgau. La règle donne l'échelle.

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

dd. Le hareng (Clupea Harengus harengus)

Cette pêche, qui est presque abandonnée aujourd'hui, a connu une grande vogue au début du siècle. Effectuée surtout à l'automne, elle apportait un faible revenu aux pêcheurs: environ un dollar de profit par quintal. La méthode utilisée consistait à repérer un banc de harengs et à l'encercler au moyen d'une seine longue de plusieurs centaines de brasses.

ee. Les burgaux («bourgots») (Buccinum s.p.)

Cette pêche intéresse exclusivement la consommation domestique. La méthode utilisée est très efficace. On se sert d'un cercle de métal d'un pouce et demi d'épaisseur, dont le diamètre est de 2 pieds et demi à 3 pieds. Ce cercle soutient

un filet à l'intérieur duquel on fixe comme appât une morue séchée. Le tout est relié par un câble à une bouée qui facilite le repérage de l'engin. Au bout de deux à trois heures, on fait la levée. La moyenne des prises durant l'été 1965 est d'environ un demi-seau par levée.

Illustration 15.

Pêche à burgaux : a) bouée ; b) cercle de fer ; c) cordes ;
d) morue séchée servant d'appât ; e) filet à mailles de un pouce de côté

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

d. Le loup-marin

Dans les pages précédentes, nous nous sommes intéressés aux techniques, à la transformation et à la vente des différentes espèces de poissons. Mais nous n'avons pas pour cela épuisé la liste des ressources que les Augustiniens retirent de la mer. Il existe un mammifère, le loup-marin, dont la capture rapporte d'intéressants profits et dont on doit parler dans cette section sur la pêche. Ce genre d'activité économique se distingue cependant des activités précédentes pour plusieurs raisons. La valeur commerciale du loup-marin vient de sa fourrure et non de sa chair. De plus, ce travail s'effectue à des périodes tout autres de l'année, soit principalement en hiver et au début du printemps.

Jusqu'à l'apparition des travaux d'hiver, la pêche au loup-marin constituait, avec la pêche à la morue, une source très importante de revenus annuels pour la famille. Il n'est pas un récit de voyage effectué au Labrador pendant le siècle dernier qui ne fasse mention de cette activité.

aa. Techniques utilisées

Pour capturer ce mammifère, il y a deux techniques principales qui dépendent de l'époque de l'année où s'effectue l'opération. Les Augustiniens emploient couramment les expressions « pêcher le loup-marin » (fish for seals) lorsqu'il s'agit de l'activité d'automne ou du début de l'hiver, et « chasser le loup-marin » (hunt for seals) lorsqu'il s'agit des opérations du printemps.

La principale technique utilisée, l'échouerie, semble avoir été mise au point par Samuel Robertson, fondateur de La Tabatière. Vu l'efficacité de la méthode utilisée, elle s'est vite propagée à l'ensemble des villages de pêcheurs et, à plus forte raison, à Saint-Augustin le village voisin. L'engin ressemble par certains aspects à la « trappe à morue ». Les filets utilisés ont des mailles d'environ 8 pouces de côté. On dispose les filets de différentes façons, selon l'endroit où s'effectue la prise. Généralement, l'échouerie est placée près d'un îlot ou entre deux îlots,

dans ce que l'on appelle couramment « une passe ». Dans le premier cas, on attache solidement à l'îlot un filet d'environ 75 brasses de long. C'est le filet d'arrêt (stop net). À angle droit, à chaque extrémité de ce filet, on dispose d'autres filets d'environ 50 brasses de long; ce sont les barrières (barrier nets). On referme le rectangle avec d'autres filets appelés ailes (wing nets) qui ne se rejoignent pas, mais entre lesquels on prend soin de laisser un espace d'environ 10 pieds de largeur constituant la porte par où les loups-marins entrent. De chaque côté de la porte, on aligne d'autres filets ou guideaux disposés en biais. On dispose quelquefois à l'intérieur du rectangle un autre filet transversal pour rendre difficile la sortie de l'animal prisonnier. Dans le deuxième cas, c'est-à-dire quand l'échouerie se situe entre deux îlots, il n'est plus nécessaire d'utiliser un filet d'arrêt. On forme plutôt un angle avec les filets appelés «barrières ». Pour le reste, le principe est le même que dans le cas précédent. Notons que dans les deux cas, et c'est surtout ce qui la distingue de la « trappe à morue », il n'y a pas de fond. La hauteur des filets est d'environ vingt pieds. Lorsque le loup-marin pénètre dans l'engin, il tente de plonger pour s'échapper et se prend dans les mailles. On effectue ensuite la levée des filets. Ordinairement, deux hommes, une main fixée sur une patte de l'animal, l'amènent à l'intérieur de la barque. Cette technique demande beaucoup d'énergie et de résistance. Très souvent, les hommes sont obligés de travailler mains nues par une température glaciale. De plus, lorsque la capture journalière est effectuée, il faut surveiller constamment le frasil qui se forme autour des filets. Cette glace peut briser les filets si on ne surveille sa formation de très près.

Illustration 16.

**Échouerie à loup-marin, entre deux îlots :
les barrières mesurent 60 brasses chacune.**

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

La seconde technique de capture du loup-marin est la chasse sur glace au printemps. À cette époque de l'année, les loups-marins font une deuxième migration dans le détroit de Belle-Isle. C'est à ce moment que les femelles mettent bas sur les glaces. Ce sont ainsi les bébés-phoques (white coats) qui sont le plus souvent victimes des chasseurs. On se rend au large, dans l'espérance de découvrir un « champ » de loups-marins. La technique de chasse utilisée est très simple: on assomme les animaux d'un coup de bâton sur le museau. Quand il fait soleil et que la température se réchauffe, les nouveau-nés sont endormis ou aveuglés par le reflet des rayons solaires. Il est alors assez facile de les approcher et de les capturer. Quand la température est plus froide et le soleil moins brillant, les loups-marins sont plus éveillés et l'emploi du fusil s'impose parfois.

Il faut aussi mentionner que quelques-uns pêchent les rares loups-marins at-tardés dans l'archipel durant l'été. La méthode utilisée est alors la même que pour le saumon et la truite.

bb. Transformation dit produit

Après la levée des filets à loup-marin, on se rend au rivage, où l'on entasse les bêtes dans un hangar aménagé à cette fin. La méthode de transformation du loup-marin n'a guère changé à travers les siècles et le texte de Hind, écrit en 1863, demeure valable aujourd'hui ⁷⁰ : « The seals are not sooner taken out of the water than they become frozen, and in that state they are put into stores, and it is not until the spring, when the warm air has softened them, that they are cut up, and their fat melted in iron pots. »

Une fois emmagasinés, les loups-marins ne subissent aucune transformation avant le printemps. Seules quelques bêtes servent parfois de nourriture à la famille ou, le plus souvent, aux chiens. Au printemps, la première opération consiste à enlever en même temps la peau et la graisse. Il y a deux façons de préparer la peau. La première consiste à la faire sécher, après l'avoir débarrassée de toutes ses impuretés par deux ou trois lavages successifs dans une légère saumure. On fixe alors la peau sur un cadre de bois au moyen de ficelles.

⁷⁰ Henry Youle HIND, *Explorations in the Interior of the Labrador Peninsula*, vol. II, p. 208.

Illustration 17.

Peau de loup-marin sur un cadre

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

La deuxième méthode consiste à laver la peau et à la saler aussitôt. On dépose une couche de sel sur l'envers de la peau et on la replie sur elle-même. Elle se conserve alors parfaitement jusqu'à la vente. On emmagasine les peaux dans un hangar.

C'est aussi au printemps que l'on fait fondre la graisse de loup-marin. On tranche le gras en morceaux et on le met dans un baril métallique chauffé à plein ⁷¹. On recueille alors l'huile par une ouverture sur l'un des côtés du fût. Cette

⁷¹ On note dans la région l'existence d'une cuve de fonte datant de l'établissement français. Aujourd'hui, on utilise des fûts ayant servi au transport de l'essence.

deuxième opération se fait surtout à l'endroit même de la pêche, tandis que la préparation de la peau peut très bien s'effectuer au village même. Il y a dix ans, ces peaux servaient à la fabrication de bottes.

cc. Méthode d'écoulement et prix de vente

Le principal acheteur de peaux et d'huile de loup-marin sur la Basse Côte-Nord a toujours été la Compagnie de la Baie d'Hudson. Comme nous le verrons plus loin, ce monopole commercial a contribué à maintenir le système du troc entre les participants plutôt qu'à créer une économie monétaire. À partir de 1945, quelques marchands de Québec se sont intéressés à ces produits, provoquant une répercussion économique assez importante.

Illustrons cette affirmation par l'examen du prix de vente des peaux de loups marins, sur une période de soixante-cinq ans.

TABLEAU 16
Prix des peaux de loups-marins, Saint-Augustin, 1900-1964

[Retour à la table des matières](#)

	Vers 1900	1940	1964
Adultes	\$1.50	\$7.00	\$20.00 ⁷²
Nouveau-nés	\$0.25	\$0.50	\$1.50

Vers 1900, l'huile se vendait 15 cents le gallon. Le prix en est maintenant de 50 cents le gallon. Étant donné le niveau des prix, l'industrie de la chasse au loup-marin peut s'avérer rentable. Mais une autre condition doit aussi être présente: c'est la quantité des prises qui, elle, dépend de plusieurs facteurs dont la plupart

⁷² La vente de la peau de loup-marin fut particulièrement profitable en 1968. Cette année-là les peaux se vendirent jusqu'à \$35 l'unité. En 1965 les peaux se vendent au prix de 1964.

sont incontrôlables. Il y a des années où le loup-marin est abondant; il en est d'autres où il se fait beaucoup plus rare. Dans la province de Québec, 17,867 loups-marins furent capturés en 1960, tandis qu'en 1961 le nombre des prises a baissé à 7,918 pour s'élever à 20,107 en 1962 ⁷³. Ces fluctuations annuelles dans la quantité des prises expliquent la situation qui a prévalu à Saint-Augustin depuis le début du XXe siècle.

dd. Évaluation économique de la pêche au loup-marin

Du début du siècle jusqu'à 1945, la pêche au loup-marin tenait une grande place dans l'économie des Augustiniens. Ce travail s'effectuait presque toujours par temps inclement et exigeait une vigueur physique peu commune. À l'époque de Noël, les Augustiniens se rendaient par groupes de deux ou trois sur les lieux de pêche. Ce trajet s'effectuait la plupart du temps avec les traîneaux à chiens ou en bateau si les conditions le permettaient ⁷⁴. On demeurait là de trois à quatre semaines et, si l'endroit n'était pas trop éloigné, on retournait à la maison de temps en temps.

La période d'après-guerre est caractérisée par un certain désintéressement pour la pêche et la chasse au loup-marin, tant chez les migrants que chez les résidents. Ceux qui travaillaient à la ville ne pouvaient quitter leur travail subitement pour cette raison. Le coût du transport, lié au succès aléatoire de cette entreprise, fit pencher la balance en faveur du travail salarié. Quelques villageois ont poursuivi cette chasse mais, d'année en année, leur nombre a diminué. La venue des travaux d'hiver a accéléré l'abandon de cette activité. N'eût été l'apparition de la moto-neige vers 1963, cette activité traditionnelle serait presque disparue. Le nouveau moyen de locomotion rend les lieux de pêche plus accessibles et diminue considérablement l'isolement.

⁷³ Annuaire statistique du Québec, 1962, p. 332, et 1963, p. 367.

⁷⁴ Lorsqu'on utilisait les barques, on emmenait les chiens pour s'en servir au retour.

e. Conclusion

Nous avons décrit les principales techniques de subsistance ainsi que l'évolution en cours. Résumons les principaux changements survenus durant cette période.

Les différentes techniques de pêche se sont améliorées avant 1900 avec la sédentarisation et l'expérience de la population augustinienne qui, comme le reste des habitants de la Côte, s'est adaptée à son milieu, soit par création, soit par emprunt culturel. La principale amélioration de cette période fut certes l'invention de la « trappe à morue ». Vers 1905-1910 apparut le moteur, invention qui révolutionna la pêche. L'adaptation ne se fit pas facilement, car c'était une première expérience avec la mécanique. Il faudra un quart de siècle avant que les pêcheurs n'abandonnent complètement le bateau à voile (1930-1935). Vers 1940 intervint un autre fait significatif, l'augmentation des prix, qui allait donner un nouvel essor à la pêche et compenser pour la diminution des prises. À partir de ce moment-là, les prix ne firent qu'augmenter. En 1961, on note l'utilisation d'une nouvelle technique, les filets maillants en profondeur, qui vont suppléer un peu à l'inefficacité relative de la « trappe à morue ». Cette dernière ne procure pas assez de prises pour permettre au pêcheur un niveau de vie convenable.

À la suite de la hausse de prix du quintal de morue salée, on remarque l'abandon temporaire du séchage de la morue. Un changement technique à noter est l'utilisation de la moto-neige pour se rendre sur les lieux de chasse au loup marin. sa fonction est sensiblement la même dans la coupe du bois.

Sans être pessimiste, cette étude descriptive met cependant en lumière un certain nombre de problèmes. Il est difficile pour un profane en la matière d'énoncer les principes et de suggérer les techniques qui augmenteraient l'efficacité et le rendement des engins de pêche. Les habitants de Saint-Augustin aiment la pêche: pour plusieurs, c'est un élément essentiel de leur existence. C'est aussi une façon concrète de signifier leur implantation et leur attachement au village. Abandonner la pêche, c'est un peu trahir une mission conférée par les ancêtres; c'est se dissocier d'une tradition plus que centenaire. Les jeunes apprennent très tôt les diverses techniques de pêche et saisissent graduellement les diverses significations des

gestes apparemment routiniers qu'ils posent. Il n'y a aucun doute qu'un certain nombre d'entre eux veulent suivre les traces de leur père et perpétuer ainsi les traditions familiales ⁷⁵.

Avant les travaux d'hiver, la pêche était encore la principale source de revenus. Marcel Daneau le note dans son étude: « Les pêcheurs de la Côte-Nord du Saint-Laurent tirent leur revenu de la pêche de deux sources importantes: la morue et le loup-marin. Ces deux espèces comptent pour 85% des ventes moyennes ⁷⁶. »

En un certain sens cependant, les travaux d'hiver ont indirectement favorisé la pêche à la morue, en ramenant à Saint-Augustin des individus à la recherche d'un emploi dans les principaux centres urbanisés de la Côte-Nord. Mais il faut bien se rendre compte qu'en procurant aux Augustiniens un revenu stable pendant six mois de l'année, les occupations salariées déplaceront graduellement l'intérêt des pêcheurs vers un nouveau centre de gravité. Comme nous l'avons noté à plusieurs reprises, ces tendances se dessinent déjà. Toutefois il est encore trop tôt pour en saisir l'ampleur et l'intensité. On peut encore concilier travail salarié et emploi « à son compte », parce que les deux activités économiques surviennent à des périodes différentes. Il n'est pas impensable que ces nouvelles activités professionnelles transforment les systèmes d'attitudes vis-à-vis du travail et, par voie de conséquence, la mentalité. Pour mieux saisir le sens et les mécanismes profonds de ces transformations, il nous faudrait étudier plus en profondeur, d'une part les traditions et les coutumes, d'autre part la définition subjective des changements qui parviennent jusqu'à eux.

B. Le piégeage

Le piégeage est une activité d'un intérêt ethnographique certain, tant par les emprunts culturels auxquels il a donné lieu que par le caractère traditionnel des techniques qui s'y rattachent.

⁷⁵ Marcel DANEAU (situation économique de la pêche côtière au Québec, 1963) mentionne que 42.8 pour cent des adolescents de la Côte-Nord (12-16 ans) aspirent à devenir pêcheurs côtiers.

⁷⁶ Idem.

Malheureusement, nous n'avons pu, dans une période d'étude aussi courte, déceler la date exacte et le volume de ces emprunts culturels entre les diverses bandes indiennes et les blancs de la Côte-Nord. Cependant nous avons recueilli, au cours d'entrevues, quelques informations sur les techniques elles-mêmes, ayant été dans l'impossibilité de les observer ou d'y participer nous-mêmes.

Dans le cycle traditionnel des occupations, on peut placer le piégeage au troisième rang des sources de revenu, après la pêche à la morue et la chasse au loup-marin. Les Augustiniens, établis sur un territoire privilégié à ce point de vue, ont trouvé là un moyen d'augmenter substantiellement leurs gains. Pratiqué principalement de la mi-octobre à la mi-décembre, et quelquefois au printemps, le piégeage est parfaitement intégré au cycle saisonnier. Le fait que les Augustiniens l'aient adopté d'emblée prouve bien sa nécessité.

a. Techniques utilisées

Vers le 10 ou le 15 octobre, les Augustiniens commençaient les préparatifs: achat de provisions, de munitions et d'autres choses utiles et, également, des partenaires. Les équipes étaient ordinairement composées de frères. Depuis la guerre, ce choix s'est élargi en dehors du groupe familial, par suite du vide causé par le départ d'émigrants.

Comme nourriture, on apportait surtout du lard, de la farine, du levain et de la mélasse. Par groupe de deux ou de trois, les trappeurs quittaient le village pour remonter la rivière et se rendre à leurs territoires respectifs. Au début du siècle, ce trajet s'effectuait encore en canot d'écorce acheté des Indiens. Le parcours était plus ou moins difficile selon les années. Parfois la basse température gelait la rivière au moment de ces déplacements d'automne. On était alors obligé de casser la glace à coup de bâtons pour avancer. À d'autres moments, l'eau de la rivière était libre et l'on effectuait seulement les portages obligatoires. Les distances parcourues par les trappeurs variaient, selon les individus, de 20 à 90 milles. Les plus anciens possédaient les territoires les plus proches; leurs cadets, les plus éloignés.

Une fois parvenus au premier camp - chaque groupe de trappeurs avait installé en moyenne trois ou quatre camps sur son territoire - on vérifiait les pièges et

l'équipement. Cette opération se répétait à chaque camp. La fixation des pièges durait ordinairement les quinze premiers jours. En moyenne, chaque groupe de trappeurs avait le temps d'effectuer deux fois le tour de son territoire en une saison de piégeage.

On se levait tôt le matin et, beau temps mauvais temps, on parcourait à pied ou en raquettes le trajet fixé à l'avance. Dans la journée, on absorbait à la hâte quelques aliments, réservant la période du soir au repos et à la préparation de mets plus substantiels. En effet, on n'emportait pas de viande fraîche avec soi, mais on mangeait assez souvent la viande des animaux capturés durant la journée, surtout le lynx, le porc-épic (*Erethizon dorsatus*) et le castor (*Castor canadensis*). Ces camps n'étant souvent qu'un abri fort rudimentaire, il fallait à tour de rôle entretenir le feu toute la nuit. Le retour au village s'effectuait vers les premiers jours de décembre.

On piège surtout les animaux suivants:

le vison (*Mustela vison lowii*),

la loutre (*Lutra canadensis chimo*),

le renard (*Vulpes rubricosa*, *Alopex lagopus fuliginosus* et *Alopex lagopus nngava*),

le lynx (*Lynx canadensis*),

le rat musqué (*Ondatra Zibethica aquilonis*),

la belette ou hermine (*Mustela erminea*, *Mustela tixosa* et *Mustela frenata*).

Les méthodes de capture se ressemblent en plusieurs points: pour presque toutes ces espèces, on utilise un piège. La disposition du piège varie selon l'espèce à capturer et l'endroit où l'appareil est fixé.

Pour le vison et la belette, on construit une petite cabane avec des branches, des feuilles ou de l'écorce. À l'intérieur, on fixe solidement un piège, près duquel on dispose un appât de viande. Lorsque l'animal pénètre dans cette hutte, il est automatiquement pris au piège dès qu'il touche à l'appât.

Pour la loutre et le vison, on fixe le piège près de l'eau, habitat naturel de ces animaux. Pour la belette, on choisit les environs de la fosse à déchets. De plus, l'hiver, on peut tuer la loutre lorsqu'elle sort de l'eau par une ouverture qu'elle pratique dans la glace. On se sert, à ce moment-là, d'un bâton ou, si c'est nécessaire, d'un fusil. Le fusil n'est utilisé qu'en cas de stricte nécessité, car les plombs détériorent la peau.

On utilise également le piège pour le renard. Au lieu de construire une petite cabane, on creuse dans la terre deux trous convergents. À l'endroit où ces ouvertures se rejoignent, on fixe un appât de viande en état de décomposition avancée. L'odeur forte attire le renard. À chaque sortie, on fixe des pièges, qu'on a soin de camoufler complètement. Le renard, en creusant, tombe dans le piège.

Pour le lynx et le lièvre, la méthode est quelque peu différente. À l'aide de branchages entrecroisés, on établit des sentiers qui se rejoignent. À environ deux pieds du bout de chacun, on fixe transversalement des bâtons qui forceront l'animal à sauter. La hauteur des bâtons varie selon l'animal que l'on veut capturer (de 7 à 8 pouces pour le lièvre et un peu plus d'un pied pour le lynx). Au carrefour de tous ces sentiers se trouve un piège. Quand l'animal saute, il tombe dans le piège. Plusieurs utilisent aussi des collets. Le nombre de chemins ainsi construits varie en fonction du temps dont dispose le trappeur. Il est à noter aussi que, vers la fin du piégeage, on capture le lynx en procédant de la même façon que pour le vison, c'est-à-dire en construisant de petits abris dans lesquels on place des appâts.

Le rat musqué se chasse surtout au printemps, au moment où la crue des eaux le force à quitter son terrier. On utilise alors un bâton ou le fusil.

Le castor est chassé exclusivement par les Indiens: la plupart des blancs interrogés ont été incapables de nous fournir d'indications précises sur sa capture.

On peut affirmer que la plupart de ces techniques de piégeage sont séculaires. Elles n'ont pas changé et semblent avoir été dans l'ensemble très efficaces, ce qui a favorisé leur stabilité.

b. Préparation des peaux

Ordinairement, on enlève la peau de l'animal le jour même de sa capture et on se sert souvent de sa carcasse comme appât: la charge portée par le trappeur s'en trouve allégée d'autant. Il est évident que le chasseur a toujours des appâts en réserve.

L'opération principale se fait le soir, à l'arrivée au camp. On nettoie la peau et on la fixe sur un moule à l'aide de clous. Certains se contentent de la saler, mais il leur faut alors apporter une assez grosse quantité de sel. À la fin de la saison, on ramasse les peaux qui se trouvent dans chaque camp et elles sont prêtes à être vendues.

c. Mise en marché

Le principal sinon le seul acheteur de fourrures est la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ce monopole a favorisé durant longtemps le système du troc dont nous avons déjà parlé à propos du loup-marin. On fait mention aussi d'acheteurs privés qui ont provoqué, certaines années, une augmentation des prix ⁷⁷. Quelques autres trappeurs envoyaient directement leurs fourrures à des acheteurs de Québec et de Montréal.

Il est difficile de donner ici une évaluation exacte des prix qu'ont obtenus les Augustiniens pour les différentes sortes d'animaux à fourrure, car les prix dépendent évidemment du volume des prises et de la demande du marché. Les prix ont donc varié avec les années. Néanmoins, on peut dire que, de la fin du siècle dernier jusqu'au milieu du siècle présent, les peaux de renard ont constitué un excellent rapport pour ceux qui avaient la chance de les capturer en nombre suffisant. Il y avait une forte demande pour le renard argenté et le renard noir. Citons, à l'ap-

⁷⁷ Vers 1925-1930, un nommé Richardson est venu à Saint-Augustin acheter des renards noirs et argentés vivants, afin de se monter un ranch d'élevage. Il a déboursé des sommes de \$500 et de \$1,000 l'unité. Nous l'avons rencontré l'été dernier à Saint-Augustin, sans toutefois l'interroger.

pui, ce texte de l'abbé Ferland ⁷⁸ : « La peau de renard argenté se vend au Labrador de quarante à cinquante piastres, celle du renard noir, lorsqu'elle est sans défaut, vaut de quatre-vingt-dix à cent piastres. »

Ces fourrures ont atteint leur valeur maximale vers 1925, alors qu'on offrait respectivement jusqu'à cinq cents et trois cents dollars pour ces peaux. Il faut cependant remarquer que seuls quelques privilégiés ont réalisé des gains monétaires appréciables, car le renard était assez rare dans la région. Aujourd'hui, la valeur des peaux de renard a considérablement diminué, à la suite de l'apparition de fermes d'élevage à travers le Canada.

TABLEAU 17
Prix offerts pour les peaux de certains animaux

[Retour à la table des matières](#)

	1858a	1925b	1933c	1940d	1962e
	\$	\$	\$	\$	\$
Renard argenté	40	300	15	10	7
Renard noir	100	500	25	15	11
Loutre	—	—	23	20	25
Vison	—	30	28	50	15

a 1858 : FERLAND, op.cit.

b 1925 : Entrevues en 1965.

c 1933 : JUNEK, op.cit.

d 1940 Entrevues en 1965.

e 1962 Entrevues en 1965 et Annuaire statistique du Québec, 1963, p. 379.

Dans l'ensemble, c'est le vison qui rapporte le plus. Les Augustiniens ont l'habitude d'affirmer que, sans vison, le piégeage n'est pas rentable. Sa valeur s'est presque toujours située au-dessus de celle des autres espèces et son importance numérique, quoique variable avec les années, s'est avérée satisfaisante. Depuis

⁷⁸ FERLAND, op. cit., p. 83.

quelques années, la loutre occupe la première place. Il est intéressant de comparer le prix de certaines fourrures depuis un siècle en utilisant les informations provenant de quatre sources différentes.

Une tendance est nettement visible: les prix ont baissé pour l'ensemble des peaux. Dans le cas du renard, le niveau s'est effondré lors de la crise économique des années 30. Le piégeage rapporte beaucoup moins qu'auparavant et a perdu de son prestige durant la dernière décennie.

d. Évaluation économique du piégeage

Dans le cycle traditionnel des occupations, le piégeage était une activité significative. Les Augustiniens étaient fixés aux confins d'un excellent territoire de chasse, où les animaux à fourrures pullulaient. Exploité depuis toujours par les Indiens, le bassin de la Saint-Augustin a été longtemps d'un bon rapport pour les Augustiniens qui se sont établis d'abord le long de la côte, ensuite au village.

Au surplus, pour ces gens, le piégeage permettait l'expression des valeurs essentielles, telles que l'endurance, la force physique, le courage, l'adaptation à l'isolement et, dans certains cas, l'héroïsme. Tout ceci, lié à son importance économique, en fit une activité généralisée. Un explorateur du siècle dernier, Henry Youle Hind, a écrit en 1863 : « The residents on the Coast, or Labradorians as they may well be termed, frequent the St. Augustine in the winter and travel toward its source... It is on this river that the curious migration of animals every third or fourth years is particularly observed. The year 1857 was one of these migratory years, and during the winter, the hunter on the lower part of the St. Augustine, fifty miles from the sea, reaped a rich harvest of otters, martens and forces ⁷⁹. » Ce texte indique d'abord qu'au siècle dernier le piégeage était vite devenu une occupation essentielle et que le rayon d'influence de la Saint-Augustin s'étendait aux postes côtiers. Il fait aussi allusion au phénomène de la migration de masse

⁷⁹ HIND, op. cit., p. 135-136.

des animaux dans ce bassin fluvial. Nous retrouvons ce phénomène en 1965, à Saint-Augustin ⁸⁰.

On peut dire que, jusqu'à 1945, la plupart des chefs de famille ayant la possibilité de le faire allaient piéger. Plus tard, cette activité a ralenti quelque peu, à la suite de l'émigration de plusieurs villageois. Une autre raison, celle-là liée à l'écologie, explique cette baisse d'intérêt. Les territoires de piégeage se transmettaient de père en fils. Dès la fin du siècle dernier, ces territoires furent divisés entre héritiers avec le résultat que, en 1965, ils sont si réduits qu'ils risquent maintenant de ne plus apporter de bénéfices justifiant une telle entreprise ⁸¹.

Les travaux d'hiver ont entraîné de ce côté aussi des changements considérables. Le piégeage a été abandonné en 1963. Les Augustiniens ont-ils rejeté pour cela les valeurs attachées à cette activité ? Nous ne le croyons pas. Ici encore, la sécurité économique des diverses activités entre en ligne de compte. Mais quelques trappeurs assurent qu'ils retourneront visiter leurs territoires; les animaux à fourrure ayant eu le temps de se reproduire en plus grand nombre, le piégeage sera alors plus rentable. Il faut ajouter qu'avant les travaux d'hiver certains trappeurs avaient pris l'habitude de se rendre à leurs camps par avion, ce qui facilitait l'approvisionnement et rendait la vie dans les bois plus facile.

C. La chasse

La chasse au caribou (*Rangifer arcticus*) est une ressource économique de deuxième importance. On chasse cet animal pour sa viande plutôt que pour sa fourrure. Les gens de Saint-Augustin ont toujours manqué de viande fraîche du-

⁸⁰ Quelques informateurs nous ont confié que, malgré les travaux d'hiver, ils désiraient retourner à l'intérieur en 1965, car c'était une année de migration, donc bonne pour le piégeage.

⁸¹ On peut comparer cette situation à celle des agriculteurs acadiens de la Nouvelle-Écosse qui, vers 1930, ne pouvaient plus diviser leur terre sans enlever à leurs unités de production toute rentabilité. Cf. M.-A. TREMBLAY et Marc LAPLANTE, *Famille et parenté en Acadie* (document inédit), p. 178.

rant l'hiver. La chasse permettait de combler cette pénurie tout en offrant une distraction pendant cette période d'inaction forcée.

Jusqu'en 1963, cette activité est demeurée sensiblement la même. On note l'amélioration des armes à feu, mais la méthode générale de chasse n'a pas changé. Ordinairement, une chasse au caribou se fait par groupes de quatre ou cinq hommes et même davantage lorsque les troupeaux sont rares. La randonnée, qui peut atteindre jusqu'à quatre-vingt-dix et cent milles à l'intérieur des terres, dure environ deux semaines. Les différents objets, vivres, tentes et fusils, s'entassent sur des cométiques tirés par des chiens.

De 1900 à 1945, le nombre des chasseurs par équipe est restreint. Ceci s'explique par l'abondance des animaux. Mais, depuis 1945, ces groupes se sont élargis pour accroître l'efficacité de la chasse. En effet, la tâche la plus difficile est de repérer le gibier. Les traces que les bêtes laissent dans la neige sont très vite effacées par le vent. Les chasseurs se déploient en cercle, méthode qui permet de couvrir une étendue assez vaste et qui assure quand même une participation individuelle lorsque le troupeau encerclé est numériquement assez important.

L'animal tué, on s'empresse de lui ôter la peau et on découpe la viande en quartiers que l'on entasse sur le cométique. Vu la température très froide de cette région durant l'hiver, la conservation de la viande ne présente aucune difficulté. Quant à la peau de l'animal, elle n'a aucune valeur commerciale. On l'utilise ordinairement comme couverture de lit dans les camps, car sa fourrure? en plus d'être d'une grande dimension, est très résistante au froid.

Avant de terminer ces lignes sur la chasse au caribou, signalons un changement important survenu depuis 1963 : l'utilisation de la moto-neige pour se rendre dans le territoire de chasse. Cette innovation ne produit cependant pas tous les effets désirés. Pour le moment du moins, les coûts d'achat et d'opération sont élevés et les captures trop peu nombreuses. Par ailleurs, les risques inhérents à cette chasse sont grands. En 1964, personne n'a chassé le caribou. Comme le piégeage, la chasse au caribou est vouée à disparaître à moins que des facteurs imprévisibles ne la favorisent à nouveau.

Les Augustiniens s'approvisionnent aussi de viande fraîche en chassant les oiseaux aquatiques qui nichent en grand nombre dans les îles de l'archipel. On tue

surtout le canard eider et le canard noir, dont la chair est très appréciée, et les goélands.

D. La coupe du bois

La coupe du bois s'effectue ordinairement à l'automne. Sa durée varie selon les besoins de chaque individu. La plupart s'y emploient pendant la première quinzaine d'octobre, quelques autres attendent les débuts de l'hiver. Anciennement, les outils utilisés étaient la hache et le godendart (scie de long). Depuis quelques années, l'emploi de la scie mécanique devient de plus en plus populaire.

Il est à noter que Saint-Augustin est privilégié par rapport aux autres villages de la Basse Côte-Nord pour la qualité et la quantité de bois disponible. Alors que, sur cette partie de la côte, les arbres sont généralement petits et rabougris ⁸² les rives de la Saint-Augustin sont peuplées d'arbres de grosseur respectable, parmi lesquels on remarque principalement l'épinette (épicéa), le sapin et quelques bouleaux. Ces réserves suffisent amplement aux besoins actuels et futurs de la communauté.

Dans le cycle traditionnel des occupations, la coupe du bois, faite à l'automne, permet à l'individu d'acheminer immédiatement son bois jusqu'au village par la rivière: à cette période, la température n'est ni trop chaude ni trop froide et les moustiques sont disparus. Ceux qui coupent leur bois en hiver le transportent à l'aide des chiens. L'opération devient plus difficile, car on doit limiter la charge. Les gens de Saint-Augustin préfèrent la rivière, moyen naturel, au transport par cométique.

Le bois coupé sert au chauffage et à la construction de maisons et de bateaux.

On fend le bois de chauffage à la fin du printemps, pour lui permettre de sécher complètement pendant l'été. Nous parlerons plus loin du bois de construction. La coupe du bois de chauffage est donc une activité généralisée qui demeure

⁸² JUNEK mentionne qu'à Blanc-Sablon les arbres ne dépassent guère 7 à 8 pieds de hauteur.

encore essentielle aujourd'hui. Il est à prévoir cependant que d'ici quelques années l'utilisation de l'huile à chauffage (mazout) se répandra.

Illustration 18.

Pile de bois à sécher: technique empruntée aux Indiens

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

E. Les activités de cueillette

Depuis plusieurs générations les Augustiniens améliorent leur menu par la cueillette de fruits sauvages et d'œufs d'oiseaux.

a. Fruits sauvages

La cueillette des fruits sauvages, en l'occurrence des plaquebières (« chicoutai », *Rubus Chamaemorus*), des bleuets (« blueberry », *Vaccinium uliginosum*), des bleuets alpins (« blackberry », *Vaccinium uliginosum* var. *alpinum*) et des framboises (*Fragaria virginia*), s'effectue durant les quinze derniers jours du mois d'août. À ce moment, les îles qui forment le delta de la Saint-Augustin sont couvertes de ces fruits, particulièrement la « chicoutai ». On assiste alors à des excursions familiales vers les endroits connus, où femmes et enfants s'affairent pendant des journées entières à cueillir ces précieux fruits. En 1965, quelques hommes ont participé à la cueillette, car depuis l'abandon du séchage de la morue, ils disposent de plus de temps libre.

La « chicoutai » fut pendant longtemps le seul fruit que pouvaient s'offrir les Augustiniens. Transformée en confitures et mise en pots, elle pouvait se conserver indéfiniment. Depuis les travaux d'hiver cependant, on achète des fruits frais: pommes, oranges, raisins, etc., et des fruits en conserve.

Il y a une dizaine d'années, la Compagnie de la Baie d'Hudson tenta d'introduire la « chicoutai » sur le marché extérieur. Elle l'achetait des pêcheurs à 50 cents la livre, ce qui permettait à quelques familles de se faire un revenu d'appoint assez intéressant. Cette initiative fut abandonnée quelques années plus tard.

b. Oeufs d'oiseaux

Les innombrables îles de la côte nord du Saint-Laurent ont toujours été des endroits privilégiés de nidification pour de nombreuses espèces d'oiseaux qui tirent leur subsistance de la mer. Il est facile de s'emparer des œufs déposés dans les nids. Pendant la majeure partie du siècle dernier, la collecte de ces oeufs le long de la Côte-Nord a enrichi plusieurs marchands de Terre-Neuve et de la Nouvelle-Écosse qui en remplissaient leurs goélettes ⁸³. Ce pillage a eu pour résultat une baisse appréciable de la population volatile dans l'ensemble du territoire.

En territoire augustinien, les principales îles de nidification pour les mouettes et les canards ont été érigées en sanctuaire d'oiseaux et sont protégées par une loi fédérale. Personne ne peut y tuer un oiseau, ni déranger un nid, ni prendre des oeufs. Pendant quelque temps, un pêcheur du village fut chargé de surveiller ce sanctuaire et de faire respecter la loi. Depuis qu'il a pris sa retraite, les Augustiniens ont recommencé la visite des lieux. Les premiers arrivés s'assurent évidemment la cueillette la plus intéressante. Les œufs de mouette sont particulièrement appréciés malgré leur goût salé; pendant les mois d'été, ils agrémentent souvent le déjeuner des pêcheurs.

F. Le jardinage

Le jardinage obtient très peu de succès sur la Basse Côte-Nord. Ceci est dû à la pauvreté du sol, à la rigueur du climat et à la saison de croissance trop courte ⁸⁴. C'est la pomme de terre qui réussit le mieux à Saint-Augustin, suivie de la rhubarbe, du navet et de la laitue. Quant aux autres légumes, ils doivent être cueillis avant leur maturité et le rendement en est médiocre. Nous avons compté une dizaine de petits jardins dans le village et dans les postes d'été de l'archipel: on les enclôt pour les protéger des chiens qui dévorent tout ce qu'ils trouvent. Les familles achètent la plupart de leurs légumes au magasin de la Baie d'Hudson ou

⁸³ ROUILLARD, op. cit., p. 47, et HIND, op. cit., vol. II, p. 190.

⁸⁴ Lors de travaux effectués au début du mois d'août 1965 par la Quebec Power, le sol était encore entièrement gelé à moins d'un pied de profondeur.

les achètent la plupart de leurs légumes au magasin de la Baie d'Hudson ou aux caboteurs de passage.

2. Le secteur secondaire

[Retour à la table des matières](#)

Dans le village, le nombre d'emplois disponibles dans le secteur secondaire est plus restreint que pour le secteur primaire. Quelques chefs de famille retirent néanmoins de l'exercice de ces emplois la partie la plus importante de leurs revenus. Nous décrivons rapidement les activités professionnelles de ce secteur en utilisant les catégories de travailleurs indépendants, d'employés et d'employeurs.

A. Travailleurs indépendants

Il y a, dans le village, sept ou huit charpentiers-menuisiers capables de construire des barques de pêche et des chaloupes et auxquels on a aussi recours pour la construction et la réparation des maisons. Ils retirent environ 125 dollars de la construction d'une barque de pêche et, pour les autres travaux, leur tarif horaire est de \$1.25.

Un villageois, qui a appris seul la mécanique, consacre son temps à la réparation des moteurs. Il ne chôme guère depuis la multiplication dans la communauté des motos-neige et des moteurs hors-bord. Son travail est rémunéré à la pièce.

Ces travailleurs indépendants doivent entretenir des relations amicales avec leurs clients et effectuer un travail consciencieux. Le moindre défaut de fabrication peut entraîner des répercussions sur les demandes futures. Par ailleurs, on s'entend généralement à l'avance et sur une base personnelle pour le paiement du travail.

B. Employés

Trois Augustiniens travaillent à plein temps à la scierie, propriété du curé. On leur donne un dollar l'heure. Lorsque le travail presse, ils peuvent s'adjoindre jusqu'à trois compagnons supplémentaires.

Pendant les mois d'été, quelques jeunes gens et jeunes filles du village émigrent à La Tabatière pour travailler à l'usine de transformation du poisson de la St. Lawrence Sea Products. Leur travail consiste généralement à préparer le poisson en vue de la congélation. Ces diverses tâches ne nécessitent aucun titre professionnel. Au début de l'été de 1965, les garçons gagnaient 90 cents l'heure et les filles 65 cents. La journée de travail est de dix à douze heures lorsque l'usine reçoit de nombreuses cargaisons de poisson.

C. Employeurs

Mis à part quelques travailleurs indépendants, le secteur secondaire se rencontre chez les employés du curé ou de la St. Lawrence Sea Products. Comme nous le verrons plus loin, le curé joue un rôle prépondérant dans l'économie de la communauté. En plus des trois employés de la scierie, il est aidé par deux frères missionnaires qui s'occupent principalement d'une boutique de réparation très bien équipée. Leur principal travail est l'entretien de deux chenillettes servant au transport du bois de sciage. Les villageois ont souvent recours à leurs services pour des réparations particulièrement difficiles - la soudure par exemple - ou pour obtenir des pièces mécaniques introuvables ailleurs dans le village. Le curé agit aussi à l'occasion comme entrepreneur ou intermédiaire pour des travaux de construction ou pour le transport de matériel lourd du quai du large au quai du village.

La poissonnerie de La Tabatière tient une place importante dans l'économie de la Basse Côte-Nord. En plus d'acheter une partie des prises de poisson, elle emploie plusieurs dizaines de jeunes gens des villages voisins pendant les mois d'été. Le bas niveau des salaires payés ainsi que la courte durée de l'emploi font que la

plupart des Augustiniens qui y vont travailler reviennent au village avec peu d'économies.

La Tabatière semble être la première étape dans le processus d'émigration vers les centres urbains. Dès qu'ils se sont habitués à ce milieu de vie nouveau, de nombreux jeunes gens de Saint-Augustin se sentent prêts à émigrer vers un endroit plus éloigné.

Les emplois dans le secteur secondaire ne sont pas encore très nombreux à Saint-Augustin. À part le métier traditionnel de charpentier-menuisier, le besoin de diversification des tâches ne s'est fait sentir qu'avec l'introduction d'appareils mécaniques et électriques dans le village. Il semble certain que le nombre de ces emplois augmentera dans les années à venir, avec l'ouverture de plus en plus grande de la communauté sur le monde extérieur.

3. Le secteur tertiaire

[Retour à la table des matières](#)

Le secteur des services regroupe des employés des gouvernements provincial et fédéral, des employés d'entreprises privées et des travailleurs indépendants.

A. Employés gouvernementaux

C'est le gouvernement du Québec qui emploie, directement ou indirectement, le plus grand nombre de personnes, soit quinze au total. De façon directe, il rémunère deux gardes-pêche, un agent de l'assistance sociale et une infirmière toute l'année, et deux gardes-feu de juin à octobre. Indirectement, il emploie un électricien pour la surveillance de la centrale électrique, propriété de Québec Power, filiale de l'Hydro-Québec, sept religieuses enseignant à l'école catholique et deux instituteurs anglicans. Le gouvernement fédéral emploie, pour sa part, la maîtresse de poste et le gardien du quai.

Ces emplois gouvernementaux saisonniers ou permanents assurent à ceux qui les occupent une sécurité économique dont les autres pêcheurs ne bénéficient pas.

Par ailleurs, ces employés en tirent une source d'autorité et de prestige qui n'est pas sans créer certaines jalousies et des rivalités au sein du groupe.

B. Employés du secteur privé

La Compagnie de la Baie d'Hudson emploie huit personnes à son magasin. Seuls le gérant et son adjoint sont originaires de l'extérieur. Les six emplois occupés par des Augustiniens sont répartis également entre trois hommes et trois femmes. Trois femmes et un homme sont au service de la clientèle, tandis que les deux autres hommes sont chargés de transporter la marchandise du quai du large aux entrepôts du village. Le salaire horaire est de un dollar pour les hommes et de 75 cents pour les femmes.

La station télégraphique de Saint-Augustin fait partie du réseau de la compagnie Quebec Telephone and Telegraph. Elle y emploie une opératrice, assistée d'une jeune fille du village. La compagnie « Les Ailes du Nord » possède un agent dans le village pour la vente des billets, le contrôle des passagers et le transport des marchandises et du courrier aérien de l'avion au bureau de poste et en sens inverse.

Finalement, on dénombre trois emplois d'aides-domestiques (servantes) dans le village. Deux jeunes filles sont à l'emploi du curé; l'autre assiste l'opératrice du bureau de télégraphe.

Ces emplois ne sont pas très rémunérateurs. Le niveau des salaires est relativement bas, mais la stabilité du revenu est un avantage qui prime les autres.

C Individus à leur Compte

On trouve dans la communauté deux commerçants établis à leur compte. L'un possède une petite épicerie, l'autre un restaurant qui dispose d'une salle de billard et d'une salle de cinéma. Leurs commerces ne sont pas très considérables et représentent plutôt des compléments que des concurrents de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Leurs meilleures affaires se font après les heures de fermeture du ma-

gasin de la Compagnie. Ces deux individus complètent d'ailleurs leur revenu par la pratique d'activités traditionnelles telles que la pêche au saumon et à la truite, la capture du loup-marin, et par les travaux d'hiver. Leurs activités commerciales sont cependant dignes de mention car elles représentent les seules manifestations de dynamisme et d'initiative personnelle sur le plan économique à l'intérieur de la communauté.

D. Les travaux d'hiver

Sur la Basse Côte-Nord, les travaux d'hiver font partie d'un programme fédéral-provincial destiné à enrayer le chômage saisonnier des mois d'hiver. Les travaux effectués dans le cadre de ce programme doivent être d'utilité publique et s'effectuer sans l'aide de machinerie lourde. À Saint-Augustin, les travaux consistent principalement à dégager le tracé d'un chemin reliant le village aux deux communautés voisines, La Tabatière et Vieux-Fort. Depuis 1963, tous les Augustiniens capables de travailler sont employés à ces travaux, du mois de novembre au mois d'avril inclusivement. À \$1.35 l'heure, leur salaire hebdomadaire s'élève à 65 dollars pour 48 heures de travail. Ce revenu saisonnier d'environ 1,500 dollars remplace les allocations d'assistance sociale dont bénéficiaient la majorité des pêcheurs avant l'instauration des travaux d'hiver. La majeure partie de ce revenu est investie dans des dépenses de consommation *.

4. Conclusion

[Retour à la table des matières](#)

Nous venons de terminer la partie la plus importante de ce troisième chapitre, c'est-à-dire l'étude de la structure des occupations. Nous avons suivi l'évolution des diverses techniques utilisées dans l'exercice de ces activités, en spécifiant les caractères propres à chacune d'elles et les changements significatifs intervenus.

* Voir page 19 , note 23. [Dans l'édition numérique de ce livre, [voir la note.](#)]

Nous y avons aussi rattaché les activités connexes, de même qu'une évaluation économique de la fonction.

Il existe toujours une prédominance du secteur primaire et une utilisation courante de techniques traditionnelles de la pêche. Les changements survenus jusqu'en 1963 n'ont pas altéré le caractère fondamental des activités. Par exemple, l'apparition du moteur et l'usage depuis 1961 du filet maillant en profondeur n'ont pas transformé la pêche à la morue. Les méthodes de transformation sont les mêmes, la durée de l'activité n'a presque pas varié, les lieux de pêche se transmettent encore de père en fils. Si, par exemple, les Augustiniens s'adonnaient à la pêche hauturière, on pourrait dire qu'il y a un changement fondamental, mais ils sont demeurés pêcheurs côtiers. On pourrait donner ici une liste d'exemples renforçant cette affirmation. Jusqu'en 1963, le cycle traditionnel des occupations conserve son caractère relativement homogène et l'organisation familiale domine. Le secteur primaire est en relation étroite avec le milieu, les possibilités très limitées de développement et l'isolement du village.

Il y a apparition de nouveaux emplois, dans les secteurs secondaire et tertiaire depuis 1945 en particulier, mais en nombre limité. On peut y rattacher un aspect traditionnel, tout comme pour le secteur primaire. Les emplois se transmettent généralement de père en fils ou du moins à l'intérieur d'un groupe restreint de parenté. Donc, on élimine la compétition possible, sauf dans quelques cas où l'instruction devient un facteur nécessaire pour remplir au mieux la fonction.

Les travaux d'hiver ont entraîné des changements importants. abandon de la chasse et du piégeage par la majorité, retour au village de plusieurs émigrants, ce qui a eu des répercussions profondes sur l'économie et l'organisation sociale de Saint-Augustin. En outre, l'utilité de ces travaux n'est pas toujours apparente pour les gens de l'endroit. Ils préféreraient exécuter des travaux dans le village même, par exemple l'installation d'un système d'aqueduc et d'égout.

Nous ne serons en mesure d'analyser toutes les répercussions des travaux d'hiver sur l'organisation économique de la communauté que dans quelques années. Ces travaux ont sûrement une valeur positive mais, comme toute expérience novatrice, ils comportent des difficultés d'adaptation.

Saint-Augustin est une communauté en voie de formation. Dans le cycle traditionnel des occupations, chaque famille travaille pour elle-même. Autrefois, les

pêcheurs vivaient sur les îles côtières dans l'isolement le plus complet. Même si depuis quelques années la population s'est concentrée, les valeurs individualistes sont encore très puissantes. L'expérience de la vie commune en est à ses débuts. À ce point de vue, les travaux d'hiver constituent un élément critique de la prise de conscience du groupe. Il est trop tôt pour connaître le déroulement de cette expérience sur le plan des liens de solidarité qu'elle peut créer.

IV. L'AVOIR PROPRE

1. Introduction

[Retour à la table des matières](#)

Dans cette section, nous examinerons l'avoir matériel des Augustiniens. C'est un aspect essentiel de leur vie économique et un élément indispensable pour expliquer la structure économique de la communauté. D'ailleurs, les constatations auxquelles nous aboutirons pourraient être mises en relation avec les résultats de la section suivante qui traitera du revenu.

2. Terrains

Nous savons que le premier peuplement permanent de l'archipel de Saint-Augustin s'est effectué vers le milieu du siècle dernier. En s'établissant sur les îles et dans les anses du littoral, ceux qui sont devenus les Augustiniens d'aujourd'hui n'ont pas utilisé d'appareil juridique pour l'appropriation des terres. L'espace suppléait à la carence administrative. Les endroits de pêche étaient nombreux et les postes éloignés les uns des autres, ce qui laissait un choix assez vaste aux nouveaux venus. Les premiers arrivés furent les premiers servis. Il en fut de même pour les zones de piégeage. Par la suite, les territoires de pêche et de piégeage se sont transmis de génération en génération à l'intérieur de la même famille.

L'occupation progressive du territoire du village s'est effectuée de la même façon. Les premiers venus s'établirent à l'emplacement de leur choix et, plus tard,

leurs fils firent de même autour d'eux. Ils n'avaient pas besoin d'un terrain très grand car leurs activités professionnelles ne s'exerçaient pas dans le village même. De plus, la superficie limitée propre à la construction de maisons a obligé les Augustiniens à se partager le terrain de façon à peu près égale pour chacun. Du point de vue juridique, ils pouvaient être considérés comme squatters. Ils ne possédaient aucun titre de propriété pour les terrains sur lesquels ils avaient installé leurs habitations. Il y a quelques années le gouvernement provincial a remédié à cette situation en envoyant des arpenteurs cadastrer l'emplacement du village. Les villageois ont dû verser un minimum de 35 dollars par lot pour se l'approprier légalement. La plupart sont satisfaits de cet arrangement qui représente une attestation juridique de leur droit de propriété.

Carte 3.

Village de Saint-Augustin

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Par ailleurs, le peuplement des îles et des anses du littoral demeure libre et, en théorie, chacun peut s'établir n'importe où. Dans la pratique, on doit respecter les droits du premier occupant, même s'ils ne sont pas sanctionnés par un appareil juridique formel. Le droit coutumier local est demeuré très fort.

Les Augustiniens devaient et doivent payer des droits au Trésor de la Province de Québec pour jouir de l'usufruit des territoires du piégeage et des endroits de pêche qu'ils furent les premiers à occuper ou qui leur ont été transmis par leurs prédécesseurs. Ils ont un droit premier sur ces lieux. Ce n'est qu'après désistement de ces premiers occupants qu'un autre individu peut faire l'acquisition des droits d'exploitation. Les droits annuels pour un territoire de piégeage d'animaux à fourrure sont de un dollar. Pour les endroits où sont ancrées les « trappes à morue » (berths), il faut payer 25 cents par brasse de longueur du guideau (leader). Pour un mouillage de filet à saumon, il en coûte aux pêcheurs 10 cents par brasse de longueur du filet de barrage.

3. Habitations

[Retour à la table des matières](#)

Au début du siècle, les familles ne possédaient qu'une seule maison, celle du large. Elle était construite en bois avec des techniques rudimentaires. Exposée aux intempéries d'un rude climat, elle reflétait les conditions de vie difficiles des pêcheurs. Les planches étaient façonnées au godendart et les poutres équarries à la hache. L'individu qui décidait de se construire un nouveau logis avait devant lui une tâche pénible.

Les dimensions de la maison atteignaient généralement 20 pieds de long sur 15 de large. L'habitation ne comptait généralement qu'une seule pièce au rez-de-chaussée et une ou deux chambres à coucher à l'étage s'il y en avait un. On note le plus souvent la présence, sur le côté, d'un petit réduit servant à la fois d'antichambre et d'entrepôt pour les outils, les agrès de pêche et la nourriture non périssable.

L'ameublement se réduisait au strict minimum: une table, des chaises ou des bancs, quelques lits de fabrication domestique. Tous ces objets étaient en bois et de grandeur moyenne, vu l'exiguïté des locaux. Les matelas et les oreillers étaient

souvent fabriqués avec les plumes du canard « moyak » (canard noir, *Anas rubripes*). Les poêles étaient achetées des marchands venant d'Halifax; les modèles variaient, mais tous présentaient un trait commun : leurs petites dimensions. C'était la pièce la plus indispensable de l'ameublement, surtout pendant les mois rigoureux de l'hiver, alors qu'on était obligé de chauffer jour et nuit pour maintenir une température confortable à l'intérieur des bâtisses.

Illustration 19.

Lit de bois (dans les îles) : de six à sept pieds de long

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Le déplacement vers le village de la majorité de la population du territoire entre 1920 et 1940 obligea la plupart des familles à posséder deux maisons. Il va sans dire qu'on a aussitôt mis l'accent sur la maison du village qui était habitée 8 ou 9 mois par année. On la construisait plus grande et plus belle que celle du large. L'établissement d'une scierie sur le bras nord-ouest de la Saint-Augustin facilita considérablement les opérations de sciage du bois. La cuisine est demeurée la pièce centrale de ce nouveau type de logis, mais on remarque l'addition d'une ou de deux chambres à coucher au rez-de-chaussée. Dans la majorité des cas, l'ameublement est resté rudimentaire. La plupart du temps, on utilisait les mêmes meubles pour les deux maisons, ce qui obligeait les pêcheurs à des déménagements saisonniers.

Illustration 20.

Poêle (dans les îles)

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

La période de 1940 à 1963 connut de grands changements. Ceux qui avaient effectué des voyages à l'extérieur furent influencés par le style domiciliaire urbain. La plupart de ceux qui se sont construits une maison depuis 1950 ont utilisé le modèle sans étage. Les aspirations par rapport à la qualité se sont élevées; des nouveaux matériaux s'emploient, comme le contre-plaqué et le « papier de brique ». On note aussi un agrandissement du périmètre de la maison (20 x 30) et un

meilleur ameublement. Pendant cette période, environ 70 pour cent des familles possédaient encore deux maisons.

Depuis 1963, ces changements se sont accentués. L'apparition de l'électricité fut certes la meilleure amélioration. La maison d'aujourd'hui tend de plus en plus à se différencier de la maison traditionnelle. Avant tout on achète l'ameublement en fonction du confort et d'une certaine manifestation extérieure du pouvoir d'achat. L'introduction d'appareils électriques: réfrigérateur, bouilloire, grille-pain, etc. a provoqué un esprit de compétition entre les familles dans la recherche et l'acquisition du prestige social nouveau.

Au lieu de se construire une grande maison dès le début, quelques jeunes couples préfèrent la roulotte (trailer), d'environ 10 pieds sur 15, qui les logera pendant trois ou quatre ans. Durant ce temps, ils veulent économiser pour entreprendre un projet plus important. Ce nouveau modèle d'habitation vient de la ville. À Sept-Îles, en particulier, il existe plusieurs de ces habitations qui représentent une étape intermédiaire dans un processus d'établissement à plus ou moins long terme. Les changements extérieurs reflètent-ils une contestation de la signification de la maison comme habitat et milieu de vie ? Nous croyons que oui.

La maison traditionnelle était d'abord un lieu de refuge, de sécurité; on s'y sentait à l'abri. C'était, de plus, un lieu de rencontre. On se rassemblait pour discuter et échanger des nouvelles. C'est en 1950 qu'apparurent les premiers changements dans la signification de la maison. Les émigrants ont fait l'expérience d'un nouveau milieu de vie où les valeurs ne correspondaient pas exactement aux leurs. La maison a pris pour eux une nouvelle signification, qui peut se vérifier dans le fait suivant. Nous retrouvons dans les îles côtières de l'archipel un type de maison qui, dans l'ensemble, reflète bien la maison traditionnelle. Or, nous avons été mieux accueillis dans les îles qu'au village; nous y avons rencontré plus de gens réunis en temps ordinaire qu'à Saint-Augustin. Après le souper, on se visite, on reçoit, on est reçu. On ne mentionne jamais le coût de la maison alors que, au village, c'est un sujet de conversation courant avec l'étranger, l'hospitalité y est moins apparente et, dans leur ensemble, les relations sociales y sont plus impersonnelles. Il y a une nouvelle évaluation du statut de l'Augustinien qui se manifeste avant tout par la maison, son apparence extérieure, ses dimensions et son ameublement.

4. Embarcations

[Retour à la table des matières](#)

Les premières embarcations étaient à voile. Le coût de leur construction oscillait autour de 100 dollars. On achetait les clous, la peinture, la voile et les cordages. Avec l'apparition du moteur marin, l'embarcation devint plus dispendieuse. D'abord, le prix de l'embarcation elle-même augmenta quelque peu. Le moteur coûtait environ 100 dollars. De nos jours, une barque de pêche de grandeur moyenne vaut 350 dollars et son moteur, 300. Les octrois du gouvernement provincial compensent en partie cette augmentation des prix. Nous en reparlerons plus loin.

Il faut noter aussi l'apparition récente de chaloupes à moteur hors-bord. Achetées au coût approximatif de 75 dollars, ces chaloupes ont été fabriquées en fonction de la vitesse. Elles ont l'avantage de réduire considérablement le temps nécessaire au trajet entre les postes de pêche et le village. L'utilité de ces embarcations est multiple: ce sont des outils de travail, des moyens de transport et des instruments de loisir.

Les barques de pêche durent en moyenne une dizaine d'années tandis que les moteurs peuvent servir pendant une vingtaine d'années. Mais il faut pour cela que les barques soient repeintes tous les deux ans et que le moteur reçoive une vérification annuelle au moment du remisage. Chaque famille possède au moins une barque de pêche. Certaines familles en ont deux ou trois. Des jeunes gens surtout acquièrent des chaloupes à moteur hors-bord.

5. Engins de pêche et de piégeage

Parmi les activités traditionnelles, c'est dans le secteur de la pêche que les Augustiniens ont investi le plus. Ceci s'explique en bonne partie par l'utilisation de la « trappe à morue » comme principal engin de pêche. Elle coûte au-delà de 1,000 dollars et les familles n'en possèdent pas toutes. D'ailleurs certaines familles s'associent en vue de réduire les frais. À la « trappe à morue », il faut ajouter les filets

utilisés pour la pêche au saumon et à la truite. Ceux-ci représentent, comme nous l'avons vu, un achat important.

La durée de ces instruments varie en fonction de l'usage et de l'entretien. Les filets maillants se conservent moins longtemps que la « trappe à morue », soit de cinq à six ans.

Pour la chasse et le piégeage, l'actif est beaucoup moins considérable. Il se résume à quelques fusils et à des pièges dont le nombre varie avec l'étendue du territoire.

6. Chiens et traîneaux motorisés

[Retour à la table des matières](#)

Du début du siècle à l'apparition des motos-neige vers 1963, chaque famille ardaït au moins sept ou huit chiens esquimaux destinés à tirer les cométiques.

Illustration 21.

Cometique, de neuf à douze pieds de long

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Il y a maintenant une quarantaine de motos-neige dans le village et ce nombre est appelé à augmenter pendant les prochaines années. Le prix de ces traîneaux motorisés varie de 850 à 1,200 dollars selon la marque et la taille. Seules quelques familles gardent encore un nombre élevé de chiens.

7. Conclusion

[Retour à la table des matières](#)

Il est facile de remarquer que, dans l'ensemble, l'avoir matériel des Augustiniens va en s'accroissant. L'investissement pour la pêche prend de plus en plus d'importance. Dans une étude récente, Marcel Daneau ⁸⁵ mentionne que, sur la Côte-Nord, il y a un accroissement proportionnel de l'actif par rapport au revenu. L'auteur mentionne que l'actif moyen des pêcheurs de cette région est de 1,873 dollars. La barque de pêche représente une valeur moyenne de 230 dollars, le moteur 228 dollars, les engins de pêche 811 dollars, les autres possessions de pêche 581 dollars. Il serait intéressant ici de comparer, pour trois périodes différentes, le coût des agrès suivants:

TABLEAU 18
Évolution des prix des bateaux, moteurs et « trappes à morue », 1900-1965 *

[Retour à la table des matières](#)

	1900	1935	1965
	\$	\$	\$
Barque (25-30 pieds)	100	200	350
Moteur	—	160	350
« Trappe à morue »	200	300	1,000
Total	300	660	1,700

* Nous n'avons pas soustrait l'aide gouvernementale.

⁸⁵ DANEAU, op. cit., p. 153.

Leur valeur a plus que quintuplé depuis 65 ans. Avec l'amélioration progressive de son équipement, le pêcheur devra tout mettre en oeuvre pour augmenter son revenu. À ce point de vue, les travaux d'hiver sont, à courte échéance, une planche de salut, car ils ont favorisé une certaine consolidation des investissements. À longue échéance, ils risquent cependant de créer une désaffection pour la pêche et de faire surgir tout l'éventail des besoins consécutifs à l'introduction de l'urbanisation.

V. LE REVENU ANNUEL

1. Sources de revenu

[Retour à la table des matières](#)

Jusqu'en 1963, les sources de revenu des Augustiniens ont très peu varié: pêche à la morue durant l'été, piégeage à l'automne, pêche au loup-marin durant l'hiver; voilà les principales activités qui pouvaient procurer l'argent nécessaire pour subvenir aux besoins de la famille.

À la fin du siècle dernier, le revenu annuel était de 400 à 500 dollars et la majeure partie provenait de la pêche. Il y eut sûrement des années où la pêche fut plus avantageuse. Les gains additionnels ainsi réalisés ont permis aux pêcheurs d'entretenir et de renouveler leur équipement. D'ailleurs les frais encourus étaient la plupart du temps élevés. Voici ce qu'en dit l'abbé Ferland : « Un Monsieur Levesque, à Grosse île, a pris deux cent huit loups-marins, qui lui ont valu plus de deux cents louis. C'est assurément un retour avantageux pour une pêche qui ne dure que deux ou trois semaines. Mais il faut remarquer qu'une pêcherie ou échouerie de loups-marins entraîne bien des dépenses, car les frais du premier établissement, en filets, ancres, berges, s'élèvent à trois ou quatre cents louis ⁸⁶. »

⁸⁶ FERLAND, op. cit., p. 49.

Le piégeage, par contre, à cause du peu de frais occasionnés, pouvait s'avérer profitable certaines années. Plusieurs vieillards nous ont dit qu'ils trouvaient là un complément indispensable au revenu familial.

Vers 1935, la situation des pêcheurs s'est améliorée quelque peu, à la suite du développement de l'assistance gouvernementale et de l'élévation du prix des fourrures. Le revenu pouvait se chiffrer aux alentours de 800 à 900 dollars par famille. Mais le coût de l'équipement de pêche augmenta en même temps que les prix obtenus pour les prises. L'augmentation du revenu fut surtout attribuable au commerce des pelleteries. L'équipement pour cette activité était demeuré très rudimentaire par rapport à celui de la pêche et, en même temps, le prix des fourrures avait atteint un sommet jamais égalé par la suite. On obtenait jusqu'à 50 dollars pour le vison à la fin de la période 1920-1940. L'amélioration du revenu fut aussi attribuable aux paiements de transfert.

La période 1940-1963 souligne bien l'insuffisance des revenus provenant de la pêche et du piégeage. Pour la pêche, la situation demeure la même. Les investissements augmentent proportionnellement aux revenus. Mais le prix des fourrures diminue à un point tel que plusieurs trappeurs sont obligés de trouver ailleurs le complément de revenus dont ils ont besoin. On assiste alors à une émigration vers les différents centres urbains nouvellement créés où la demande de main-d'œuvre est assez considérable.

Dans son étude, Marcel Daneau nous fournit des renseignements intéressants sur les revenus annuels des pêcheurs ⁸⁷. Les pêcheurs de la Côte-Nord gagnent en moyenne 2,407 dollars, dont 55 pour cent viennent de la pêche, 25 pour cent des paiements de transfert, 10 pour cent des gages et salaires et 10 pour cent des ressources diverses. Ceci vaut pour l'ensemble de la Côte-Nord. Mais pour la Basse Côte-Nord, la situation diffère quelque peu. D'ailleurs le même auteur affirme, dans un article du Côtier, que « les pêcheurs de la Basse Côte-Nord totalisent 13% des prises de poisson, mais reçoivent seulement 9% du prix de vente », et que « les pêcheurs de la Moyenne Côte-Nord ont un revenu supérieur de \$250 à celui des pêcheurs de la Basse Côte-Nord ».

Les habitants de Saint-Augustin auraient eu vers 1960 des revenus annuels de 2,200 dollars. Cette somme représente une augmentation assez considérable par

⁸⁷ DANEAU, op.cit., p. 44.

rapport à la période précédente. Mais durant ce temps le coût de la vie s'est élevé et l'univers des besoins s'est élargi.

La période 1963-1965 a apporté une solution acceptable à ce problème du revenu inférieur. Nous savons que, cinq ou six mois par année, les Augustiniens sont assurés d'un revenu d'environ 65 dollars par semaine. On peut dire qu'aujourd'hui leur revenu annuel dépasse 3,000 dollars, ce qui élève leur niveau de vie. Comme nous l'avons mentionné plus tôt, cette augmentation du revenu est en grande partie consacrée à l'amélioration de la maison et de son ameublement.

2. Régularité des revenus

[Retour à la table des matières](#)

La pêche et le piégeage sont des activités dont la réussite dépend en partie des habitudes de migration du poisson et du gibier. Il est alors difficile d'établir, pour une période donnée, le niveau et la régularité des revenus provenant de ces activités. C'est là un obstacle qui a freiné l'évolution économique de Saint-Augustin. Cette insécurité empêchait au départ un investissement important dans l'équipement. En effet, si une année les revenus étaient bons, on tentait d'économiser en prévision d'années moins fructueuses. Les travaux d'hiver assurent aux Augustiniens des revenus réguliers. Mais cette solution n'est que temporaire, semble-t-il, et les villageois appréhendent la fin de ce programme d'aide. Depuis quelques années, les niveaux de vie ont augmenté mais l'avenir économique de la communauté demeure incertain.

3. Épargne et crédit

[Retour à la table des matières](#)

La notion d'épargne comporte peu de signification pour les pêcheurs, puisqu'ils n'ont jamais possédé assez d'argent pour en mettre de côté. À la fin du siècle dernier, le système courant était celui du troc et de l'échange. On échangeait marchandise contre marchandise. L'auteur P. W. Browne en 1905 fournit une bonne description de cette situation. Il écrit: « Cash is rarely paid for fish shipments on

the Coast by local firms, but the shipper is given a receipt, which is negotiable only at the merchant's office ⁸⁸. »

De son côté, l'abbé Ferland cite un texte de Samuel Robertson dans lequel celui-ci affirme que « les peaux vertes de loups-marins servent assez souvent de monnaie dans les marchés qui se font entre planteurs ⁸⁹ ».

Ces conditions ont duré de nombreuses années, avec quelques variantes suivant les localités. On note toutefois que des commerçants ont utilisé, à différentes périodes, de la monnaie dans leurs échanges. Cette pratique assurait à l'acheteur les meilleures fourrures et des clients en grand nombre. À Saint-Augustin, la Compagnie de la Baie d'Hudson a consenti à ouvrir des comptes aux habitants en échange de leurs fourrures. Pour ce qui est de la vente du poisson, quelques pêcheurs ont effectué des transactions avec la Compagnie, mais la plupart vendent encore leurs prises aux marchands de Terre-Neuve. On paie toujours avec un reçu qu'on remet au pêcheur et qui ne devient échangeable que lorsque les prix sont connus. Ce système du troc a défavorisé l'épargne.

Il n'y a pas d'organisme bancaire au village. Aucun effort ne semble avoir été fait pour favoriser l'établissement d'une telle institution. Il y a cependant une banque itinérante à bord du navire Jean Brillant. Peu de villageois y déposent leurs économies. L'argent provenant des travaux d'hiver est surtout utilisé pour la satisfaction de besoins nouveaux: électricité, congélateurs, moteurs hors-bord, motos-neige, etc.

4. Aide gouvernementale

[Retour à la table des matières](#)

L'aide gouvernementale aux pêcheurs de la Côte-Nord ne date pas d'aujourd'hui. Déjà en 1881, J.U. Gregory avait été envoyé par le gouvernement provincial avec une pleine goélette, dans le but de secourir les familles qui avaient été les plus affectées par le très mauvais rendement de la pêche pendant deux années

⁸⁸ P. W. BROWNE, *Where the Fishers Go*....p. 69.

⁸⁹ FERLAND, *op. cit.*, p. 52.

consécutives ⁹⁰. Au début, l'aide consistait principalement en nourriture. Quelques pêcheurs recevaient également des cordages et des vêtements pour la pêche.

De nos jours, l'aide gouvernementale s'effectue de deux façons: indirectement par des subventions à l'industrie de la pêche et directement par les programmes d'aide sociale. L'aide à la production est substantielle. Depuis 1956, le gouvernement du Québec accorde aux pêcheurs côtiers des subventions pour la construction des barques de pêche. Les pêcheurs reçoivent huit dollars le pied pour une embarcation mesurant de 18 à 25 pieds et 12 dollars le pied pour une embarcation mesurant 25 pieds et plus. Depuis 1963, également, le gouvernement paie la moitié du coût d'achat du moteur jusqu'à concurrence de 300 dollars. Cette aide est accordée à condition que le pêcheur ait débarqué pendant sa première année de pêche un minimum de 15,000 livres de poisson de valeur commerciale pour une période d'au moins trois mois. On accorde aussi un subside de 25 cents par gallon d'essence consommé pour la pêche, pour compenser les frais élevés de transport du carburant sur la Côte. Le Québec paie auprès du gouvernement fédéral la totalité des primes d'assurance sur les embarcations servant à la pêche. Il contribue aussi à l'achat de filets maillants; il s'agit ici d'une prime de 15 dollars par filet d'une longueur de vingt-cinq brasses. Par l'intermédiaire de son Service de Crédit maritime, le gouvernement provincial paie un intérêt de 4 pour cent sur les prêts accordés aux pêcheurs par les Caisses populaires et verse aussi la prime d'assurance-vie de l'emprunteur. Chaque prêt ne peut dépasser 1,500 dollars.

Le gouvernement fédéral aide directement la pêche côtière en assumant la moitié du coût du sel servant à la transformation du poisson. De plus, il verse des primes d'assurance-chômage durant les périodes d'inactivité. Marcel Daneau mentionne que, sur la Côte-Nord, l'aide accordée pour le sel atteint une proportion plus grande que toute autre forme d'aide, car les pêcheurs vendent surtout de la morue salée. L'auteur souligne également un fait qui nous a surpris: la majorité de ces subventions gouvernementales sont versées aux pêcheurs à revenu élevé et ne profitent guère aux pêcheurs à revenu modeste.

L'aide gouvernementale directe est versée sous forme d'assurance-chômage, d'allocations familiales et de pensions de vieillesse. Cette aide directe est considérablement réduite depuis le début des travaux d'hiver. Auparavant, la majorité des

⁹⁰ GREGORY, op. cit., p. 244.

familles en bénéficiaient pendant les mois d'hiver. L'aide était variable selon la grandeur de la famille et sa condition économique. Les familles les plus défavorisées pouvaient recevoir jusqu'à 200 dollars par mois pour une dizaine de personnes. Les quelques rares familles qui n'ont jamais eu recours à l'assistance sociale sont fières de le mentionner.

VI. LES COMPORTEMENTS DE CONSOMMATION

[Retour à la table des matières](#)

Nous traiterons ici d'un autre aspect qui se rattache directement à l'économie du village. En étudiant les comportements de consommation des Augustiniens, nous serons en mesure de mieux comprendre comment ils ont satisfait leurs besoins au cours des années.

1. Alimentation

A. Contenu

Jusqu'à une époque récente, l'alimentation consistait principalement en poisson durant l'été, en lièvre et canard à l'automne et en phoque et caribou l'hiver. À ceci s'ajoutaient quatre aliments retrouvés en toutes saisons. le pain de ménage, la mélasse, les haricots et le lard. Comme boissons, le thé et le café ont toujours été indispensables. Le lait condensé fut introduit au début du siècle. On mangeait des légumes surtout l'été; ils provenaient du potager ou des bateaux commerçants.

Par l'analyse de la composition des menus, on constate que les villageois ont souffert d'une alimentation déficiente lors des longues périodes d'hiver. Cette déficience est caractérisée par le manque de légumes, de fruits et de viande fraîche. Junek en fait la remarque en 1933: «The community suffers a perennial scarcity

of fresh meat; and any change of diet, whenever possible, is consequently always welcomed ⁹¹. »

Les travaux d'hiver ont amélioré la situation sans toutefois y remédier totalement. La Compagnie de la Baie d'Hudson importe des aliments variés en plus grand nombre et les consommateurs les adoptent sur-le-champ, mais ces aliments sont souvent d'un coût excessif. C'est ce qui explique que, dans de nombreuses familles, on réserve toujours une place importante aux mets traditionnels. Le régime des habitants comporte toujours des carences importantes, particulièrement pendant les longs mois d'hiver.

B. Approvisionnement

À la fin du siècle dernier, le magasin de la Compagnie de la Baie d'Hudson ne desservait que les Indiens. Les Blancs étaient obligés de s'approvisionner uniquement auprès des goélettes des commerçants mais à des prix abordables, selon l'abbé Ferland: « Les marchands qui viennent d'Halifax parcourent les havres de la Côte sur des goélettes et fournissent à un taux raisonnable les provisions et marchandises qui, si l'on excepte les farines et le lard, sont meilleur marché qu'à Québec ⁹². »

Au début, ces bateaux à voile n'effectuaient que deux ou trois voyages par année. Plus tard, leurs visites se firent plus nombreuses. À l'heure actuelle, au moins un bateau accoste au havre du large chaque semaine. Les Augustiniens sont donc approvisionnés régulièrement pendant la saison de navigation. L'hiver, par contre, l'absence de route carrossable se fait sentir. Il faut rappeler qu'au printemps de 1965 la communauté s'est trouvée dans une situation critique. Le magasin de la Compagnie de la Baie d'Hudson n'avait presque plus rien à offrir aux villageois. Le stock de nourriture emmagasine en prévision du long hiver s'était avéré insuffisant. Depuis ce temps, la Compagnie a fait construire de nouveaux entrepôts pour répondre aux besoins de sa clientèle. Selon le gérant du magasin, le plus grand problème consiste à prévoir aussi exactement que possible ce que consom-

⁹¹ JUNEK, op. cit., p. 40.

⁹² FERLAND, op. cit., p. 38.

meront les Augustiniens pendant les six mois de fermeture de la navigation. Ce n'est pas une tâche facile, selon lui, car l'argent des travaux d'hiver a bouleversé les habitudes de consommation.

C. Conservation

Le problème de la conservation de la nourriture se pose surtout durant l'été. En hiver, la température froide de la région permet aux habitants d'amasser des réserves de viande de loup-marin et de caribou. Dans le passé, on entreposait la viande destinée à la consommation sur des échafauds à environ 10 pieds du sol, pour la préserver de la voracité des chiens. Deux autres méthodes de conservation du poisson et de la viande étaient le salage et la mise en conserve. Grenfell décrit très bien la méthode de salage: « The fish can be preserved in wet bulk all winter by putting enough salt between adjacent layers to prevent them from touching one another. It may also be preserved as dry bulk in piles covered over and well pressed down ⁹³. » Pour ce qui est de la mise en conserve, nous en avons déjà parlé plus haut. On l'utilisait surtout pour le homard et le saumon. Depuis l'introduction de l'électricité en 1963, quelques privilégiés utilisent des congélateurs pour conserver viandes, poissons, fruits sauvages, etc. Lorsque cette innovation aura été adoptée par toutes les familles, les difficultés de conservation des aliments disparaîtront.

D. Coût

Le tableau 19 donne, pour une période de 50 ans, un aperçu des changements de prix de quelques produits alimentaires considérés par les Augustiniens comme essentiels.

⁹³ GRENFELL, op. cit., p. 284.

TABLEAU 19
Prix de certains aliments sur la Basse Côte-Nord ⁹⁴ 1915-1965

[Retour à la table des matières](#)

Aliments	Quantité	1915	1935	1965
Bœuf	200 lb	33.00	20.00	90.00
Farine	100 lb	3.00	6.75	9.40
Pommes de terre	100 lb	—	1.40	8.00
Sucre	100 lb	9.00	7.50	11.00
Beurre	1 lb	0.55	0.56	0.69
Porc	1 lb	0,18	0.15	0.45
Riz	1 lb	—	0.07	0.25
Thé	1 lb	0.30	0.65	0.95
Café	1 lb	—	0.50	1.09
Lard	1 lb	—	0.20	0.28
Fèves	1 gallon	—	0.60	1.58
Pois	1 gallon	—	0.60	1.78
Total			\$38.98	\$125.47

Dans l'ensemble, les prix ont augmenté. Le prix élevé du sucre et du beurre, au début du siècle, explique la rareté de ces aliments sur la table familiale. La période d'après-guerre amène une élévation de prix plus considérable que pour la période précédente. Mais, depuis ce temps, le niveau des revenus a augmenté plus rapidement que le niveau des prix, ce qui permet aux villageois de s'offrir des aliments de meilleure qualité et en plus grande quantité.

⁹⁴ Les données proviennent des sources suivantes : pour 1915, Dominion of Newfoundland and Labrador, p. 108, et pour 1935, JUNEK, op. cit., p. 67.

2. Vêtement

[Retour à la table des matières](#)

C'est un sujet sur lequel il nous a été difficile de recueillir des données. La plupart des personnes interrogées ont répondu qu'elles s'habillaient de la même manière le dimanche et la semaine. Il ne faut pas oublier que le curé ne réside en permanence dans le village que depuis quinze ans et que, auparavant, le dimanche ne se distinguait pas tellement des autres jours. Quelques-uns nous ont cependant affirmé avoir un « habit de dimanche », ordinairement celui qu'ils ont acheté pour leur mariage et qu'ils portent à l'occasion de fêtes importantes.

Junek, en 1933, donne une bonne description du vêtement des Blanc-Sablonnais: « The present day apparel of the men consists usually of seal skin boots, woollen socks, mackinaw breeches, and a leather or woollen, sleeveless jacket or waistcoat. Over this ensemble are sometimes drawn blue denim overalls. Occasionally rubber boots are worn into which the trouser legs are tucked. A rubber jacket and a rubber bat complete the fisher man's toilette ⁹⁵ » Les habitudes vestimentaires ont évolué avec les années. Présentement l'habit de travail ne se distingue pas essentiellement de celui décrit par Junek, mais les Augustiniens, à cause des influences extérieures, tendent de plus en plus à changer leur façon de s'habiller en se conformant au modèle urbain. La plupart des vêtements proviennent de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui offre un étalage assez varié dans ce domaine.

VII. CONCLUSION

[Retour à la table des matières](#)

Comme nous le disions en introduction à ce chapitre, notre principale préoccupation, en décrivant d'une manière aussi détaillée les ressources naturelles, les techniques matérielles, les cycles saisonniers, les modes d'exploitation et les mo-

⁹⁵ JUNEK, op.cit., p. 46.

dèles de consommation, était de comprendre les modes d'adaptation de la population à son milieu et son processus graduel d'enracinement. C'est aussi à travers l'analyse de l'évolution de l'organisation économique du village qu'il nous est possible de saisir l'impact de la technique sur les modes de subsistance, sur les niveaux de vie, bref, sur le nouveau mode de vie qui est en voie de s'élaborer.

Le village est à la fois isolé et ouvert sur l'extérieur; les habitants sont encore très individualistes, mais de nouvelles formes de solidarité apparaissent; les techniques traditionnelles de subsistance voisinent avec les nouvelles. Ce sont là des indications que des transformations sont en cours et qu'à plus ou moins brève échéance elles bouleverseront complètement l'organisation sociale et les systèmes de valeur. Les comportements économiques de l'individu, tant au niveau de la production qu'à celui de la consommation, reflètent d'ailleurs les divers pôles d'attraction en présence. Bien que l'on observe dans l'organisation économique présente des éléments et des formes syncrétiques qui démontrent un certain compromis temporaire entre l'ancien et le nouveau, le sens et la direction des changements techniques et économiques en cours ne prêtent point à ambiguïté. L'économie monétaire est enracinée dans le milieu et suscite une différenciation prononcée dans les types d'industrie et le niveau professionnel. Le cycle traditionnel de subsistance est contesté. Le travail salarié prend de plus en plus d'importance puisqu'il apporte à la fois prestige social et sécurité économique. Les modèles de consommation s'inspirent de plus en plus des modèles urbains. Toutes ces transformations techniques et économiques suscitent des transformations parallèles dans l'organisation sociale et la mentalité.

C'est ce que nous désirons examiner dans les chapitres qui suivent. Si notre analyse débouche sur des constatations de changements, il s'agira alors de caractériser la nature et la signification de ces transformations parallèles et d'en indiquer les filiations. Ceci nous apparaît comme une tâche exigeante mais nécessaire à la compréhension des processus socio-culturels en cours.

Les changements socio-culturels à Saint-Augustin.

Chapitre IV

Principaux éléments de l'organisation sociale

1. INTRODUCTION

[Retour à la table des matières](#)

La notion d'organisation indique une planification des moyens en vue d'atteindre une fin. Toute société est composée d'un ensemble de relations sociales. On peut donc concevoir l'organisation sociale comme l'ordonnance systématique de ces relations en conformité avec les fins sociales poursuivies par l'ensemble des membres de la société ⁹⁶. L'organisation sociale est une unification, une mise en commun des divers éléments sociaux selon une orientation particulière. Dans ce processus dynamique d'organisation, le facteur temps est très important, qui permet d'établir une distinction entre l'organisation sociale et la structure sociale. Cette dernière est un modèle abstrait des relations sociales, modèle construit à partir de la réalité et plus permanent que l'organisation sociale ⁹⁷. Si l'organisation sociale rend compte des changements sociaux, la structure sociale, elle, témoigne de la stabilité d'une société.

⁹⁶ Raymond William FIRTH, *Elements of Social Organization*, pp. 35, 37 et 40.

⁹⁷ Claude LÉVI-STRAUSS, *Anthropologie structurale*, pp. 305-306.

Selon Firth ⁹⁸, une organisation sociale concrète comporte les éléments suivants -

- a) une coordination permettant de mettre les éléments sociaux en relation les uns avec les autres dans la poursuite d'une fin;
- b) une prévision du comportement des autres unités sociales;
- c) l'acceptation et l'assignation de responsabilités à des individus membres de la société et, finalement,
- d) la compensation ou la réciprocité récompensant la contribution de chaque unité à l'amélioration de la situation sociale.

Ces quatre éléments: coordination, prévision, responsabilité et compensation, doivent se retrouver à des degrés divers dans toute organisation sociale, bien qu'il soit impossible d'évaluer avec exactitude leur importance relative.

L'organisation sociale est donc une mosaïque d'unités en relation dynamique les unes avec les autres. De ce point de vue, on peut énoncer le principe que l'unité sociale la plus importante est celle où les relations sociales sont les plus intimes, c'est-à-dire, la famille. La famille prend son fondement dans le mariage d'un couple et se prolonge, par les liens de parenté, à la famille étendue, au clan et à la tribu. La famille est l'unité première de toute organisation sociale. Dans les petites sociétés peu différenciées, elle donne naissance aux autres unités sociales, politiques, économiques et religieuses. Par extension, dans les sociétés plus différenciées, tout groupement, qu'il soit familial ou non, est un élément de l'organisation sociale.

L'importance de la famille comme unité de base de l'organisation sociale est une des raisons pour lesquelles les anthropologues commencent toujours la description de l'organisation sociale d'une société par des chapitres sur le mariage, la famille, les groupes de parenté, pour décrire ensuite les groupes politiques, économiques et religieux qui, dans les sociétés archaïques, trouvent leurs fondements dans les liens familiaux. ⁹⁹ Dans toute organisation sociale, il y a des unités de relations familiales restreintes et étendues, des unités de relations politiques, économiques et religieuses à base familiale ou non. Les champs respectifs d'action

⁹⁸ FIRTH, op. cit., pp. 75-78.

⁹⁹ FIRTH, op. cit., p. 43, et LOWIE, *Social Organization*, p. 141-148.

pour chacune de ces unités ne sont pas toujours nettement délimités et se chevauchent souvent, comme nous le verrons.

À Saint-Augustin, les délimitations sont quand même assez nettes pour permettre de distinguer quatre niveaux d'organisation à l'intérieur de la communauté: une organisation familiale, une organisation religieuse, une organisation économique et une organisation politique.

L'organisation familiale sera examinée en premier lieu parce qu'elle fut historiquement la première et qu'elle est encore la plus importante. Nous étudierons ensuite l'organisation religieuse parce qu'elle est aussi très importante et qu'elle influence les deux autres niveaux de l'organisation politique et de l'organisation économique. Ces deux dernières formes d'organisation feront l'objet d'une analyse plus rapide. L'organisation politique est plutôt embryonnaire et l'organisation économique a fait l'objet du chapitre précédent. Nous attacherons beaucoup d'importance aux meneurs (leaders), étant donné qu'ils définissent, dans une large mesure, les composantes de l'organisation. En analysant ces divers modes d'organisation, nous tiendrons compte du facteur temps et des changements survenus dans la communauté depuis le début du siècle.

II. L'ORGANISATION FAMILIALE

1. Introduction

[Retour à la table des matières](#)

Les unités de relations sociales qui constituent l'organisation familiale de Saint-Augustin sont les différents groupes familiaux de dimensions variables. Nous distinguons trois de ces unités basées sur le lien de parenté: la famille nucléaire, la famille étendue et la lignée. La famille nucléaire comprend un homme, sa femme et ses enfants non mariés. La famille étendue est composée d'au moins deux familles nucléaires reliées entre elles par des liens consanguins, soit, père-fils marié, soit frère marié-frère marié. La lignée comprend tous les descendants d'un ancêtre commun en ligne paternelle.

Ces trois groupes familiaux prennent leur origine dans le mariage qui établit des relations entre deux individus et, par extension, entre deux ou plusieurs groupes familiaux. Le mariage définit la manière dont s'établissent ces relations ainsi que les normes de comportement réciproques et les obligations des groupes en présence et des groupes qui en naissent ¹⁰⁰. Le mariage est donc le principe de base de toute organisation familiale. C'est pourquoi tout exposé sur la famille doit commencer par un exposé sur le mariage, sur son fondement et sur les règles et les coutumes qui s'y rapportent ¹⁰¹.

2. Le mariage

A. Fondements du mariage

a. Conception

[Retour à la table des matières](#)

Dans le passé, le mariage était considéré par les gens de Saint-Augustin comme une union biologique naturelle tout autant sinon plus qu'une union spirituelle. Souvent, la bénédiction nuptiale venait sanctionner devant Dieu et devant la loi une union entre deux individus ayant déjà une progéniture. Dans ce village, le caractère religieux et sacramentel du mariage n'a jamais connu l'importance qu'il revêt par exemple au Canada français. Pour plusieurs, la cérémonie religieuse est une formalité dont il faut s'acquitter tôt ou tard, mais à laquelle on attache une importance restreinte.

Cette conception naturelle du mariage s'explique en partie par les conditions de vie qui prévalaient à la fin du siècle dernier. Les familles, vivant dans des lieux isolés, recevaient la visite des missionnaires catholiques ou protestants une ou deux fois l'an. On ne prenait pas toujours le temps d'attendre le passage des pasteurs pour s'unir maritalement. L'absence dans le milieu même d'une autorité reli-

¹⁰⁰ G. P. MURDOCK, *Social Structure*, p. 1.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 84-86.

gieuse favorisait le relâchement de la morale sexuelle. Par ailleurs, les femmes étaient rares et les hommes surveillaient les occasions de découvrir une partenaire. Si les relations sexuelles prémaritales étaient pratique courante, ces cas souffraient cependant quelques exceptions: certains couples attendaient la visite du missionnaire avant de consommer l'union charnelle.

L'union, sanctionnée par la cérémonie religieuse, était considérée comme durable et permanente, alors que l'union libre ne l'était pas. Nous ne connaissons aucun cas de séparation permanente de conjoints légalement mariés. On raconte, cependant, que deux hommes portés disparus lors d'une expédition de chasse auraient tout simplement quitté leurs femmes et leurs enfants pour s'établir ailleurs. La « veuve » de l'un d'entre eux s'est remariée quelques années plus tard. En général, le mariage religieux était considéré comme indissoluble tant chez les anglicans que chez les catholiques.

Les buts poursuivis dans le mariage étaient la procréation des enfants, le partage de la vie commune et la satisfaction des besoins sexuels. Il est difficile de préciser laquelle de ces fins était la plus importante aux yeux des villageois. La procréation des enfants est certes conçue comme un point fondamental de l'organisation familiale. On ne cherchait jamais à empêcher les naissances, la plupart du temps très nombreuses. Par ailleurs, hommes et femmes se mariaient également pour échapper à la dépendance de leurs parents, pour posséder un foyer bien à eux et pour s'entraider dans une vie de labeur commun. La sexualité tient une place importante dans la vie des Augustiniens. Un villageois nous a même confié qu'il croyait que ses concitoyens étaient plus portés vers le sexe que d'autres gens, parce que «c'était pratiquement leur unique passe-temps ». Les relations sexuelles prémaritales ont souvent contribué à sceller des unions passagères ou plus ou moins régulières. La jeune fille enceinte n'avait plus d'autre recours que de se laisser épouser par le père de l'enfant. Comme dans la plupart des communautés traditionnelles, les conceptions du mariage et de l'amour étaient beaucoup plus pratiques que romantiques. Les principales qualités que l'on exigeait de la femme étaient celles d'une bonne maîtresse de maison; pour l'homme, on désirait qu'il soit bon travailleur. Les fréquentations ne donnaient pas lieu à de grandes manifestations extérieures d'amour. On se mariait souvent par obligation. Aussi le passage du célibat à l'état d'homme marié ou de femme mariée ne se faisait pas de façon brusque. Le jeune couple qui était dans l'incapacité de subvenir à ses pro-

pres besoins s'établissait pour quelques années chez l'une ou l'autre des familles des parents, jusqu'à ce qu'il soit capable de construire sa propre maison. Pendant le temps de la résidence commune, et même durant les années qui suivaient, le couple formait avec les parents qui l'avaient hébergé une unité de collaboration économique.

b. Évolution de l'idéal du mariage

À quelques traits près, cette conception du mariage est demeurée sensiblement la même aujourd'hui. Depuis une quinzaine d'années, l'ouverture du système social au monde extérieur a contribué à promouvoir l'amour sentimental. Pour la plupart des jeunes couples, le mariage est une union charnelle sanctionnée par une bénédiction nuptiale. Il y a maintenant un prêtre catholique en permanence et le ministre anglican peut venir à volonté. Pourtant, la presque totalité des mariages sont des « mariages forcés ». Durant l'été de 1965, on célébra deux mariages, l'un catholique et l'autre anglican. Au moment de la cérémonie, les deux épousées étaient enceintes depuis plusieurs mois. Tout récemment, un couple s'est marié après avoir donné naissance à deux enfants. Personne ne s'en scandalise outre mesure car les relations sexuelles prémaritales sont généralisées. Tout ce que l'opinion publique demande, c'est que le garçon épouse la fille qu'il a fécondée: le refus de le faire est condamné socialement. Ainsi, pour la presque totalité des jeunes couples, la vie maritale découle plus souvent d'un « accident » que d'une décision mûrement réfléchie.

L'union maritale étant considérée comme définitive jusqu'à la mort de l'un des deux conjoints, la séparation et le divorce sont des types de rupture fortement désavoués. Cependant, deux filles de l'endroit qui s'étaient mariées à l'extérieur se sont séparées de leurs maris et sont revenues chez leurs parents avec leurs enfants. Il y a aussi le cas d'une femme dont le mari est interné depuis plusieurs années dans un hôpital psychiatrique et qui refuse d'accepter son retour, maintenant qu'il est guéri. Il y a enfin des cas d'adultères mais on se refuse carrément à accepter la séparation comme solution aux difficultés du mariage.

Les buts poursuivis dans le mariage demeurent inchangés. On exerce très peu de contrôle sur les naissances, même chez les jeunes couples. Hommes et femmes

sont fiers de leur nombreux enfants. On attache encore beaucoup d'importance au plaisir sexuel. Cependant, l'idéal de l'amour laisse place davantage au sentiment et accorde plus d'importance à l'aspect physique dans le choix des partenaires. Les différences dans l'affiliation religieuse ne viennent pas limiter le cercle des partenaires possibles, malgré l'opposition du curé aux mariages « mixtes ».

D'un autre côté, les jeunes couples entrent souvent dans l'état matrimonial sans préparation suffisante et sans être économiquement indépendants. Plusieurs des jeunes mariés demeurent chez les parents pendant les premières années de leur mariage. Malgré l'argent apporté par les travaux d'hiver, il est compréhensible que les jeunes couples, qui se marient à la hâte, n'aient pas les ressources suffisantes pour se construire une maison et pour l'équiper dès le début de leur union, bien que le coût d'une telle construction soit beaucoup moindre ici que dans les autres villages. Par ailleurs, il n'y a pas de logement à louer. Aussi, les deux jeunes couples unis durant l'été 1965 demeurent-ils tous deux chez les parents de la mariée.

Pour ce qui est de la position des sexes dans le mariage, la situation est la suivante. Dans les premières années du mariage, l'homme domine généralement sa femme, parce qu'il est son aîné de plusieurs années. Mais avec l'âge et l'arrivée des enfants, la femme acquiert de plus en plus d'autorité et en vient parfois à diriger le foyer. Dans ce cas, il n'est pas exagéré d'utiliser le terme de matriarcat. Dans d'autres foyers, le rôle de la femme est plus effacé. Rares sont les foyers où les relations époux-épouses existent sur une base d'égalité.

c. Qualités requises des conjoints

Naguère, les qualités recherchées chez une jeune fille étaient la santé physique, la capacité de travail et les talents de bonne ménagère. Au dire de vieux informateurs, les filles étaient plus robustes dans leur temps qu'aujourd'hui. Cette vigueur du corps était nécessaire pour que les femmes pussent résister à une vie de labeur incessant dans des conditions matérielles difficiles. La beauté physique avait moins d'importance, mais elle n'était pas complètement négligée. L'instruction et l'intelligence n'étaient pas des mérites particulièrement appréciés. En aucun cas les biens apportés par la future épouse à l'économie familiale n'étaient assez

importants pour incliner le choix vers une jeune fille plutôt qu'une autre. Le statut économique était sensiblement le même pour tous.

On demandait à un jeune homme santé et force physique, l'aptitude au travail et la capacité de faire vivre une famille. La débrouillardise était également importante et faisait souvent la marge du succès ou de l'insuccès d'une unité familiale. L'homme devait affronter une multitude de situations difficiles et exceller dans plusieurs domaines afin de subvenir le mieux possible aux besoins les plus fondamentaux de sa famille. Tout homme devait être un Jack of all trades, selon l'expression souvent employée par les Augustiniens.

Ces vertus prisées autrefois chez la jeune fille et chez le jeune homme sont les mêmes aujourd'hui, mais à un degré moindre. D'autres caractères, comme la beauté et l'attrait physique, ont acquis plus d'importance. L'instruction a plus de valeur. Le fait pour un garçon d'avoir un emploi permanent ou d'avoir économisé de l'argent en travaillant à l'extérieur augmente considérablement ses chances d'épouser la compagne qu'il désire. Les travaux d'hiver sont cependant venus niveler en partie ces premières différenciations économiques. Dans cette communauté où l'économie monétaire acquiert sans cesse plus d'importance, l'argent joue un rôle plus grand qu'autrefois dans le choix d'un conjoint.

B. Règles du mariage

a. Pratiques « endogamiques »

Le terme « endogamie » est employé ici à la fois dans son sens le plus large, c'est-à-dire, pour désigner la coutume de se marier à l'intérieur de la même communauté et, dans son sens strict, pour désigner les mariages entre consanguins.

Au siècle dernier et au début de ce siècle, le réseau des mariages à Saint-Augustin était fermé et endogame, tant au niveau des lignées qu'au niveau de la communauté. Par suite de l'isolement et de l'absence de moyens de communications rapides, il était difficile pour les jeunes gens de se fréquenter d'une extrémité du territoire à l'autre. La proximité géographique jouait donc un rôle primordial dans le choix d'un conjoint. On se mariait surtout entre voisins, Sans que nous

ayons effectué de recensement systématique sur le sujet, les informations obtenues auprès de quelques vieux informateurs nous indiquent clairement qu'il y avait peu de relations sociales et d'alliances entre les groupes familiaux situés aux deux extrémités du territoire: Baie-des-Rochers et Napetipi, d'un côté; Kécarpoui, Baie-des-Ha ! Ha ! et Tucker, de l'autre. Les voisins les plus proches étaient souvent des parents et les mariages consanguins étaient fréquents. Pour cette raison, les Augustiniens disent souvent qu'ils sont tous parents entre eux.

Les mariages consanguins les plus fréquents étaient entre cousins du troisième degré ou « petits cousins », quelquefois entre cousins du second degré ou cousins « germains ». Comme les familles étaient grandes, les réseaux d'alliance s'entremêlaient entre les différentes familles d'un secteur donné, de sorte que tous les pêcheurs étaient parents les uns avec les autres. Comme nous l'avons dit, la différence de religion n'a jamais été un obstacle majeur à la formation d'alliances.

Les règles du mariage étaient donc très simples: il s'agissait de trouver à proximité un partenaire dont le degré de parenté n'était pas trop rapproché. L'isolement limitait considérablement le nombre des choix possibles.

Depuis le regroupement des familles au village à partir de 1925 environ, le choix des partenaires s'est élargi. Cependant la pratique de l'endogamie au niveau de la communauté est demeurée la même jusqu'à l'ouverture du système vers 1950. Jusqu'à ce moment, aucun villageois ne s'était marié avec quelqu'un de l'extérieur si ce n'est avec des immigrants établis depuis quelque temps au village. Depuis 1950, plusieurs jeunes gens et jeunes filles ont trouvé leurs partenaires à l'extérieur, mais ils ont choisi pour la plupart de demeurer à l'étranger.

La pratique des mariages consanguins est encore assez fréquente aujourd'hui. Donnons à titre d'exemple les mariages entre homonymes, qui sont au nombre de six: quatre entre des MAURICE et deux entre des SHATTLER. Dans ces deux lignées, les mariages consanguins représentent environ 25 pour cent du total des mariages de membres masculins. Un des mariages de l'été 1965 a été célébré entre cousins du deuxième et du troisième degré, selon le schéma qui suit:

Illustration 22.**Schéma d'un mariage consanguin.**Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).[Retour à la table des matières](#)

Selon des informateurs, il y aurait même quelques cas de mariages entre cousins germains. Nous n'en connaissons qu'un seul. Il y a, par ailleurs, un célibataire qui cohabite avec sa cousine germaine devenue veuve. Il y a réprobation sociale envers ces mariages entre consanguins du second degré: on dit qu'ils « affaiblissent le sang » et produisent des enfants anormaux ou faibles d'esprit. On ne s'objecte pas, cependant, aux mariages entre petits cousins (third cousins). Dans ce dernier cas, on considère la consanguinité trop lointaine pour affecter la descendance. On ne tient généralement pas compte des degrés de parenté plus éloignés. Nous estimons à un sur quatre ou à un sur cinq les mariages entre consanguins du deuxième ou du troisième degré.

Les ministres du culte consentent volontiers à bénir ces unions entre consanguins. Le prêtre catholique désapprouve plus fortement les mariages « mixtes » que les mariages entre parents. Le tiers des familles (34 des 93 unions actuelles) sont des unions entre catholiques et protestants. Dans la presque totalité des cas, cependant, la cérémonie religieuse a été célébrée par le prêtre catholique.

b. Critères du choix des partenaires

Dans le passé, les jeunes filles se mariaient relativement jeunes. La rareté des femmes les obligeait à prendre mari dès l'âge de 16, 17 ou 18 ans. Il en était de même au début du siècle, Les hommes qui avaient la chance de trouver une compagne se mariaient vers l'âge de 20 ou 22 ans. Quelques informateurs et informatrices expliquent ainsi ce fait social : « Autrefois, on n'avait pas le choix. On n'avait pas d'emploi salarié et on trimait dur pour ses parents. le mariage représentait un moyen d'acquérir l'indépendance. On ne connaissait rien d'autre. On ne pouvait voyager à l'extérieur comme les jeunes d'aujourd'hui. C'est pourquoi on se mariait jeune. » Mais les garçons n'avaient pas tous la chance de se marier jeunes. Quelques-uns devaient attendre jusqu'à la trentaine avant de se choisir une compagne. D'autres, enfin, demeuraient célibataires sans le vouloir ou par crainte des responsabilités familiales. Il est à remarquer qu'à peu près aucune femme ne demeurait célibataire.

Aujourd'hui, les jeunes filles se marient en général un peu plus tard qu'autrefois, c'est-à-dire autour de la vingtaine. Chez les hommes, les tendances sont demeurées sensiblement les mêmes: quelques-uns se marient dans la vingtaine, d'autres vers la trentaine. Dans plusieurs foyers, nous avons remarqué que le mari était de 8 à 10 ans plus âgé que sa femme.

Vu l'homogénéité des conditions socio-économiques des Augustiniens, il n'existait pas autrefois de critères économiques dans le choix d'un conjoint. De nos jours, nous remarquons un début de stratification économique et plusieurs jeunes filles instruites se montrent plus exigeantes dans le choix de leur conjoint.

À vrai dire, les causes d'empêchement de mariage sont rares. Nous avons vu, en effet, que les différences religieuses et la consanguinité ne constituaient pas des obstacles suffisants pour empêcher une union.

Les mariages différés étaient plus fréquents autrefois, alors que les conditions économiques étaient difficiles. Aujourd'hui, les difficultés économiques et le travail de l'un des conjoints sont des raisons majeures pour retarder le mariage. Mais il arrive plus souvent que le mariage soit devancé lorsqu'une jeune fille devient

enceinte. Comme nous l'avons déjà dit, les mariages « obligatoires » sont courants. L'opinion publique contraint le « coupable » à épouser la fille. Nous connaissons cependant quelques cas où le père naturel ne s'est pas soumis à cette règle.

En conclusion, la morale sexuelle est lâche et les expériences prémaritales quasi universelles. Les règles du mariage sont plutôt simples puisqu'elles consacrent un principe fondamental, soit d'éviter à tout prix une consanguinité trop forte qui pourrait être à l'origine d'une détérioration génétique dangereuse.

C. Préparation au mariage

Lorsque les familles étaient dispersées le long de la côte, les fréquentations entre jeunes gens et jeunes filles ne suivaient pas de modèle bien défini. Les voisins profitaient de différentes occasions pour se rencontrer et se parler. Ceux qui demeuraient assez loin ne se voyaient qu'à l'occasion de visites spéciales. L'intimité entre jeunes gens de sexe différent était rarement complète. Les rencontres se faisaient généralement en présence des parents ou d'autres membres de la famille. Il arrivait au couple d'échapper à la surveillance des parents et de se retrouver seuls. La sévérité des parents était plus dirigée vers les filles que vers les garçons.

Les jeunes se sentaient engagés lorsque les parents avaient donné leur consentement au mariage. Par contre, il n'y avait pas de cérémonie officielle de fiançailles ni d'achat de bague. Les jeunes gens qui s'étaient promis l'un à l'autre se considéraient comme unis et pouvaient vivre comme époux en attendant que le missionnaire bénît leur union.

Aujourd'hui, les parents éprouvent plus de difficultés à surveiller les fréquentations assidues des jeunes gens. Les occasions de sortie sont plus fréquentes. Même si certains parents exigent que leurs filles rentrent tôt le soir, il est possible pour les jeunes gens de se rencontrer chez des parents moins exigeants, chez des amis ou dans des maisons abandonnées durant l'été. Ces rencontres plus ou moins clandestines, à l'occasion desquelles on consomme de l'alcool en quantité, sont à l'origine de nombreuses grossesses. Certains parents, à l'esprit large, permettent à leur fille de coucher avec son prétendant dans leur propre maison. Il n'y a donc

pas de conduite standardisée des parents envers les fréquentations des jeunes. Les uns sont très sévères, les autres très indulgents. Un fait est certain, c'est que les garçons demeurent beaucoup plus libres que les filles.

Les soirées de danse et de cinéma sont les activités de loisir les plus populaires chez les jeunes. Les jours privilégiés pour les rencontres sont le samedi en soirée et le dimanche toute la journée. La période des fréquentations peut durer de quelques mois à quelques années.

Depuis l'ouverture du système au monde extérieur, la cérémonie des fiançailles a pris de l'importance. À cette occasion, on offre un souper pendant lequel le fiancé passe une bague au doigt de sa fiancée. Cette pratique n'est pas généralisée mais elle montre l'influence croissante des modèles de comportements urbains sur les habitants de l'archipel.

D. Cérémonie du mariage

Autrefois, la cérémonie du mariage était très simple. L'office religieux avait lieu dans la maison même du père de la mariée, à l'occasion du passage du ministre du culte. Seul un petit groupe d'amis assistait à la cérémonie. Après la cérémonie religieuse, les invités se voyaient offrir par les parents de la mariée de l'alcool de contrebande et un souper copieux. La fête durait tant qu'on avait à boire, puis chacun se remettait au travail. On se mariait généralement pendant la saison d'hiver lorsque les travaux étaient moins urgents.

En 1965, les activités entourant le mariage sont un peu mieux préparées. La journée des noces débute par la cérémonie religieuse. La mariée en robe longue et le marié en habit foncé sont accompagnés de leurs dames d'honneur, de leurs garçons d'honneur et même, quelquefois, de bouquetières. Pendant et après la cérémonie à l'église, on prend des photographies.

Le reste de la journée est consacré aux réjouissances mondaines. On trinque à la santé des mariés qui font la « navette » entre la maison du marié et celle de la mariée pour saluer les invités. On ne sert qu'un seul repas, le wedding supper, vers la fin de l'après-midi. Pendant la soirée, il y a danse, à laquelle participent les mariés. Tous les gens du village sont invités à la noce. Ce sont habituellement les

jeunes gens qui viennent en plus grand nombre car ils apprécient cette occasion de boire gratuitement.

Il est à remarquer que la cérémonie du mariage peut avoir lieu n'importe quel jour de la semaine, sauf le dimanche. Le mardi semble être un jour de prédilection. Les deux mariages de l'été de 1965 ont eu lieu un mardi.

La cérémonie religieuse ne revêt aucun caractère spécial. Elle semble plutôt une formalité qu'il est obligatoire de remplir tôt ou tard. Seules quelques amies de la mariée assistent à la cérémonie. Les hommes, sauf les témoins, s'en abstiennent généralement. L'aspect social semble primer sur l'aspect religieux. On consacre beaucoup de temps à la préparation du repas de noce et à la fabrication de la bière locale (home made brew). Les jeunes gens sont toujours attirés par ces réjouissances. Ils n'hésitent pas à faire des trajets de quarante à cinquante milles en chaloupe à moteur hors-bord pour assister à un mariage à Vieux-Fort (village voisin à l'est) ou à La Tabatière (à l'ouest).

E. Célibat

Passé trente ans, un homme non marié devient un « célibataire ». Comme nous l'avons déjà mentionné, il y a au moins dix de ces « vieux garçons » à Saint-Augustin. Par ailleurs, il n'y a que deux femmes célibataires âgées de plus de trente ans. L'une d'elles est mère d'un garçon de dix-sept ans, elle a vécu une malheureuse aventure sentimentale et a refusé de se marier plus tard. L'autre femme célibataire est âgée de plus de cinquante ans et demeure avec l'un de ses frères également célibataire.

Pour certains de nos informateurs, les célibataires sont des égoïstes et des parasites de la société. On considère que le célibat volontaire est une fuite devant les responsabilités familiales. Nous connaissons quelques célibataires, psychologiquement attardés, qui ont préféré cet état, prétextant la liberté d'action. Par ailleurs le relevé statistique a démontré qu'il y avait un manque réel de femmes dans la communauté, soit une absence de trente-quatre femmes. Les « vieux garçons » sont-ils demeurés célibataires parce qu'ils manquaient de femmes ou parce qu'ils

le voulaient ? Nous sommes incapables de répondre à cette question de façon catégorique.

3. La famille

A. Structure de la famille

[Retour à la table des matières](#)

Il s'agit ici de la famille nucléaire. À Saint-Augustin, une famille habite ordinairement seule dans une maison qui est sa propriété. Cependant, comme nous l'avons vu, c'est une pratique assez courante pour les jeunes mariés d'habiter avec leurs parents pendant les premières années de leur mariage. Il n'y a pas de règle fixe à ce sujet: on habite soit avec les parents du marié, soit avec les parents de la mariée, selon l'espace disponible dans l'un ou l'autre des foyers. Certains jeunes ménages préfèrent se construire une maison temporaire de type « roulotte » pour vivre indépendamment de leur parenté. De toute façon, le séjour du jeune couple chez les parents est toujours transitoire car l'idéal est de se construire une maison familiale aussitôt que possible.

Il y a, par ailleurs, plusieurs ménages composés d'hommes ou de femmes seules, de frères célibataires vivant ensemble, ou de vieux couples n'ayant plus d'enfants auprès d'eux. Tout au long de l'exposé, nous accorderons surtout notre attention aux familles nucléaires complètes, qui sont au nombre de soixante-douze.

Il semble que les familles nucléaires ont toujours été grandes. La famille la plus nombreuse comprend seize enfants vivants. La grandeur moyenne de la famille oscille entre six et sept personnes. Les taux de natalité et de fécondité sont très élevés. La grandeur de la famille est un élément structural important dans l'étude de l'organisation familiale.

Par contre, l'unité familiale, qui était autrefois pratiquement autosuffisante sur le plan économique, ne l'est presque plus aujourd'hui. Jusqu'à l'avènement des travaux d'hiver, la pêche avait toujours été l'activité principale de l'ensemble des familles. Tous les membres, y compris la mère et les jeunes enfants, collaboraient lorsque le poisson était particulièrement abondant. Le poisson était aussi l'aliment

de base pendant l'été et on échangeait le reste de la prise contre de la nourriture, des articles ménagers, des vêtements et des tissus. On se procurait à l'extérieur les articles strictement nécessaires qu'on ne pouvait fabriquer soi-même. On salait du poisson pour l'hiver, on coupait du bois de chauffage et de construction, on se procurait de la viande fraîche en allant à la chasse et on confectionnait des meubles et des vêtements. Aujourd'hui, presque toute la nourriture est achetée au magasin de la Compagnie de la Baie d'Hudson; on ne chasse plus beaucoup; on ne fabrique plus ni ses vêtements ni ses meubles; la principale source de revenus n'est plus la pêche mais les travaux d'assistance-chômage; bref, l'économie familiale est devenue une économie monétaire.

La structure de la famille augustinienne a donc subi ses principaux changements au niveau économique, alors que sa grandeur et sa composition sont demeurées sensiblement les mêmes.

B. Relations intrafamiliales

Selon l'âge, le sexe et le statut de ses membres, le système des relations à l'intérieur de la famille s'établit à trois niveaux différents: entre l'époux et l'épouse, entre les parents et les enfants, et entre les enfants eux-mêmes. Les relations interpersonnelles à chacun de ces trois niveaux donnent lieu à huit relations de base: époux-épouse, père-fils, père-fille, mère-fille, mère-fils, fils aîné-fils cadet, fille aînée-fille cadette, frères-sœurs ¹⁰². Analysons chacun de ces trois niveaux et chacune de ces relations telles qu'elles se présentent à Saint-Augustin.

a. Relation époux-épouse

En principe, l'homme a toujours été considéré comme le chef de la famille. Par ses activités économiques, il a été et demeure le principal pourvoyeur. Une part considérable de son statut social lui vient de sa plus ou moins grande capacité à remplir ce rôle avec succès. Théoriquement, l'homme est aussi le détenteur de

¹⁰² MURDOCK, op. cit., p. 93.

l'autorité suprême. C'est lui qui doit prendre les décisions finales, contrôler le budget et administrer les punitions. Il arrive que ces idéaux ne soient pas suivis. Dans nombre de foyers, l'autorité effective est détenue par la femme. Les maris dominés sont la cible de l'ironie publique.

Les femmes mariées se considèrent d'abord comme des mères et des maîtresses de maison; ensuite, comme les compagnes de leurs maris. Leur rôle premier est d'engendrer et d'élever de nombreux enfants. Leur seconde fonction est la bonne tenue du foyer. Pour mener à bien ces deux fonctions primordiales, les femmes d'autrefois travaillaient sans répit, dans des conditions matérielles peu favorables. Aujourd'hui, la condition sociale de la mère de famille s'est quelque peu améliorée: elle jouit de plus de commodités matérielles et dispose de quelques moments de repos relatif. Mais les nombreuses maternités et les durs travaux domestiques ont vieilli prématurément plusieurs femmes; beaucoup semblent plus âgées d'une dizaine d'années.

Le rôle assumé par la femme dans l'administration des biens du foyer et dans l'éducation des enfants lui confère beaucoup d'autorité réelle au sein de la famille. Pour peu que le mari soit faible ou enclin à boire, la femme saisit l'occasion d'imposer sa volonté. On trouve assez fréquemment au village de ces foyers où l'épouse fait état, en public, et même devant des étrangers, de son autorité incontestée. Nous avons été témoins de scènes de ménage pendant lesquelles le mari se voyait imposer le silence ou était semoncé par sa femme.

Ces familles matriarcales sont encore la minorité. Dans nombre de familles, le père continue d'être la figure dominante. Par ailleurs, le nombre de foyers où l'autorité est assumée conjointement est très limité. Finalement, nous connaissons au moins un cas où le mari bat sa femme.

Les démonstrations extérieures d'affectivité, même entre époux, sont rares. Le mari s'adresse toujours à sa femme en utilisant son prénom, souvent en le déformant ou en le raccourcissant: ainsi Elizabeth devient « Betty » et Juliette, « July ». Les loisirs partagés en commun par la femme et son mari sont les veillées à la maison entre parents et amis, les parties de cartes, les séances de cinéma et la danse.

Dans le passé comme dans le présent, la sexualité a toujours eu beaucoup d'importance. Comme nous l'avons déjà souligné, les Augustiniens estiment

qu'« ils ont plus d'attrait pour ce genre de chose que les gens de la ville ». La fréquence des relations sexuelles prémaritales et maritales de même que les nombreuses conversations à ce sujet semblent appuyer cette affirmation. Comme par le passé, les relations sexuelles conjugales sont quotidiennes jusqu'à un âge assez avancé ¹⁰³.

Autrefois on ne connaissait aucun moyen de contrôler les naissances, sauf par l'abstinence qui était plutôt inacceptable. On se résignait alors à recevoir le nombre d'enfants que « Dieu voulait bien envoyer ». Ce principe vaut encore aujourd'hui pour la majorité des couples. Bon nombre de femmes accouchent à des intervalles réguliers de douze à seize mois. Une nouvelle naissance est toujours bien acceptée par les parents, même lorsqu'ils ont déjà douze, treize ou quatorze enfants. L'idéal des familles nombreuses n'a pas beaucoup varié puisque quelques jeunes couples nous ont confié qu'ils désiraient avoir une douzaine d'enfants. Depuis l'ouverture sur l'extérieur, quelques-uns ont appris certaines techniques de contrôle des naissances. Ce sont surtout les jeunes qui utilisent ces méthodes, mais très rarement. Sans être très répandus, des cas d'adultères sont connus. Une minorité de femmes trompent leur mari; leur nombre reste inférieur à celui des maris infidèles.

b. Relations parents-enfants

aa. Relations père-enfants

Comme dans toutes les familles, les relations entre père et enfants sont marquées par les différences de sexe et d'âge. Les relations pères-enfants se subdivisent ainsi en relation père-fils et en relation père-filles.

¹⁰³ JUNEK, op.cit., p. 115.

• *Relation père-fils*

Si les hommes préfèrent avoir des fils, ils en sont mal récompensés, car les garçons s'éloignent de leur père à mesure qu'ils grandissent. La naissance d'un garçon est toujours bienvenue pour le père, qui en est fier. Le père se désintéresse un peu de son fils tant que celui-ci est incapable de le suivre à la pêche. C'est vers l'âge de dix ans que l'enfant devient une aide précieuse. Son apprentissage aux techniques de pêche a commencé beaucoup plus tôt, mais ce n'est que vers cet âge que le jeune garçon est physiquement capable de se rendre utile. Autrefois, on devenait pêcheur accompli à quatorze ans. Aujourd'hui les adolescents s'intéressent moins au métier de pêcheur et la plupart n'offrent pas à leur père une collaboration soutenue.

Jadis, le père enseignait les diverses techniques de subsistance à ses fils: chasse, piégeage, charpenterie, menuiserie, etc. Actuellement, l'école donne l'instruction aux garçons. L'obligation d'aller en classe retarde l'apprentissage des méthodes traditionnelles. D'un autre côté, le père a moins l'occasion d'enseigner ces techniques à ses fils, les pratiquant lui-même beaucoup moins. Aussi, les jeunes hommes d'aujourd'hui sont en général moins habiles que leurs pères à exploiter le milieu environnant. Ils sont beaucoup plus préoccupés de gagner un salaire régulier que d'apprendre à vivre selon le modèle traditionnel.

Il existe très peu de manifestations extérieures d'affection entre le père et le fils. Le père qui est satisfait de son fils le louangera publiquement. Un fils démontre son attachement à son père en l'aidant dans ses travaux et en écoutant ses conseils. Dans certaines familles, il y a une coupure radicale entre le père et le fils, qui se comportent l'un envers l'autre comme deux étrangers. Le père utilise rarement le pouvoir de punir son fils, quel qu'en soit l'âge. Il se contente plutôt de menaces verbales et de remontrances. Souvent l'adolescent échappe presque complètement à l'autorité, paternelle et mène sa vie en toute liberté. En ce cas, le père évite de s'opposer directement à son fils et le laisse agir comme il l'entend. C'est là une tendance nouvelle, puisqu'autrefois les pères exerçaient un contrôle plus ferme sur leurs enfants, en particulier sur leurs fils âgés. C'est un changement désa-

voué par plusieurs informateurs qui estiment que les adolescents jouissent d'une trop grande indépendance et qu'ils l'utilisent à mauvais escient.

- *Relation père-fille*

La relation père-fille est marquée par une certaine distance et un certain éloignement. La fille est plus directement sous l'autorité de la mère, dont elle dépend pour apprendre les différences techniques ménagères. Par ailleurs, toute manifestation d'affectivité entre père et fille est mal vue et considérée comme une infraction au tabou de l'inceste.

Le père n'impose pas de punitions à ses filles, car la mère en est habituellement chargée. Il est plus sévère envers elles qu'envers ses garçons. Les filles se soumettent à sa volonté pour éviter les conflits. Les filles aînées de la famille, assistant leur mère dans ses travaux, acquièrent peu à peu de l'ascendant sur leur père. D'une manière générale, la relation père-fille est empreinte d'une certaine distance et d'un respect mutuel.

bb. Relations mère-enfants

- *Relation mère-fille*

La fille se tient auprès de sa mère jusqu'au mariage, lui rendant ensuite des visites fréquentes. Le lien affectif de mère à fille semble plus fort que celui de père à fils. Très jeune, la fille commence son apprentissage de femme sous la conduite maternelle. Elle aide aux travaux ménagers et allège d'autant la tâche de la mère. Elle prend soin aussi des plus jeunes enfants. L'adolescente est une auxiliaire précieuse pour la maîtresse de maison en plus d'être une compagne et une confidente. Autrefois la mère devait tout apprendre à sa fille, car c'était le seul apprentissage dont cette dernière pouvait bénéficier. Maintenant, le rôle socialisateur de la mère est en partie remplacé et complété par l'école que les filles fréquentent plus assidûment que les garçons.

Les occasions de conflit entre mères et filles sont assez rares. La fille est habituellement obéissante et respectueuse. Ces relations de cordialité n'empêchent pas plusieurs jeunes filles de quitter très tôt le foyer pour aller travailler à l'extérieur, la plupart du temps comme aides familiales. Les parents consentent généralement à ce départ. Nombre de jeunes filles, quittant le foyer entre quinze et dix-sept ans, vivent des expériences malheureuses à l'extérieur. Les unes reviennent désillusionnées et se marient au village. D'autres se marient à l'extérieur et y demeurent en permanence. Comme nous l'avons vu, cette émigration des jeunes filles explique le manque de femmes dans la communauté.

• *Relation mère-fils*

Dans son ensemble, la relation mère-fils est caractérisée par une certaine retenue, tout comme la relation père-fille. La mère peut cependant extérioriser sa tendresse lorsque son fils est très jeune. Le garçon, en vieillissant, ne connaît plus ces attentions affectueuses. Elles ont disparu lorsque l'enfant est d'âge scolaire. Mais c'est toutefois la mère qui conserve le principal rôle socialisateur pendant les premières années. Lorsqu'il est adolescent, le fils passe très peu de temps à la maison et sa mère n'a pratiquement plus d'autorité sur lui. Le jeune homme conserve néanmoins beaucoup de respect envers sa mère.

cc. Conclusion

Les degrés de rapprochement entre parents et enfants varient donc selon le sexe et selon l'âge des personnes en présence. Les relations entre personnes de sexes différents sont plus distantes. Les relations des parents avec les jeunes enfants sont plus affectueuses qu'avec les adolescents. La caractéristique la plus frappante de l'ensemble de ces relations est la grande liberté accordée par les parents aux adolescents, particulièrement aux jeunes hommes. La plupart des parents renoncent à exercer leur autorité sur ces derniers. C'est une des raisons pour lesquelles la jeunesse d'aujourd'hui est très indépendante.

c. Relations entre enfants

Les relations entre enfants d'une même famille se diversifient aussi selon le sexe et l'âge, la différence de sexe étant la plus importante. Ces relations se classifient en relations frères-frères, soeurs-soeurs et frères-soeurs.

aa. Relations entre frères

Les naissances étant très rapprochées, les garçons d'une même famille peuvent souvent former un groupe de jeux lorsqu'ils sont jeunes. Il en était particulièrement ainsi lorsque les familles étaient isolées. De nos jours, les frères jouent entre eux et avec des camarades du voisinage jusqu'à l'âge de douze ans environ. Passé cet âge, ils commencent à s'intégrer progressivement à des groupes d'adolescents.

Les adolescents d'une même famille sont très indépendants les uns des autres. Actuellement, ils ont tendance à posséder chacun leur propre chaloupe, leur équipe de chiens ou leur moto-neige, sans qu'il y ait partage avec un des frères. Frères aînés et frères cadets possèdent peu de choses en commun, sauf que l'aîné peut occasionnellement commander aux plus jeunes.

Indépendance et individualisme marquent donc les relations entre frères. Contrairement à ce qui existait autrefois, ils collaborent de moins en moins à des tâches économiques communes.

bb. Relations entre sœurs

Pendant leur jeune âge, les sœurs jouent entre elles et avec des voisines. Lorsqu'elles vont à l'école, elles élargissent leur groupe de jeux. À la maison, elles contribuent, chacune de son côté, à diverses tâches ménagères, sous la direction de leur mère. Devenues adolescentes, les sœurs aînées ont préséance sur leurs sœurs cadettes; elles peuvent les commander ou les diriger dans l'exécution de travaux ménagers et même punir les plus jeunes. L'aînée de la famille est en quelque sorte une seconde mère et les cadettes lui doivent obéissance. Les sœurs ado-

lescentes se montrent moins indépendantes l'une envers l'autre que leurs frères adolescents et travaillent assez souvent en commun.

ce. Relations entre frères et sœurs

Lorsqu'ils sont très jeunes, frères et sœurs sont des compagnons de jeux naturels. La distinction des sexes commence à se faire sentir très tôt, vers l'âge de cinq ou six ans. Dès qu'ils commencent à fréquenter l'école, frères et sœurs jouent de moins en moins souvent entre eux. Nous avons vu pourtant des frères et sœurs âgés de plus de dix ans jouer ensemble à un jeu très populaire, qui consiste à déloger d'un endroit donné une vieille boîte de conserve en lançant un bâton.

L'évitement des sexes se pratique naturellement entre frères et sœurs à l'âge de la puberté. À partir de cet âge, ils entretiennent assez peu de relations les uns avec les autres. Ils ont chacun leur groupe d'amis ou d'amies. Le grand frère n'a pas d'autorité sur sa grande sœur, encore moins la grande sœur sur son grand frère. Chacun poursuit sa vie parallèlement au sein du même foyer. Cependant, en tant qu'auxiliaire de sa mère, l'adolescente aura l'occasion de préparer les repas pour ses frères, de laver et de raccommoder leurs vêtements. Dans une famille, la sœur est beaucoup plus utile au frère que le frère à la sœur.

C. Fonctions de la famille

Les principales fonctions de la famille nucléaire ¹⁰⁴ sont: la procréation, la socialisation des enfants et l'assurance d'une sécurité économique et sociale à ses membres. Voyons comment la famille augustinienne s'est acquittée de ses fonctions dans le passé et comment elle les remplit actuellement.

¹⁰⁴ R. L. COSER, *The Family : its Structure and Functions*.

a. Procréation

Nous avons déjà discuté de la fonction de procréation. Il suffit de rappeler qu'elle a toujours été prise au sérieux par les Augustiniens et que les familles nombreuses sont à l'honneur. Les difficultés économiques n'ont jamais conduit au malthusianisme. Les villageois ne planifient pas à long terme, se basant sur une grande confiance dans l'avenir. Malgré les influences extérieures, l'attitude vis-à-vis du contrôle des naissances est demeurée pratiquement inchangée. Pendant la période de fécondité de la femme, les naissances se suivent régulièrement. Les travaux ménagers accompagnés de grossesses nombreuses épuisent les mères de familles qui acceptent ce rôle avec philosophie.

b. Socialisation

Le principal agent de socialisation à l'intérieur de la famille a toujours été la mère. Dans le passé, avant l'ouverture des écoles, elle dispensait l'enseignement religieux, l'instruction si elle en possédait quelques bribes et l'enseignement ménager. Elle enseignait par la parole et par l'exemple. Tous les enfants en bas âge étaient sous son autorité directe.

Aujourd'hui, l'école a remplacé la mère de famille comme dispensatrice de l'enseignement religieux et scolaire; mais c'est toujours la mère qui s'occupe des enfants pendant leurs premières années. Cependant, elle est parfois débordée par le nombre de ses jeunes enfants et ne peut pas leur accorder toute l'attention nécessaire. Pour cette raison, plusieurs jeunes enfants sont laissés en complète liberté. Encore ici, les comportements varient selon les familles, selon leur grandeur et selon l'aide que la mère reçoit des filles aînées. Il y a des familles où les enfants sont négligés alors que, dans d'autres, ils sont trop protégés. Il arrive assez souvent que des accidents de jeunes se produisent par manque de surveillance de la part des parents. Il y eut deux noyades d'enfant durant l'été de 1965.

Auparavant, le rôle du père comme agent de socialisation commençait surtout lorsque ses enfants étaient en âge de l'aider dans ses travaux. Très tôt le père

transmettait à ses fils tout ce qu'il connaissait au sujet de la pêche, de la chasse et du piégeage. Dès l'âge de quatorze ou quinze ans, les adolescents étaient considérés comme des hommes accomplis qui pouvaient pêcher, chasser et piéger seuls ¹⁰⁵. À présent, le rôle socialisateur du père est amoindri à cause de l'école. Cependant le degré d'instruction que les jeunes garçons y acquièrent n'est pas suffisant pour leur permettre de se trouver un emploi permanent à l'extérieur ou d'exercer un métier. La plupart des adolescents cessent d'aller à l'école après une septième ou huitième année. Ils ont peu de goût pour la poursuite de leurs études au delà de ce niveau. Leurs pères, illettrés pour la plupart, n'en voient pas tellement l'importance et ne les poussent pas à fréquenter l'école plus longtemps. De plus, ils ne disposent pas de l'argent nécessaire à les envoyer continuer leurs études au loin.

Si autrefois l'on n'avait pas besoin d'instruction scolaire ou professionnelle pour vivre du milieu environnant, maintenant, avec l'avènement de l'économie de salariat, une instruction solide devient de plus en plus indispensable. Si les travaux d'hiver venaient à disparaître, les jeunes gens de Saint-Augustin seraient alors devant une situation sans issue. Ils pourraient difficilement travailler à l'extérieur, faute de préparation.

Vu son isolement, la famille formait autrefois une unité de récréation, bien que les occasions de se distraire fussent rares. Les passe-temps favoris étaient les veillées à la maison et les visites entre parents ou voisins. Ce n'est qu'après 1920 que la radio est venue briser cette monotonie. Pendant la saison de pêche, les loisirs étaient rares; on se couchait tôt, on se levait tôt et on trimait du matin jusqu'au soir. Pendant l'hiver, toutefois, on disposait de beaucoup plus de moments libres, mais la rigueur de la température empêchait les gens de sortir autant qu'ils l'eussent désiré.

Actuellement, la famille se démembre pour profiter davantage des divers loisirs disponibles. Le village fournit beaucoup plus d'occasions de se distraire. Jeunes gens et jeunes filles ont leurs groupes d'amis et se rencontrent tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Il y a des représentations cinématographiques trois ou quatre fois par semaine dans le sous-sol de l'église catholique ou au restaurant du village. La venue des bateaux est aussi une occasion de sortie. Dans les maisons, on écou-

¹⁰⁵ TANNER, op. cit., p. 712.

te la radio ou des disques, Les jeunes gens aiment se réunir pour converser et pour boire; on en multiplie les occasions.

Les visites d'une maison à l'autre avec leur échange de nouvelles sont aussi des passe-temps très populaires. Lorsqu'ils vivaient isolés, les pêcheurs étaient toujours très contents de recevoir la visite de parents, d'amis ou d'étrangers. Friands d'apprendre du nouveau, ils engageaient alors de longues conversations sur la température, la pêche, les accidents et incidents survenus dernièrement, les naissances et les décès, les informations reçues de l'extérieur ¹⁰⁶. Ainsi les nouvelles se transmettaient assez rapidement d'un isolat à l'autre.

De nos jours, les pêcheurs sont toujours heureux lorsqu'on les visite à leur poste de pêche d'été et questionnent avec empressement toute personne pouvant leur apprendre quelque chose. Au village, hommes, femmes et enfants se visitent de maison en maison et s'informent mutuellement de tout ce qui est susceptible d'éveiller l'intérêt public. Partout, on entre sans frapper et on s'installe comme chez soi. Les sujets de conversation les plus fréquents demeurent la température et la pêche. En été, on n'aborde jamais un pêcheur sans d'abord s'intéresser à ses succès. « How is the fish » est la formule d'introduction. On engage ensuite une longue conversation sur la température et les aléas de la pêche. L'arrivée de quelque étranger ou tout incident le moins important est discuté et commenté à fond. Il est donc presque impossible pour une famille d'avoir une vie privée. Tout se sait rapidement dans la communauté.

Les potins sur les voisins sont transmis avec raillerie et largement amplifiés. Comme nous l'a dit un informateur, « on voit toujours le mauvais côté des choses et on ne donne de chance à personne ». Parents et amis ne sont pas plus favorisés dans ce dénigrement collectif. Une bonne partie des commérages sont colportés par les enfants qui ont leur entrée libre dans la plupart des maisons et qui déforment souvent les faits. C'est principalement de cette façon que le contrôle social s'exerce sur les familles.

¹⁰⁶ JUNEK, op.cit., p. 64-65.

c. Sécurité économique et sociale

Nous savons que, dans le passé, le père, la mère et leurs enfants formaient une unité de coopération économique, c'est-à-dire, une unité de production et de consommation. Cette unité n'était pas complètement autonome. Certains produits nécessaires, comme les pommes de terre, la farine, le thé, le sucre, les vêtements et les tissus, les outils et les agrès de pêche venaient de l'extérieur. Tout le reste était produit par les membres de la famille... poisson, viande, fruits sauvages, certains légumes, les meubles, la maison, les bateaux de pêche, etc. Chaque membre apportait sa contribution selon ses capacités et, en retour, était assuré d'être logé, nourri et vêtu. Sauf pour le poisson, l'unité familiale ne produisait guère de surplus.

L'économie familiale était donc très précaire. La quantité de poisson capturé et les prix payés variaient d'année en année. Le revenu annuel de la pêche permettait tout juste de se procurer la nourriture et les articles strictement nécessaires des bateaux-marchands qui venaient faire le commerce sur la côte. Lorsque les approvisionnements d'hiver devenaient insuffisants, la famine menaçait la famille. La pauvreté et la misère étaient le lot commun de tout le groupe.

L'unité familiale devait aussi assurer la protection et la sécurité de ses membres en cas de malheur. Aucune institution publique n'y pourvoyait. Lorsqu'un des membres tombait malade ou était victime d'un accident, c'était la famille qui devait en prendre soin. Il en était de même pour le soin des personnes âgées, des infirmes ou des simples d'esprit. Ces obligations supplémentaires, il va sans dire, alourdissaient le fardeau du père et de la mère de famille.

À présent, la famille n'est plus une unité de production au même titre qu'autrefois. Jeunes gens et jeunes filles ne collaborent pas nécessairement avec les parents à l'économie familiale. Plusieurs travaillent comme salariés à l'étranger ou au village. D'autres préfèrent chômer plutôt que d'aider leur père à la pêche. Ceux qui pêchent avec leur père exigent une partie des profits. La préférence des jeunes pour l'économie de salariat est évidente.

Par ailleurs, beaucoup de choses, qui étaient produites par la famille ou dont on n'usait pas, sont maintenant achetées au magasin. L'économie familiale ne fournit plus qu'une part relativement maigre de ce qu'elle consomme: du poisson, un peu de viande fraîche, quelques légumes, des fruits sauvages, C'est à peu près tout. Les appareils ménagers de toutes sortes ont envahi les maisons. Chaque famille possède, soit sa barque de pêche, soit une chaloupe avec moteur hors-bord, soit les deux à la fois, et une ou deux motos-neige. Les salaires gagnés par les pères de famille et les jeunes gens, grâce aux travaux d'assistance-chômage, permettent d'assumer le coût de ces dépenses importantes. Avec l'introduction de l'économie de salariat, la famille est devenue une unité de consommation beaucoup plus qu'une unité de production.

D'un autre côté, de nombreuses responsabilités sociales, naguère réservées à la famille, ont été prises en charge par la société. Les malades sont soignés sur place par l'infirmière ou à l'hôpital de Lourdes-du-Blanc-Sablon. Les vieillards reçoivent une pension de vieillesse. L'assistance sociale vient en aide aux familles vraiment nécessiteuses. Lors de l'épidémie de poliomyélite déjà mentionnée, le gouvernement s'est occupé de tous les enfants atteints de cette maladie. Depuis peu, il aide les pêcheurs, en assurant les barques gratuitement, en subventionnant leur construction et l'achat de l'essence, et il contribue au programme des travaux d'hiver. Grâce à cette aide gouvernementale, l'économie familiale s'est raffermie.

d. Conclusion

Par sa structure et par ses fonctions, la famille nucléaire formait et forme encore la base de l'organisation sociale de Saint-Augustin. Autrefois, la famille était en bonne partie autosuffisante sur le plan économique et les parents étaient les principaux agents de socialisation. Aujourd'hui, les fonctions socialisatrices et économiques tendent à, être assumées par des organismes extérieurs à la famille, tels que l'Église, l'école, les commerçants et les gouvernements. On peut prévoir que ces changements altéreront en profondeur la structure de la famille, dont la transformation n'est encore que superficielle.

D. Groupes parentaux

À Saint-Augustin, le principe de descendance est à dominante patrilinéaire. Comme nous le verrons, la ligne maternelle a cependant son importance. Cette patrilinéarité est à l'origine de deux grands groupes parentaux: la famille étendue et la lignée.

a. Famille étendue

Dans notre esprit, la famille étendue ou « grande famille » comprend les membres de trois générations successives en ligne paternelle ou seulement les membres de la deuxième et de la troisième génération si le chef de la première génération est décédé et qu'une quatrième génération n'est pas encore en voie de formation. Autrefois, la patrilocalité était généralement la coutume. Le fils s'établissait auprès de son père et de ses frères. Toutefois, il arrivait qu'un couple s'établît près des parents maternels si les conditions de pêche y étaient meilleures et si l'endroit n'était pas trop peuplé. S'ils n'avaient pas leur maison propre, les jeunes époux résidaient chez l'un ou l'autre des parents. Le principe de la patrilocalité n'était donc pas très rigoureux.

La proximité géographique favorisait la coopération économique entre les membres de la famille étendue. Comme la pêche dans des embarcations à voiles et à rames requérait plus de bras qu'aujourd'hui, on mettait les efforts en commun pour manœuvrer les barques de pêche et préparer le poisson. On se prêtait aussi main-forte dans l'exécution de travaux d'envergure, comme la construction d'une maison. L'entraide mutuelle, en cas de difficultés économiques ou autres, poussait ceux qui avaient des réserves de nourriture à partager avec ceux qui en manquaient.

L'autorité du chef de la première génération ou du frère aîné sur ses cadets était respectée, mais elle ne donnait aucun droit abusif sur les autres membres de la famille étendue. Les chefs de famille nucléaire, habitant leurs propres maisons, ont toujours joui d'une assez grande indépendance vis-à-vis de leur père.

L'héritage allait habituellement au dernier garçon de la famille. Cette pratique s'explique assez facilement. Lorsque le chef de famille devenu âgé songeait à se départir de son bien, ses garçons les plus âgés étaient déjà établis dans leurs propres maisons. Les biens transmis par le père allaient donc naturellement au cadet non encore établi. Selon Tanner ¹⁰⁷ cette coutume était aussi en vigueur au Labrador terre-neuvien.

La tendance à la patrilocalité est encore visible aujourd'hui dans la disposition des maisons du village. Tant que l'espace disponible le permet, les garçons s'établissent auprès de leur père ou de leurs frères. L'uxorilocalité persiste aussi puisque plusieurs femmes mariées résident près de leurs parents. Il est donc plus juste de parler de bilocalité. Dans les îles et les postes de pêche, la distribution géographique des familles étendues est sensiblement la même qu'autrefois. On s'établit en groupes familiaux. L'île de Saint-Augustin, par exemple, renferme trois maisons d'été. L'une est habitée par le vieux Thomas Kennedy, l'autre par son demi-frère Ned Martin et la troisième par le fils de Ned, Tony Martin. La baie de Nape-tipi n'est habitée que par des Belvin.

Comme dans le passé, cette proximité géographique permet aux membres de la famille étendue de s'entraider. La coopération économique est moins grande cependant. Presque chaque famille nucléaire s'occupe de sa propre station de pêche. Cependant, quelques propriétaires de « trappes à morue » ont des parents comme associés. En dehors de la pêche, l'entraide familiale se manifeste par une foule de services rendus mutuellement.

Les liens affectifs qui relient les membres de la famille étendue sont plus ou moins lâches selon les cas. Dans certaines familles on se jalouse et on se dénigre entre frères et sœurs. Quelques-uns ne se visitent même pas. Ce ferme individualisme conduit certains chefs de famille à prétendre qu'ils n'ont pas besoin des autres pour vivre. Mais en cas de difficultés, les meilleurs amis demeurent encore les parents.

¹⁰⁷ TANNER, op. cit., p. 703.

b. Lignée

La lignée comprend tous les descendants en ligne paternelle d'un ancêtre commun. À Saint-Augustin, la majorité des patronymes forme des lignées individuelles. Il y a actuellement vingt-quatre patronymes. Ce sont, par ordre alphabétique: BARBETT, BATEMAN, BELVIN, BENOIT, BILODEAU, BOLAND, BURSEY, CHUBBS, DRISCOLL, DRUDGE, FAULKNER, FEQUET, GALLIBOIS, KENNEDY, LAVALLÉE, LEON, LESSARD, MARTIN, MAURICE, MCKINNON, NADEAU, ORGAN, SHATTLER, WELLMAN.

Les patronymes familiaux les plus fréquents sont en même temps les plus anciens. Ce sont, par importance numérique: les MAURICE (seize unités familiales), les LAVALLÉE (treize), les DRISCOLL (douze), les BELVIN (neuf) et les SHATTLER (neuf). À eux seuls, ces cinq patronymes comprennent plus de la moitié des unités familiales du village.

Nous avons déjà souligné la pauvreté de la tradition orale à Saint-Augustin. Un autre trait qui n'a pas manqué de nous étonner, c'est l'indifférence manifestée par les Augustiniens envers leur généalogie et la connaissance de l'histoire familiale. Très peu d'informateurs, même parmi les plus âgés, pouvaient remonter au delà de la troisième génération ascendante et identifier le nom de leur arrière-grand-père. La transmission de la connaissance du passé n'intéresse que faiblement ces pêcheurs. Préoccupés de leurs seuls problèmes économiques, ils portent peu d'intérêt aux ancêtres ayant vécu sur ce territoire. C'est donc avec difficulté que nous avons pu reconstituer les généalogies des principales lignées.

À notre connaissance, la plus vieille lignée est celle des BELVIN ¹⁰⁸. La plus jeune génération des BELVIN est la sixième à partir du premier ancêtre James BELVIN qui s'est probablement établi à Baie-des-Rochers dès les débuts du XIXe siècle. Le plus vieux membre vivant de cette lignée est John Jack BELVIN, vieillard encore très alerte à soixante-quinze ans et qui nous a fourni les renseignements généalogiques sur les principales familles du village. Encore aujourd'hui les

¹⁰⁸ Voir notre [premier chapitre](#).

BELVIN habitent leurs maisons d'été, à Baie-des-Rochers et à Napetipi le poste voisin.

Illustration 23.

Schéma généalogique des BELVIN.

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Illustration 24.**Schéma généalogique des MAURICE.**

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Nous ne connaissons pas le nom de l'ancêtre des MAURICE. Celui-ci venait fort probablement du Québec. La lignée se divise actuellement en deux branches: les descendants de Old Tom et les descendants de Jos Sr. (voir notre schéma, page 130). Plusieurs familles de MAURICE sont concentrées dans le quartier nord-est du village. Sept familles demeurent en permanence au village, l'été comme l'hiver, alors que quatre autres vont vivre à Bungalow Island durant la saison estivale. L'actuelle génération des MAURICE est la sixième. Dick MAURICE, membre de la troisième génération et âgé, de soixante-douze ans, est actuellement le plus vieux membre de la lignée.

Il y eut plusieurs intermariages entre les descendants de cette lignée, dont trois entre des enfants de Mike et de Dick (voir notre schéma, page 130). Il existe aussi une autre branche, celle de Frank, enfant naturel de Jos Sr. La lignée des MAURICE est très nombreuse. Elle comprend seize hommes mariés et dix-sept femmes, pour un total de vingt-neuf familles, soit 25 pour cent de toutes les unités familiales de la communauté.

L'ancêtre des LAVALLÉE est Télésphore, communément appelé « Old Teles ». Il s'était établi en premier lieu sur l'île du Vieux Poste située en face de l'île de Saint-Augustin. La plus jeune génération est la cinquième et le plus vieux représentant est Frank Jr. âgé de soixante et un ans. La plupart des LAVALLÉE

demeurent en permanence au village (quatre familles) ou ont leurs maisons d'été à Sandy Island (quatre familles). La branche la plus importante de la lignée est celle des descendants de Frank Sr. qui a eu seize enfants.

Illustration 25.

Schéma généalogique des LAVALLÉE.

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Tous les SHATTLER descendent d'un même ancêtre dont le nom est inconnu et dont trois des fils ont laissé une postérité: John, Jack et Bill. Jack SHATTLER a épousé une femme esquimaude et les traces du métissage sont facilement reconnaissables chez les membres féminins de sa descendance. Les descendants actuels de Jack refusent de reconnaître cette ascendance. Il y a, par ailleurs, un certain discrédit qui pèse sur eux à cause de leur sang mêlé. Jack est aussi le père de Dick Shattler qui guida Junek lors de son voyage sur la Côte ¹⁰⁹.

109 JUNEK, op.cit., p. 97.

Illustration 26.
Schéma généalogique des SHATTTLER.
 Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

La branche la plus nombreuse de la lignée des SHATTTLER est celle des descendants de Bill, comme le montre le schéma. Les aînés de la cinquième génération des SHATTTLER sont en âge de se marier. Le plus vieux représentant de la lignée est Jim, célibataire, âgé de soixante-cinq ans et seul descendant mâle de John. Cette branche de la lignée s'éteindra donc avec lui.

Il y a eu deux intermariages à l'intérieur de cette lignée: l'un entre Richard et Théodora, l'autre entre Réginald et Mirva. Réginald et le père de Mirva sont cousins au second degré (voir le schéma de cette page). Les cinq familles des SHATTTLER demeurent en permanence au village ou ont leurs maisons d'été sur l'île Shékatika.

Les familles des KENNEDY, des LESSARD et des NADEAU font aussi partie de vieilles lignées dont les ancêtres se sont établis en territoire augustinien vers 1850 ou peu avant. Mais, vu le nombre limité de leurs membres, il ne nous semble pas intéressant d'en donner ici les généalogies complètes.

La lignée n'a pas une très grande importance sur le plan socio-culturel. Il n'y a pas beaucoup de collaboration économique à ce niveau. Même lorsqu'il y a proximité géographique, il n'y a pas de sentiments d'unité reliant les membres qui ne sont pas parents au deuxième ou troisième degré. Après la troisième génération

on considère le lien de parenté comme très faible: « We are just third cousins », dit-on alors. Peut-être est-ce la raison pour laquelle les mariages entre « petits cousins » sont si fréquents !

La lignée ne possède aucun chef reconnu comme tel. Cependant ses plus vieux membres, tels que Jack-John BELVIN et Dick MAURICE, sont écoutés et respectés. Certains membres, qui ont bien réussi, jouissent d'un prestige plus grand au sein de la lignée, mais personne n'a autorité sur l'ensemble des membres. L'individualisme des groupes familiaux s'y oppose.

Contrairement à ce qui se passe dans les communautés traditionnelles, les habitants de Saint-Augustin n'attachent pas beaucoup d'importance à la recherche des généalogies, des liens de parenté et d'alliance. La connaissance des traditions est aussi rudimentaire. Ces constatations nous révèlent un aspect de la mentalité des pêcheurs augustiniens: ils ne sont pas orientés vers le passé. Ils visent au profit maximum et immédiat de ce que le présent offre de bon.

4. Conclusion

[Retour à la table des matières](#)

La section consacrée à l'organisation familiale nous révèle que les divers éléments de la configuration familiale ne sont pas bien intégrés. Les règles du mariage sont lâches. À l'intérieur de la famille, l'autorité des parents est contestée par les jeunes gens. L'organisation des groupes parentaux est fortement marquée par l'individualisme. Les changements économiques et sociaux ont entraîné une désintégration du système de parenté et un affaiblissement des liens d'entraide et de coopération qui existent entre les divers membres d'un même groupe familial. On peut noter une forte influence des modèles urbains de comportement sur les relations entre parents.

III. ORGANISATION COMMUNAUTAIRE ET « LEADERSHIP »

[Retour à la table des matières](#)

Autrefois, l'organisation sociale reposait principalement sur la famille et sur les groupes familiaux. Il n'y avait pas d'organisation communautaire formelle. Avec l'établissement en permanence au village de familles de plus en plus nombreuses, le besoin d'organisation s'est fait sentir. Cependant la plupart des initiatives en ce domaine, aux points de vue tant économique et politique que religieux, sont venues de l'extérieur. Le leadership local a toujours été pauvre et les leaders peu nombreux. L'individualisme est difficile à briser et le processus d'organisation sociale est lent.

Nous décrirons maintenant le rôle des principaux leaders de la communauté sur le plan de l'organisation religieuse, de l'organisation politique et de l'organisation économique.

1. Organisation religieuse et leadership

Nous le savons déjà, les Augustiniens sont divisés sur le plan religieux entre catholiques et anglicans, avec un avantage numérique marqué de l'effectif Catholique. Ceci s'explique en partie par le fait que, dans les mariages mixtes, le conjoint anglican s'engage par écrit à faire élever ses enfants dans la religion catholique.

Ni les catholiques ni les anglicans ne se définissent comme appartenant à une paroisse. Les termes communément employés pour se désigner sont les suivants. the Catholic Church, the Catholic group, the priest's people ou the Catholics tout simplement, et the Anglican group, the Anglican Church, the Church of England ou the Anglicans. La notion de paroisse, telle qu'on la trouve au Canada français et telle que définie par Junek ¹¹⁰, n'est donc pas très forte ici. Pour notre part,

¹¹⁰ JUNEK, op. cit., p. 76.

nous utiliserons quand même le concept de paroisse pour désigner cette entité sociale englobant le ministre du culte, les fidèles et l'organisation matérielle rendant le culte possible. Voyons comment sont organisées les deux paroisses, catholique et anglicane.

A. La paroisse catholique

a. Organisation matérielle

La « mission » catholique de Saint-Augustin fait partie du diocèse du Labrador, sous la juridiction de Mgr Lionel Sbeffer, o.m.i. Pendant longtemps le poste ne fut qu'une desserte visitée à intervalles irréguliers par les oblats, par des prêtres séculiers et finalement par les eudistes. Le curé actuel, un oblat, fut le premier prêtre à s'établir en permanence en 1950. Il est aidé dans son travail par deux frères coadjuteurs de la même communauté.

L'église actuelle a été construite il y a sept ans. C'est un édifice qui impressionne par ses dimensions en un endroit si éloigné. Ses fondations sont en béton et il y a une salle paroissiale au sous-sol. L'intérieur de l'église est relativement vaste et peut contenir environ trois cents personnes. Relié à l'église se trouve un presbytère à étage, d'une dizaine de pièces. Selon des voyageurs qui connaissent bien la Côte, l'église de Saint-Augustin est l'une des plus belles de la Basse CôteNord.

Outre l'église et le presbytère, les biens matériels de la paroisse comprennent un atelier de réparation avec un équipement assez complet, un hangar servant d'entrepôt, une salle paroissiale qu'on a transformée, l'été de 1965, en école pour les Indiens, une scierie, un poulailler, deux chenillettes, un yacht, un pont flottant pour le transport du matériel lourd, une dynamo de secours, un appareil radio émetteur-récepteur; bref, la paroisse est bien équipée.

b. Le curé

Le maître incontesté de cet « empire » est le curé, d'origine canadienne-française. Il est facile d'imaginer que son rôle déborde largement le domaine spirituel et s'étend aux domaines économique et politique. Nous discuterons immédiatement de son rôle à ces trois niveaux plutôt que de le reporter plus loin, alors que nous traiterons de l'organisation politique et économique de la communauté.

L'aspect fondamental du rôle d'un pasteur d'âmes chrétien est de s'occuper du bien spirituel de ses ouailles. Sur ce plan, le curé de Saint-Augustin s'acquitte de sa tâche avec beaucoup d'ardeur. Il célèbre deux messes le dimanche et une messe tous les soirs de la semaine. Il officie aux mariages, aux baptêmes et aux enterrements. Il visite chaque famille du village une fois par année. En chaire, ses thèmes favoris de prédication demeurent les tenues vestimentaires indécentes, l'absentéisme de la messe dominicale, la danse et l'alcool, les relations sociales entre catholiques et anglicans. En dehors de son service religieux, le curé visite très peu ses paroissiens; il se tient confiné dans son presbytère où les paroissiens viennent le rencontrer.

La plupart des catholiques ne pratiquent pas régulièrement. L'été, l'église est pratiquement vide aux deux messes dominicales. Seul un petit groupe de pieuses femmes suit fidèlement les principes catholiques. La pratique religieuse de l'ensemble du groupe catholique est loin d'être fervente.

Par ailleurs, les enseignements mêmes du curé sont contestés par les anglicans et par quelques-uns de ses fidèles. À cause de son opposition au port des shorts et des maillots de bain par les jeunes filles, de même qu'aux danses qui ont lieu hors de la salle paroissiale, on le qualifie de « vieux jeu ». Les anglicans n'ont pas aimé non plus les remarques qu'il aurait faites sur eux durant les premières années de son ministère et ils trouvent qu'il manque de largeur d'esprit. Aujourd'hui, les frictions entre catholiques et protestants sont de plus en plus rares. Les exhortations du curé sur les attitudes à avoir vis-à-vis des protestants sont remises en question par les paroissiens.

Sur le plan temporel, l'importance du curé est tout à fait affirmée. Les bâtisses et l'équipement qu'il possède, l'aide qu'il reçoit de l'extérieur et le nombre de personnes qui travaillent pour lui en font le principal entrepreneur de la communauté. Nous avons déjà énuméré les propriétés matérielles de la paroisse. Il serait plus juste de les considérer comme biens du curé, car elles sont considérées comme telles par le curé lui-même et par les membres de la communauté. Le curé administre les biens temporels de la paroisse et en rend compte à son évêque et à sa communauté. Possédant peu en 1950, il s'est constitué en quinze ans, par son initiative personnelle, un domaine enviable. Il est aidé dans ses efforts par la communauté des oblats, les dons faits aux « missions » du Labrador et les deux frères convers qui l'assistent dans ses travaux.

Les entreprises économiques de ce prêtre sont nombreuses. Il est à la fois, propriétaire d'une scierie, entrepreneur pour la compagnie Quebec Power, hôtelier, banquier, marchand. Il est un Jack of all trades dans la tradition des gens de la Côte.

Son activité économique la plus importante est celle du sciage du bois. Le curé dirige une scierie qui aurait été mise autrefois à la disposition de la communauté par le gouvernement fédéral. C'est la seule entreprise du genre à Saint-Augustin, une seconde ayant fermé ses portes il y a quelques années. Après avoir coupé leurs « billots » pendant l'automne, les gens doivent les faire scier à la scierie « paroissiale ». C'est dire que le curé possède un contrôle sur la production de bois de sciage pour la construction des maisons et des embarcations.

Le curé a agi aussi comme entrepreneur pour la compagnie Quebec Power lors de l'installation de la centrale électrique à Saint-Augustin. Il a loué et loue encore son équipement pour le transport des pièces lourdes, des moteurs diesel, des poteaux, des tuyaux, du mazout, etc. Enfin, le curé perçoit un salaire permanent de la Quebec Power pour l'un des frères convers chargé de l'entretien de la centrale électrique.

Le curé accepte aussi des pensionnaires à son presbytère. La préférence va surtout aux hommes qui occupent une position importante et aux employés de la Quebec Power. Le curé est banquier à ses heures. Il change des chèques, en certifie et garde de l'argent en dépôt pour certaines personnes. Il vend aussi les oeufs de son poulailler ainsi que les meubles et les vêtements qu'il reçoit en dons de

l'extérieur. Trois fois par semaine, il donne des représentations cinématographiques.

Le curé fait actuellement transformer une ancienne école qui servait d'entrepôt en une école pour les Indiens qu'il louera au gouvernement fédéral. Le curé fut autrefois agent des terres pour le gouvernement provincial. De plus, lorsqu'il n'y avait pas d'infirmière en permanence dans le village, il soignait avec beaucoup de compétence les malades et les blessés.

S'il ne joue aucun rôle direct sur le plan politique, il est cependant en bons termes avec le député provincial du comté de Duplessis et avec l'administrateur de la municipalité de la Basse Côte-Nord qui loge toujours au presbytère lors de ses visites. Il entretient aussi de très bonnes relations avec le principal politicien de la place, l'agent de l'assistance sociale.

L'activité temporelle du curé est donc multiple et variée. En incluant les deux frères convers, il a huit personnes à son emploi, ce qui en fait, avec la Compagnie de la Baie d'Hudson, le principal employeur de l'endroit. En plus de lui assurer un bon niveau de vie, ces nombreuses occupations lui permettent d'exercer une grande influence sur la vie économique de la communauté. Le curé est conscient de sa position de leader et il en utilise souvent les prérogatives. Il nous a déclaré que, si cela était possible, il ferait déménager le village dans un endroit plus propice que l'endroit actuel devenu trop exigü. Son instruction beaucoup plus avancée que celle des pêcheurs et sa connaissance de la vie à l'extérieur lui ont permis de prendre un ascendant considérable sur les membres d'une communauté si peu organisée et qui ne semble pas trouver en elle-même les éléments d'une réorganisation.

Le curé est beaucoup critiqué pour le contrôle économique qu'il exerce sur le village. Les anglicans l'accusent de favoriser ses paroissiens. « I am of the wrong Church », nous ont dit plusieurs informateurs anglicans, voulant souligner ainsi la discrimination qu'exerce le prêtre dans l'attribution des emplois et des choix économiques. On dit aussi qu'il est plus homme d'affaires qu'homme de Dieu, qu'il s'occupe plus de son bien-être matériel que du bien-être spirituel de ses fidèles. Les catholiques ne manquent pas non plus de le critiquer; mais personne n'a osé s'y opposer directement. Son leadership temporel demeure inattaqué.

c. L'école catholique

L'école catholique actuelle a été construite il y a huit ans. C'est une imposante bâtisse avec les salles de classe au rez-de-chaussée et la résidence des sœurs à l'étage. Elle est dirigée par huit sœurs du Sacré-Cœur de Bordeaux, qui enseignent de la première à la dixième année. Ces religieuses sont d'origine canadienne-française ou acadienne. Elles dispensent l'enseignement religieux et l'enseignement scolaire. Sur le plan religieux, elles semblent entretenir chez leurs élèves des préjugés vis-à-vis des protestants. Sur le plan scolaire, la qualité de l'enseignement est médiocre, semble-t-il. Très peu d'élèves se rendent jusqu'à la neuvième année. Les filles, plus studieuses que les garçons, fréquentent l'école plus longtemps. La nécessité de l'instruction n'est pas encore profondément ressentie. La situation actuelle est cependant meilleure que celle d'autrefois; les jeunes gens savent au moins lire et écrire, ce que leurs pères n'avaient jamais appris.

Dans la communauté, les religieuses de l'école jouissent d'un grand prestige aux yeux des parents catholiques, particulièrement auprès des femmes qui les consultent assez souvent. L'une des religieuses donne quotidiennement des cours de couture. Il y a cinq groupes de huit femmes qui suivent à tour de rôle des cours pratiques de couture d'une semaine. Ces cours sont appréciés et contribuent à améliorer les connaissances des techniques ménagères chez les femmes.

L'école catholique et les religieuses sont sous l'influence directe du curé qui prend les décisions les plus importantes. De plus, pendant l'année scolaire, le curé prend ses repas à l'école et y dit une messe tous les jours. Les frères oblats agissent comme concierges de l'école et font les réparations qui s'imposent. Il n'y a pas de commission scolaire à Saint-Augustin et les habitants ne paient pas de taxe scolaire. Les écoles dépendent directement du gouvernement provincial.

Le curé agit comme intermédiaire entre les autorités gouvernementales et les religieuses dans les questions financières.

d. Les associations religieuses

Les associations religieuses sont pratiquement inexistantes. Nous n'en connaissons que deux, d'ailleurs très peu structurées. Toutes deux sont des associations de femmes. Ce sont un groupe d'adoratrices du Très-Saint-Sacrement et un groupe de dames patronnesses. Les dames patronnesses confectionnent différents articles d'artisanat qui sont ensuite vendus à l'encan au profit de l'église. Dans ces deux organismes, la direction du curé apparaît seule.

B. La paroisse anglicane

a. Organisation matérielle

La paroisse anglicane de Saint-Augustin fait partie du diocèse de Québec. Elle n'a pas de pasteur en résidence permanente. Elle est desservie par le ministre de Rivière-Saint-Paul, communauté située à environ quarante milles à l'est de Saint-Augustin.

Les propriétés matérielles de la paroisse se résument à une modeste chapelle de bois, une école de deux classes et une salle paroissiale. Ces édifices sont bien entretenus.

b. Le rôle du ministre

Le pasteur ne vient exercer son ministère qu'à des intervalles irréguliers, lors des fêtes religieuses ou pour des occasions spéciales telles que mariages ou sépultures. En 1965, il a été exceptionnellement remplacé une partie de l'été par un collègue qui, venu directement d'Angleterre, avait déjà exercé son ministère sur la Côte. Celui-ci a visité l'archipel de Saint-Augustin à quelques reprises. Il a voyagé

d'île en île, donnant l'absolution aux pêcheurs, récitant l'office dans les modestes maisons d'été, distribuant la communion et prêchant.

Il est difficile d'évaluer le rôle spirituel du ministre anglican puisque ses visites ont été peu fréquentes pendant notre séjour. De façon générale, la religion anglicane est plus tolérante et donne plus de liberté à ses membres que la religion catholique. Ceci se reflète dans les enseignements du pasteur et dans la conduite des fidèles. Les anglicans croient à la possibilité de coexistence pacifique entre catholiques et protestants. Par ailleurs, la pratique religieuse extérieure et les croyances aux saints et aux dogmes semblent avoir moins d'importance. Comme l'enseignement religieux fait un peu défaut, la croyance religieuse est assez libre.

Sur le plan temporel, le ministre n'a pratiquement pas d'influence sur la communauté. Ses autres occupations l'accaparent, des fidèles veillent à la surveillance et à l'entretien de l'église et de la salle paroissiale. Pendant l'automne et l'hiver, on organise des danses régulièrement dans la salle paroissiale. Un paroissien responsable est chargé de la bonne marche de ces soirées. Le ministre anglican ne conteste donc en rien le leadership économique du curé.

c. L'école anglicane

L'école anglicane est une petite construction de deux classes contiguës à l'église. Deux instituteurs laïques y enseignent de la première à la septième année. Ces professeurs sont originaires de la Côte, mais pas de Saint-Augustin. Ils quittent la communauté pendant les vacances d'été.

L'enseignement des instituteurs anglicans rencontre les mêmes difficultés que celui des religieuses catholiques, c'est-à-dire le désintéressement de beaucoup d'élèves et de leurs parents. En plus, ces enseignants sont en charge de plusieurs classes. Les résultats scolaires ne sont pas très encourageants.

En dehors de leurs classes, les instituteurs ne jouent pas un rôle important dans la communauté; ils ne participent pas activement à son organisation.

d. Les associations religieuses

La seule association religieuse qui compte est celle des dames patronnesses. Pendant la saison morte, elle se réunit à intervalles irréguliers pour travailler à la confection de différentes pièces d'artisanat ou de couture qui sont ensuite vendues. Les profits ainsi obtenus ont contribué à la construction de l'église et de la salle paroissiale. Il est à noter que cette association groupait auparavant catholiques et protestants jusqu'à ce que le curé décide de faire lui aussi des ventes aux enchères au profit de son église. Les dames patronnesses ont ainsi perdu plusieurs de leurs membres.

2. Organisation politique et leadership

[Retour à la table des matières](#)

Les Canadiens anglais de Saint-Augustin ne manifestent pas d'intérêt pour la politique à quelque niveau que ce soit. Ce phénomène s'explique sans doute en partie par le fait qu'ils ne vont aux urnes que depuis peu et qu'ils n'ont été, politiquement organisés qu'à une époque toute récente. Junek mentionne qu'en 1933 les habitants de la Côte ne connaissaient pas encore l'usage du droit de vote ¹¹¹. Cet usage a été introduit lors de la deuxième guerre mondiale. Les Augustiniens sont encore assez peu familiers avec les processus démocratiques et les élections les laissent froids.

La communauté ne s'est jamais donné elle-même une structure politique. Sur le plan provincial, elle fait partie, par définition, du comté de Duplessis. Sa participation à la municipalité de la Basse Côte-Nord a été décidée par des administrateurs provinciaux et rendue officielle par texte de loi. C'est l'administrateur de la municipalité qui a organisé l'élection d'un conseil de cinq membres pour le village. L'initiative vient toujours de l'extérieur. Les Augustiniens ne semblent pas trouver parmi eux les ressources humaines nécessaires pour dépasser le stade de

¹¹¹ JUNEK, op.cit.,p. 118.

l'organisation familiale. Les longues années passées dans l'isolement marquent encore leur comportement. Ils demeurent individualistes et méfiants. Dans ces conditions, l'organisation politique stagne et des leaders percent rarement. Le conseil élu récemment n'est pas encore effectif. Le seul leader politique vraiment actif est l'agent de l'assistance sociale.

A. Le conseil élu

Un conseil de village a été élu pour la première fois en mai 1965. Il est composé de cinq membres et seuls cinq candidats étaient en lice le jour des élections. La tenue des élections a donné lieu à une campagne politique banale. Lors du vote, les chefs de famille devaient voter pour un seul des cinq candidats en lice. Le candidat qui a recueilli le plus de voix a été élu président, le second vice-président, les trois autres ont été élus conseillers.

Le président du conseil est originaire d'Angleterre. Pendant les mois d'été, il travaille comme comptable à l'usine de poisson de la St. Lawrence Sea Products à La Tabatière. Pendant ce temps, il ne peut pas s'occuper convenablement des affaires de la communauté. Il a été élu au poste de président à cause de son niveau d'instruction supérieur à celui des autres. Le vice-président est l'agent de l'assistance sociale, dont nous discuterons plus loin du leadership politique. C'est le seul homme qui soit vraiment intéressé à la politique et en connaisse les applications. On le considère comme le véritable leader du conseil et comme le « maire » du village. Les trois autres membres du conseil se sont fait élire par recherche de prestige ou simplement pour combler un vide. L'un d'entre eux nous a avoué son indifférence totale pour les affaires publiques, mais il s'était décidé lorsque sa femme l'eut poussé à se présenter comme candidat.

Le conseil n'a pas encore pris d'initiatives valables depuis son élection. Le président étant absent, les réunions sont rares et chacun travaille de son côté. À l'insu des autres membres du conseil, le vice-président a obtenu pour un de ses amis un contrat gouvernemental. On n'a pas encore l'habitude de l'administration en commun d'une communauté politique.

Le conseil ne paraît pas jouir de la confiance des villageois, qui ne voient pas l'utilité de cette innovation politique. On critique les membres l'un après l'autre pour leur ignorance, leur incapacité ou leur inactivité. Il peut se passer de nombreuses années avant que cette structure ne soit acceptée et devienne efficace.

B. L'agent de l'assistance sociale

Le seul Augustinien à faire de la politique véritable est l'agent de l'assistance sociale pour la Basse Côte-Nord. Ce fonctionnaire provincial reçoit un salaire régulier et jouit d'un statut économique enviable parmi ceux qui l'entourent. Sa profession qui l'amène à voyager dans toutes les localités de la Côte est une fonction-clé. Avant les travaux d'hiver, les gens vivaient principalement de l'assistance sociale et c'était à l'agent de décider qui recevrait de l'aide ou n'en recevrait pas. Le nombre des familles secourues actuellement par l'assistance sociale a de beaucoup diminué, mais le rôle de l'agent reste toujours important. De plus, les voyages fréquents qu'il effectue l'ont familiarisé avec les problèmes économiques et sociaux de la Côte et lui ont permis de se faire de nombreuses connaissances. Par ailleurs, en tant que fonctionnaire, il a ses entrées au Gouvernement et connaît les rouages de la « machine administrative ». Enfin, il entretient des rapports amicaux avec les membres du clergé catholique, particulièrement avec le curé de Saint-Augustin.

Cette familiarité avec les problèmes de la Côte et les relations qu'il possède ont permis à l'agent de se faire élire président du Conseil économique de la Basse Côte-Nord, fondé par Mgr Scheffer dans le but d'améliorer les conditions économiques et sociales de la Côte ¹¹². Comme nous le disions plus haut, l'agent est aussi vice-président du Conseil de Saint-Augustin. Son leadership s'étend à toute la Côte mais, à Saint-Augustin, il est subordonné à celui du curé.

Le président du Conseil économique a eu un rôle important à jouer dans l'introduction du programme de travaux d'hiver sur la Côte. L'agent d'assistance sociale remplit toujours une fonction-clé dans l'attribution des secours gouvernementaux aux familles nécessiteuses. Le vice-président du Conseil de Saint-

¹¹² Gaston BERGERON, «La Basse Côte-Nord », le Côtier, vol. V, n° 5.

Augustin a obtenu la construction d'une remise d'hiver pour les barques de pêche a un emplacement situé à proximité du village. Ces trois fonctions font de l'agent de l'assistance sociale le leader le plus important après le curé.

Ce leadership est reconnu effectivement par les villageois, mais il est aussi critiqué. Les uns disent que c'est le seul homme actif et débrouillard qui fasse quelque chose pour la communauté et ils apprécient son sens de l'organisation politique. Certains déplorent son manque d'instruction alors que d'autres le critiquent ouvertement et l'accusent de faire preuve de favoritisme dans la distribution de l'aide gouvernementale et d'en faire profiter surtout ses parents, ses amis et ses coreligionnaires. L'individualisme et la jalousie font que tout leadership est difficilement accepté à Saint-Augustin.

3. Organisation économique et leadership

[Retour à la table des matières](#)

Dans le chapitre portant sur l'organisation économique, nous avons vu que celle-ci dépendait principalement de l'action de la Compagnie de la Baie d'Hudson, du curé, des acheteurs de poisson et de deux marchands locaux. Nous avons déjà aussi traité du rôle de direction du curé sur le plan économique. Dans les "lignes qui vont suivre, nous discuterons de l'action des autres dirigeants économiques au niveau de l'ensemble de la communauté.

A. La Compagnie de la Baie d'Hudson

Sur le plan économique, il faut rappeler le très grand rôle de la Compagnie de la Baie d'Hudson comme créateur de types de consommation et même de besoins (voir notre chapitre sur l'organisation économique, page 51). Ce rôle a déjà été souligné par Juneke: « This company may be said to create new needs and new desires by the introduction of machine-made goods, food articles and the li-

ke ¹¹³. » Ceci est encore plus vrai aujourd'hui avec l'avènement d'une économie de consommation. La Compagnie est d'emblée le principal leader sur le plan économique et influence grandement les comportements économiques des villageois.

Le rôle direct de la Compagnie de la Baie d'Hudson se limite étroitement au niveau économique. La Compagnie ne contribue en aucune façon à l'organisation de la communauté sur le plan social.

L'actuel gérant du magasin est originaire de Terre-Neuve et demeure à Saint-Augustin depuis trois ans seulement, Sa position lui confère un prestige certain, mais il se mêle peu aux gens en dehors des heures de bureau, Les pêcheurs doivent le rencontrer assez souvent au sujet de leurs problèmes économiques ou des règlements de crédit. On le dit très dur en affaires. En dehors de son rôle de gérant, il n'exerce pas d'autre fonction dans la communauté. Pendant l'hiver, cependant, il a l'habitude de projeter des films toutes les semaines pour les villageois. Les autres employés de la Compagnie ne jouent aucun rôle d'importance dans la communauté.

Ainsi, la Compagnie de la Baie d'Hudson, par l'entremise de son gérant, se contente de diriger l'économie de Saint-Augustin sans toutefois s'intéresser à d'autres secteurs de son organisation. Cette compagnie s'est toujours abstenue, partout où elle possède des postes, de participer à l'action sociale.

B. Les acheteurs de poisson

L'initiative de la vente et de la mise en marché du poisson vient encore de l'extérieur. La compagnie Mifflin, qui achète la morue salée ou séchée, est de Catalina, Terre-Neuve. La compagnie St. Lawrence Sea Products, propriété des Blais, qui achète surtout la truite, le saumon et la morue fraîche, a ses usines de transformation à La Tabatière. La « coopérative » de Cyril Maurice, qui achète le saumon et la truite, est établie à Mutton Bay, à dix milles de La Tabatière. Cyril Maurice est cependant originaire de Saint-Augustin. Son entreprise porte le nom de coopérative, mais en réalité elle fonctionne sur le même plan que les autres entreprises; les pêcheurs n'ont ni critiques ni suggestions à formuler au sujet de

¹¹³ JUNEK, op. cit., p. 97.

son administration. La seule différence, c'est qu'ils sont payés plus tard pour le poisson qu'ils ont livré et cela demeure objet de discussions. Cyril Maurice est un des rares Augustiniens qui aient montré de l'initiative sur le plan économique.

Le rôle de ces trois compagnies acheteuses de poisson ne dépasse pas le niveau économique. Chacune essaie de réaliser le plus de profits possible sans se soucier d'y intéresser la communauté. La compagnie Mifflin a un quasi-monopole sur l'achat de la morue salée ou séchée. Les prix payés sont bons mais les conditions d'achat se font au détriment du pêcheur qui n'a pas le choix. La compagnie Blais et la coopérative de Cyril Maurice se font concurrence dans l'achat de la truite et du saumon. Les pêcheurs encouragent les deux acheteurs, car ils considèrent que la compétition entre les deux favorise le maintien des prix. On aime aussi encourager Cyril Maurice parce qu'il est un ancien habitant de Saint-Augustin. L'acheteur de la St. Lawrence Sea Products est le fils du président du conseil. En plus d'acheter le poisson, il est surveillant de l'entrepôt du quai et contrôle toutes les marchandises qui arrivent par bateau. Cette fonction lui confère de l'importance aux yeux des pêcheurs.

En résumé, disons que le système d'achat et de collecte du poisson est mal organisé, livrant les pêcheurs, isolés qu'ils sont, à la merci des acheteurs de l'extérieur. Un seul Augustinien a osé prendre de l'initiative en ce domaine, mais il est allé s'installer à l'extérieur. En ce domaine comme en d'autres, les Augustiniens manquent totalement de leadership.

C. Les marchands locaux

Comme nous l'avons déjà souligné, seuls deux habitants actuels du village ont osé se lancer dans les affaires: l'un est épicier, l'autre restaurateur. L'épicier ne rivalise en rien avec la Compagnie de la Baie d'Hudson; son magasin est exigü et le fonds de commerce semble réduit. Son chiffre d'affaires augmente cependant d'année en année. Il se plaint de ce que les gens préfèrent acheter à la Baie d'Hudson plutôt que d'encourager un Augustinien. L'épicier est en fait originaire de Vieux-Fort et n'est pas considéré comme un natif du village. Il rend grand service aux gens, en tenant son magasin ouvert le soir. Son influence sur la communauté n'est pas très grande.

Le restaurateur vend des cigarettes et des boissons gazeuses; il a installé une table de billard et présente des films dans son restaurant. Il a une mentalité d'innovateur, mais la communauté le considère peu à cause de sa personnalité. Son influence est très limitée.

Ces deux marchands locaux se trouvent en compétition avec la Compagnie de la Baie d'Hudson sans que celle-ci en paraisse affectée. Les gens n'apportent aucun encouragement spécial. Ils préfèrent aller au magasin de la Compagnie qui offre un plus grand choix de marchandises, en n'épargnant pas leurs critiques lorsque l'occasion s'en présente.

D. Les employés des services et le leadership

À Saint-Augustin, les employés des services publics, gouvernementaux ou autres, jouissent d'un prestige accru et d'une sécurité économique plus grande à cause de leur poste et des salaires qu'ils reçoivent régulièrement. Ces avantages sont soumis à des inconvénients, car les détenteurs de ces postes sont sujets à l'envie de leurs concitoyens. Deux de ces fonctionnaires exercent une certaine influence sur la communauté.

L'infirmière, qui est canadienne-française et originaire de l'extérieur, remplit une fonction très importante mais elle n'a absolument aucun leadership en dehors de son rôle officiel. Ni la télégraphiste, ni la maîtresse de poste n'ont beaucoup d'influence, non plus que les deux gardes-feu. Seuls l'employé de la compagnie d'aviation et l'officier des pêcheries ont quelque autorité, difficile d'ailleurs à évaluer. Le second est un vétéran qui a participé à la seconde guerre mondiale et occupe une position très importante dans une communauté de pêcheurs. Il veille à l'application des règlements de pêche et doit quelquefois trancher des disputes entre pêcheurs au sujet de l'emplacement des filets.

Un trait se remarque chez l'ensemble des fonctionnaires gouvernementaux -. ils, s'abstiennent d'employer les moyens disciplinaires que la loi leur permettrait d'utiliser contre les coupables d'infractions. Dans une communauté si petite où tout le monde se connaît, on évite de se créer inutilement des ennemis et les yeux se ferment sur bien des offenses à la loi. « Ce ne serait plus vivable dans le villa-

ge, dit-on, s'il fallait appliquer tous les règlements à la lettre. » La tolérance est donc grande chez les employés gouvernementaux investis d'un statut légal tels que les gardes-pêche, les gardes-chasse et les gardes-feu.

IV. CONCLUSION

[Retour à la table des matières](#)

Des faits exposés dans ce chapitre, nous pouvons conclure que l'organisation sociale de Saint-Augustin est pauvre. Sa principale faiblesse se situe sur le plan du leadership local. Presque tous les individus ou organismes qui exercent un rôle important dans la communauté viennent de l'extérieur. Les Augustiniens laissent aux étrangers l'initiative de leur organisation et de leur exploitation et se réservent pour eux le droit de critique. La communauté ne semble avoir pratiquement aucun ressort poussant ses membres à prendre en main son avenir. Où trouver la cause d'un tel manque de dynamisme ? Nous pouvons déceler une, première explication dans l'histoire. Dans le passé, la principale forme d'organisation était l'organisation familiale. L'isolement des familles a développé chez elles l'autosuffisance et l'individualisme. On s'habitue difficilement à collaborer sur un plan communautaire. Les conditions écologiques fournissent une autre explication. Jusqu'à tout récemment, les habitants ont dû livrer une lutte de tous les instants pour tirer leur subsistance d'un milieu difficile. Cette lutte pour la survie a accaparé les individus qui se sont sentis incapables de penser et de produire une organisation rationnelle de la communauté. Une troisième explication avancée par Tanner ¹¹⁴ se base sur les stocks humains en présence. Selon cet auteur, les Terre-neuviens, les Acadiens et les Canadiens français qui ont colonisé la Côte au siècle dernier provenaient de stocks un peu déficients dans leurs qualités physiques, intellectuelles et morales qui, n'ayant pu réussir ailleurs, étaient venus chercher refuge dans cette contrée inhospitalière. Seuls des examens détaillés des généalogies familiales et des études d'anthropologie physique pourraient permettre l'examen critique d'une telle

¹¹⁴ TANNER, op. cit., pp. 743-745.

hypothèse. Pour le moment> il est permis de douter de la valeur de ce genre d'explication

Les changements socio-culturels à Saint-Augustin.

Chapitre V

L'isolement et la vision du monde

I. LA NOTION DE VISION DU MONDE

[Retour à la table des matières](#)

La vision du monde d'un groupe est la conception que se font ses membres d'eux-mêmes, du milieu, de l'univers et de leurs relations avec ce milieu et avec cet univers ¹¹⁵. La vision du monde est la perception de la totalité d'une situation telle que se la représentent les gens qui la vivent. C'est une conception de l'univers vue de l'intérieur selon des catégories originales par opposition à une conception formulée de l'extérieur selon des catégories préétablies par le chercheur. Dans l'étude de la vision du monde, l'anthropologue cherche à définir comment ses informateurs organisent les connaissances qu'ils ont de leur univers. Il essaie de comprendre les catégories, les perceptions, les explications, qu'elles soient explicites ou implicites dans leurs façons de raisonner et de se conduire. Cette saisie par l'intérieur différencie la vision du monde de concepts qui cherchent à décrire

¹¹⁵ C'est Robert REDFIELD qui, à notre avis, offre la meilleure définition du concept de world view : « It is the insider's total vision and conception of everything. » Voir PARK-REDFIELD, ed., *Human Nature and the Study of Society : the Papers of Robert Redfield*, vol. 1. Les développements théoriques de Redfield sur cette notion apparaissent dans ce dernier ouvrage, vol. I, p. 269-280, de même que dans *The Primitive World and its Transformations*, ch. iv, et, *The Little Community*.... ch. VI.

la totalité de l'extérieur, tels l'éthos, le caractère national et la personnalité de base.

Quels sont les éléments communs à toute vision du monde ? Dans un des ouvrages cités auparavant ¹¹⁶, Redfield énumère cinq catégories universelles, à savoir: 1° le soi; 2° les autres; 3° la nature; 4° le sacré; 5° l'universel humain. Chacun de ces univers de réflexion et de conscience sera repris dans l'analyse de la vision du monde à Saint-Augustin.

La situation géographique de même que l'histoire confèrent sa spécificité à la vision du monde d'un groupe. Les groupes isolés, par exemple, développent des conceptions du monde qui leur sont particulières ou conservent pendant longtemps des conceptions abandonnées par la société plus vaste dans laquelle ils sont inclus. Par ailleurs, ils peuvent posséder les deux à la fois et avoir élaboré de nouvelles variantes à partir d'anciennes traditions. Le caractère propre de la vision du monde des groupes isolés dépend de la durée de leur isolement, de la fréquence et de l'importance de leurs contacts avec d'autres groupes et, finalement, de la capacité d'invention de leurs membres. Des groupes totalement isolés depuis des siècles possèdent des visions du monde uniques, tandis que des groupes relativement isolés ajoutent plus ou moins de nouveautés à un fonds commun d'éléments ou agencent les mêmes éléments de façon différente. L'importance relative des éléments dans la configuration ainsi que la manière dont ils sont agencés contribuent à l'originalité d'une vision du monde. Par exemple, selon que les éléments matériels ou spirituels prédominent, les visions du monde seront matérialistes ou spiritualistes. Dans bon nombre de sociétés petites et isolées, la conception du milieu et des diverses relations qu'entretient l'homme avec ce milieu est au centre de la vision du monde. C'est le cas de la communauté de Saint-Augustin.

¹¹⁶ REDFIELD, *The Primitive World and its Transformations*, p. 94 : « It includes, among other things, recognition of the self and others ; groupings of people, some intimate and near, others far and different some usual ways of confronting the inevitable experiences of the human career a confrontation of the Not-Man seen in some ordered relationships of component entities, this Not-man including both some observed features such as earth, sky, day, night, and also invisible beings, wills and powers. »

II. LA VISION DU MONDE À SAINT-AUGUSTIN

[Retour à la table des matières](#)

L'isolement donne son originalité à la vision que se font du monde les Augustiniens. Malgré les quelques changements économiques survenus récemment, cette vision est demeurée très différente de celle des sociétés industrielles. Nous ne prétendons pas la décrire de façon exhaustive. La durée de notre séjour sur le terrain nous a cependant permis d'entrevoir l'ensemble de ses éléments constitutifs. Aussi soulignerons-nous les aspects de la vie qui prennent le plus d'importance aux yeux de ces pêcheurs, en nous appuyant à la fois sur les observations effectuées et sur les témoignages recueillis. Puisque la vision du monde des Augustiniens ressemble, par certains aspects, à celle d'autres communautés de la Côte, la documentation écrite nous permettra, à l'occasion, de dresser des comparaisons ¹¹⁷.

1. L'image de soi

Le pêcheur de Saint-Augustin se place au centre de son univers matériel. Autrefois, il se définissait principalement par ses succès à la pêche, à la chasse et dans le piégeage des animaux à fourrure, c'est-à-dire, par sa relation plus ou moins réussie avec le milieu qui l'entourait. On s'affirmait aussi aux yeux des autres par la grandeur de sa famille et par la postérité qu'on laissait derrière soi. Aujourd'hui, l'habileté à la pêche et à la chasse ainsi que le nombre d'enfants demeurent encore des critères réalistes de définition personnelle, mais la capacité de gagner de l'argent et les séjours faits à l'extérieur prennent de plus en plus d'importance lorsqu'il s'agit de s'affirmer vis-à-vis des autres membres de la communauté.

¹¹⁷ Dans l'élaboration de la vision du monde, nous différencierons les éléments ayant une grande stabilité de ceux qui sont apparus avec l'ouverture de la communauté au monde extérieur.

Par ailleurs, la conception que l'on se fait de soi, par rapport aux gens de l'extérieur, est teintée à la fois de sentiments d'infériorité et de supériorité. Au départ, les Augustiniens se définissent toujours comme inférieurs à ceux qui ne sont pas de la Côte, au point de vue de la richesse matérielle, de l'instruction et de la langue. Jusqu'à l'apparition des travaux d'hiver, ils se sont considérés comme grandement défavorisés sur le plan économique et négligés par les gouvernements et les organismes extérieurs. Ils invoquent, à l'appui, les bas rendements de la pêche commerciale et le faible revenu de la vente du poisson. Des pêcheurs se sont sérieusement demandé devant nous s'il existait sur terre des individus plus délaissés et plus pauvres que les pêcheurs de la Côte.

Les gens de Saint-Augustin se considèrent inférieurs parce qu'ils ont reçu très peu d'instruction et qu'ils parlent mal l'anglais. En effet, ils se rendent compte qu'ils possèdent un niveau d'instruction qui ne leur permet pas d'entrer en concurrence avec des gens de l'extérieur pour l'obtention d'emplois dans les centres industriels. Par ailleurs, la langue anglaise parlée laisse beaucoup à désirer dans son vocabulaire et dans sa syntaxe. À ce sujet, il est intéressant d'indiquer qu'on attribue le genre masculin ou féminin à tous les objets et à tous les animaux et qu'on utilise donc très rarement le neutre.

Les habitants, enfin, admettent leur totale ignorance des comportements urbains lorsqu'ils se rendent en ville pour la première fois. Ils se sentent alors complètement démunis et sont d'une très grande timidité. Ils agissent comme des enfants à qui l'on doit tout expliquer et qui doivent être guidés partout où ils vont. Un informateur nous a raconté que, à l'occasion d'un premier voyage à la ville pour visiter un vieil ami, il demeura accroché à lui durant tout son voyage, le tenant par la manche de son veston chaque fois qu'il s'aventurait dans la rue. Le dépaysement fut si complet qu'il eut l'impression de vivre sur une autre planète. Il y a ici, bien sûr, une intention de grossir les impressions. Si exagérées soient-elles, ces impressions montrent les difficultés qu'éprouvent les villageois à comprendre les symboles de la vie urbaine. En permettant des comparaisons avec des gens plus fortunés qu'eux, la récente ouverture de la communauté sur le monde extérieur a accentué chez ces pêcheurs un sentiment d'infériorité.

Les Augustiniens, par contre, se définissent comme supérieurs aux gens de l'extérieur en ce qui a trait à la connaissance de leur milieu et l'exploitation de ses ressources. Ils vantent leurs connaissances de la mer et de la forêt ainsi que des

techniques de pêche, de chasse et de piégeage. Ils considèrent l'étranger ignorant dans ces domaines et le lui font remarquer à l'occasion. Ils se croient mieux qualifiés que les urbains pour assumer les tâches qui requièrent de la force physique. Les travaux exigeant de la vigueur et de l'endurance physique sont leur spécialité; les travaux légers et le travail intellectuel, c'est l'affaire des gens de la ville !

Cette pauvreté intellectuelle et économique d'une part, cette supériorité dans l'utilisation des techniques matérielles d'autre part, constituent les deux pôles d'identification des gens du village. Ce sont ces mêmes éléments fondamentaux qui servent à distinguer les Nord-côtières ¹¹⁸ des autres.

2. La conception du milieu et les relations qu'entretiennent les Augustiniens avec lui

[Retour à la table des matières](#)

Les Augustiniens entretiennent d'étroites relations avec le milieu. Dans le passé, ce milieu géographique et biophysique constituait leur monde et très peu d'entre eux franchissaient les frontières pour en connaître un autre. Leur vision du monde possédait un fondement territorial.

L'aspect primordial de cette conception, c'est l'espace et le genre de ressources qu'il produit pour survivre biologiquement. C'est un univers physique qui permet l'autosuffisance. Ce qu'il faut pour survivre, c'est de l'eau profonde pour pêcher la morue, des anses pour abriter les embarcations, des baies peu profondes pour attraper les homards et les pétoncles, des rivières pour pêcher le saumon et la truite, de la forêt pour couper le bois de chauffage, de la toundra pour cueillir des fruits sauvages et un arrière-pays giboyeux pour piéger les animaux à fourrure et chasser le caribou.

La conception du territoire vital a quelque peu évolué depuis l'ouverture sur l'extérieur. Autrefois, on définissait cet espace en fonction des besoins des groupes familiaux. On reconnaissait le droit du premier occupant sur la portion de mer et d'arrière-pays qu'il exploitait pour assurer la subsistance de sa famille. Chaque groupe familial possédait son propre territoire. L'actuel territoire de Saint-

¹¹⁸ «Those who belong to the coast. »

Augustin comptait alors de nombreuses communautés isolées qui possédaient chacune une portion plus ou moins bien délimitée de ce territoire ¹¹⁹. Avec la concentration de la population au poste de Saint-Augustin, la notion de territoire s'est élargie pour englober l'ensemble de ces petits territoires familiaux et se définit, aujourd'hui, de la façon suivante - le village est le lieu où toutes les familles se trouvèrent réunies pour la première fois l'hiver 1966, à la suite du déménagement des familles de Spoon Cove. Bien que les principales activités économiques (pêche, chasse, piégeage et commerce du poisson) soient pratiquées en dehors des limites du village, les avantages de la vie communautaire sont de plus en plus appréciés. Le village est devenu le foyer de rassemblement des grandes occasions: mariages, enterrements et fêtes de toutes sortes. Il est le point de départ vers les territoires de pêche, de chasse et de piégeage, et le centre d'activités économiques importantes comme le sciage du bois et la construction des barques. Toutefois, cette concentration est saisonnière puisque, l'été, les vieux pêcheurs s'isolent dans leurs îles tout près des territoires de pêche. Les jeunes, pour leur part, préfèrent demeurer au village, car les occasions de se divertir y sont beaucoup plus nombreuses. À cause de leur passé chargé de signification, les Îles et les anses de l'archipel sont chères aux Augustiniens qui y sont nés ou qui ont passé là une bonne partie de leur vie.

La limite du territoire maritime se situe à deux ou trois milles des terres tout au plus. Les pêcheurs de la localité pratiquent la pêche côtière dans de petites embarcations. La pêche à la « trappe à morue » exige que la « trappe » soit ancrée à la terre ferme. Il en est de même pour les filets à saumon et à truite. La pêche à la morue avec des filets maillants se pratique en eau peu profonde (de trente à cinquante brasses de profondeur environ). C'est pour pêcher à la faux que l'on s'éloigne le plus des rivages, sans se montrer toutefois très audacieux !

La limite est du territoire se situe près de Baie-des-Rochers; la limite ouest, à la hauteur de Kécarpoui. Le poste de pêche de Baie-des-Ha ! Ha ! est maintenant fréquenté uniquement par des pêcheurs de La Tabatière.

¹¹⁹ D'est en ouest, les principaux territoires familiaux étaient les suivants : Baie-des-Rochers, Lobster Bay, Napetipi, Spoon Cove, Shékatika Bay, Coxipi River, Poste de Saint-Augustin, Île de Saint-Augustin, Tucker, Kécarpoui et Baie-des-Ha! Ha!

Les limites de l'arrière-pays sont plutôt floues: elles sont déterminées par les voyages de chasse. Occasionnellement, on chasse le caribou jusqu'à cinquante, soixante ou soixante-dix milles à l'intérieur des terres. De même, des terrains de piégeage, le long de la Saint-Augustin et de la Coxipi, s'étendent jusqu'à soixante-dix milles à l'intérieur ¹²⁰. Mais aujourd'hui peu de chasseurs s'aventurent à plus de dix ou vingt milles du village.

Chaque villageois connaît très bien la portion de territoire qu'il fréquente le plus souvent, mais il connaît aussi le territoire dans son ensemble, sinon pour l'avoir parcouru, tout au moins pour en avoir entendu parler. Le sens d'observation de ces pêcheurs-chasseurs est très développé: plusieurs prétendent pouvoir s'orienter n'importe où, même dans des endroits qu'ils n'ont jamais visités auparavant. L'habitude des pêcheurs de circuler sans carte et sans boussole à travers les innombrables îles de l'archipel et de ne jamais s'égarer démontre l'existence chez eux d'une faculté d'orientation assez inusitée. Par ailleurs, les croquis géographiques qu'ils esquissent des endroits qu'ils connaissent correspondent d'assez près à la réalité.

Pour identifier les différentes parties de leur territoire, les Augustiniens utilisent une toponymie très riche où se mêlent termes esquimaux, indiens, français et anglais. Les noms d'Anse-au-Portage, Napetipi, Spoon Cove, Grande-Passe, Little Rigolet, Grosse Île, Tickle, Mistanoque, Shékatika, Coxipi, Kéearpoui, ne sont que quelques échantillons de cette richesse ¹²¹. La définition du territoire et la connaissance qu'en avaient les résidents dépendaient, dans une large mesure, des relations écologiques particulières qu'ils entretenaient avec le milieu. La mer fournissait morues, phoques, homards et pétoncles, et la rivière, saumons et truites. C'est aussi aux abords de la mer que l'on chassait les canards et autres oiseaux aquatiques, que l'on cueillait la chicoutai et les autres baies sauvages. La forêt-

¹²⁰ Les principales voies d'accès vers l'arrière-pays sont la Saint-Augustin et sa branche nord-ouest que l'on remonte en barque, en chaloupe à moteur, en canot pendant l'été, en traîneau à chien pendant l'hiver. La Coxipi est aussi utilisée par quelques-uns pour se rendre sur leurs terrains de piégeage.

¹²¹ Cette connaissance géographique du milieu, cette qualité d'observateur minutieux et le sens de l'orientation étaient des conditions nécessaires à la survivance dans ce milieu hostile. Ceux qui en étaient dépourvus étaient condamnés à mourir prématurément, ou à dépendre entièrement de la communauté pour vivre.

galerie le long des cours d'eau fournissait le bois de construction et de chauffage et abritait de nombreux animaux que l'on piégeait pour leur fourrure. Enfin, c'est dans la toundra de l'arrière-pays que l'on chassait le caribou, principale source de viande fraîche.

Si l'une ou l'autre de ces ressources venait à s'épuiser ou diminuait temporairement, l'équilibre écologique se trouvait gravement compromis. Lorsque la morue désertait la côte ou lorsque le caribou se tenait trop loin à l'intérieur, la famine se faisait sentir. De même, lorsque les phoques, les saumons et les animaux à fourrure devenaient plus rares, on traversait des périodes difficiles. La rareté du poisson et du gibier était une source constante d'intérêt et d'inquiétude.

Cette relation étroite et permanente entre l'homme et le milieu a développé chez ces individus des connaissances originales sur les éléments de la nature tant animés qu'inanimés et sur les phénomènes naturels. Les Augustiniens règlent leur vie sur le rythme des saisons et sur les migrations saisonnières du poisson et des autres animaux. Ils savent qu'à la fin de juin l'arrivée des bancs de capelan précède l'arrivée de la morue. Ils savent aussi que la morue se tient au fond de la mer et s'éloigne graduellement du rivage à mesure que l'eau se réchauffe en surface. C'est pourquoi ils pêchent avec la « trappe à morue » à la fin de juin et en juillet, à la faux en août et septembre ¹²². Ils savent aussi que les bancs de morues viennent de l'ouest et s'éloignent progressivement de la côte lorsque l'eau devient trop chaude et qu'arrivent les chiens de mer (dog fish).

Ils ont observé depuis longtemps que le saumon arrive vers le 15 ou le 20 juin pour monter frayer jusqu'aux sources des rivières et qu'à la fin de juillet ses migrations sont pratiquement terminées. Ils ont constaté que le homard se déplace au fond de la mer et s'approche en eau peu profonde au début de juillet pour se retirer ensuite en eau plus profonde à la fin du même mois.

Les Augustiniens connaissent également les deux migrations saisonnières des phoques : l'une à la fin de l'automne ou au début de l'hiver, alors que les phoques remontent la côte du littoral; l'autre au printemps avec la descente des glaces charriées par le Saint-Laurent, alors que les femelles mettent bas et qu'elles se tiennent avec leurs petits sur les glaces flottantes. Ils ont remarqué que les migrations d'au-

¹²² La pêche à la faux (jigger) a été abandonnée depuis l'avènement des travaux d'hiver.

tomne surviennent à une date plus tardive qu'auparavant, leur permettant de chasser le phoque jusqu'au début de janvier.

Ils connaissent encore les migrations hivernales des caribous en direction de la mer et le cycle irrégulier de l'abondance ou de la rareté relative des animaux à fourrure en fonction de la température, de l'épaisseur de la neige et des animaux prédateurs. Ils possèdent également des connaissances originales sur la taxonomie, la physiologie et les habitudes de vie des animaux qui habitent leur territoire ¹²³. Pour eux, la morue est le poisson par excellence, the fish, comme ils l'appellent communément. Lorsqu'ils se rencontrent pendant la saison de pêche à la morue, ils ont l'habitude de se saluer en se disant « How is the fish ? » C'est leur façon de se dire bonjour.

Les villageois connaissent bien les animaux à plumes et à poil qu'ils chassent pour leur chair ou pour leur fourrure. Ils ont appris particulièrement les migrations et les habitudes du phoque dont la peau, la graisse et la viande constituent un apport important à leur économie. Par le pelage et par la forme de la tête, ils savent rapidement l'âge et l'espèce de l'animal capturé: ainsi le phoque ranger est particulièrement détesté parce qu'il se nourrit de saumons et de truites et qu'il endommage les filets ¹²⁴. Ils sont des experts dans le dépeçage des phoques et ils les débitent en un tour de main. Plusieurs aiment en manger la viande, et le foie est considéré comme un morceau de choix. La viande de moins bonne qualité et les os servent de nourriture d'hiver pour les chiens.

Les trappeurs connaissaient très bien les animaux dont ils recherchaient la fourrure: renards, castors, visons, loutres, martres, rats musqués, etc. Ils obser-

¹²³ L'ensemble de leurs connaissances empiriques dans les sciences naturelles est plutôt impressionnant.

¹²⁴ Les Augustiniens distinguent 3 espèces de phoques : le common seal (Harp seal, phoque du Groenland) que l'on attrape en grand nombre à l'aide de filets lors des pêcheries d'automne ; le harbour jar (Harbour seal, phoque commun), qui est moins gros et qui a une valeur commerciale moindre que le précédent ; enfin le ranger (Bay seal) ou jeune phoque de quelques mois qui s'attarde dans les parages de l'archipel pendant les mois d'été et qui peut vivre en eau douce. Il y a encore le white coat ou baby seal, jeune phoque de quelques jours que l'on attrape sur les glaces à la dérive au printemps. Voir W. T. GRENFELL. et al., Labrador : the Country and the People, p. 361-373.

vaient leurs façons de vivre pour pouvoir mieux les prendre au piège. Ils savaient, de plus, apprécier la qualité de leur fourrure. On reconnaît que les animaux qui fréquentent les cours d'eau ombragés possèdent un plus beau pelage que ceux qui s'exposent au soleil. On est aussi capable d'identifier les animaux à leurs pistes et de repérer leurs tanières. On a également observé que chaque animal a un territoire propre qu'il défend et qu'il explore. La loutre, par exemple, voyage à l'intérieur d'une aire bien définie parsemée de nombreux lacs et ruisseaux. Elle fait le tour de son territoire dans un laps de temps donné et réapparaît aux mêmes endroits à intervalles réguliers. Elle est particulièrement renommée pour son « intelligence ». Le vison est estimé pour la valeur de sa fourrure tandis que le renard est un déprédateur haï pour les ravages qu'il cause; ou s'émerveille, par ailleurs, de la vaillance et de l'ingéniosité du castor. Le rat musqué, le castor et le porc-épic sont estimés pour leur chair qui constitue un mets de choix.

Les bestioles les plus détestés de la création sont les moustiques qui assaillent les gens sans relâche pendant les mois de juillet et d'août. La « férocité » de ces insectes a le don d'agacer les pêcheurs qui usent d'un vocabulaire virulent pour décrire leurs ravages. En voici quelques échantillons: « Ils mordent comme un chien », « Ils vous arrachent des morceaux de chair », « Ils vous dévorent tout vif ¹²⁵ ». On ne se sert point d'insecticide pour se protéger de leurs morsures. Ce sont les jeunes enfants qui en souffrent le plus, ayant le visage et les bras tuméfiés par des centaines de piqûres.

Parmi le gibier à plumes que l'on chasse, les oiseaux aquatiques, en particulier le canard, occupent la première place. On distingue deux grandes catégories de canards: ceux qui se nourrissent des produits de la mer et ceux qui se nourrissent de graines. La chair du canard est appréciée mais, en période de disette, on se contente de la viande plus coriace de la mouette. Les œufs de mouette, par contre, sont particulièrement recherchés. La collecte en est cependant interdite dans les îles de nidification qui font partie d'un sanctuaire d'oiseaux ¹²⁶; nous avons vu plus haut ce qu'il en est des techniques employées à ce sujet.

¹²⁵ Voir B. J. BANFILL, Labrador Nurse, p. 37.

¹²⁶ Depuis que le gardien du sanctuaire est à la retraite, on fait fi de la loi et on pille sans vergogne les nids des oiseaux dont la reproduction se trouve ainsi compromise. La loi établie en vue de la protection des oiseaux migrateurs et du sanctuaire des oiseaux n'a pratiquement jamais été observée. Les Augus-

À part quelques chats, les chiens sont les seuls animaux domestiques que l'on garde. Ces chiens de traîneaux sont les descendants de chiens esquimaux et de chiens labradoriens qui se sont croisés. Le chien d'attelage a beaucoup perdu de son utilité avec l'introduction dans la communauté de traîneaux motorisés, mais la survie était autrefois impensable sans son concours. En hiver, le traîneau à chiens ou cométique était le seul moyen de transport. En été, cependant, les chiens sont des embarras puisqu'il faut les nourrir sans qu'ils soient employés. Ils se battent sans cesse, volent de la nourriture et sont un danger constant pour les jeunes enfants dont certains ont même été mutilés par ces bêtes à demi sauvages. Récemment, plusieurs chefs de famille se sont débarrassés de leurs chiens, les considérant plus nuisibles qu'utiles.

Par contre, les vieux pêcheurs demeurent attachés à leurs chiens, particulièrement à leur leader ou chien de tête, et se refusent à les tuer. Ils considèrent encore le traîneau à chiens comme supérieur à toute invention moderne pour voyager l'hiver. Jeunes et vieux discutent longuement et avec chaleur des mérites respectifs de la moto-neige et du chien. On avance qu'aucun obstacle de terrain n'arrête le chien et qu'il coûte moins cher à acquérir et à entretenir. Les partisans de la moto-neige déclarent, de leur côté, qu'elle est toujours disponible lorsqu'on veut partir rapidement, qu'elle est plus résistante que le chien, qu'elle n'a pas besoin d'être nourrie pendant l'été et qu'elle cause beaucoup moins d'ennuis. Certains partisans du cométique racontent avec fierté les exploits de leurs meilleures équipes de chiens, qui pouvaient parcourir cent milles en une journée sur terrain plat et tirer des charges considérables.

Parmi les éléments de la nature, les phénomènes atmosphériques comme le vent, les nuages, la pluie, la neige, la brume retiennent l'attention. Puisque les diverses activités économiques dépendent en bonne partie de ces phénomènes, les villageois savent scruter le ciel et prédire le temps qu'il fera. Selon eux, des vents de toutes directions balaient leur territoire ¹²⁷. Rares sont les journées sans vent et les commentaires quotidiens sur la vélocité du vent et sur sa direction font partie des conversations courantes des habitants. La crainte des tempêtes les empêche de

teniens considèrent que toutes les ressources du milieu sont à, leur disposition et qu'ils peuvent les exploiter et les détruire à leur guise.

¹²⁷ Cette affirmation exprime bien la vérité car, pendant notre séjour, il y eut des vents venant aussi bien du sud que du nord, de l'est que de l'ouest.

s'aventurer trop loin au large. Lorsqu'ils doivent effectuer un voyage le long de la Côte, ils supputent attentivement, avant de l'entreprendre, les possibilités de changement du temps.

La pluie ne gêne guère les pêcheurs dans leurs fonctions car ils possèdent des vêtements caoutchoutés qui les protègent des intempéries. La brume est un inconvénient beaucoup plus sérieux car elle peut empêcher les Augustiniens, soit d'aller tendre leurs filets maillants à la fin de l'après-midi, soit d'aller relever tôt le matin les « trappes à morue », ce qui cause un retard considérable dans leur horaire et risque de leur faire perdre une journée de pêche, par conséquent une partie de leur prise. La brume est très fréquente dans l'archipel, pendant les mois de juin et juillet, alors que les icebergs fondent lentement dans le détroit de Belle-Isle. Finalement, en hiver, on redoute les tempêtes de neige qui risquent de rendre impossible aux trappeurs le retour aux abris.

Le temps est donc pour les Augustiniens un facteur qui règle leurs activités économiques tant saisonnières que quotidiennes. La saison d'hiver commence en octobre et se termine en mai. En juin avancé, il y a encore de la neige dans les vallées. La température minimum atteint -40° F, avec un maximum d'environ 70° F. Le long hivernage prolonge l'isolement des habitants de Saint-Augustin et les oblige à s'enfermer dans leurs maisons la majeure partie de l'année. Aussi consacrent-ils relativement beaucoup d'argent à la construction, à l'ameublement et à la réparation de leur maison. Celle-ci est pour eux un refuge contre les intempéries, un lieu de sécurité et un foyer. Elle devient aussi, de plus en plus, un instrument de prestige.

Comme tous les pêcheurs d'expérience, les vieux ont une véritable affection pour la mer qui est leur principale source de subsistance. Certains nous ont déclaré qu'ils ne sauraient vivre loin d'elle. Par ailleurs, ils ont aussi développé un sentiment de prédilection pour les îles et les baies où sont établis leurs postes de pêche. Ceux-ci ont presque toujours été transmis de père en fils depuis trois ou quatre générations. Même si la pêche est devenue infructueuse, ils se résignent difficilement à abandonner ces lieux témoins de leurs travaux. Le nom de chacun de ces peuplements de pêche connote un sentiment d'appartenance plus restreint et les Augustiniens sont toujours fiers de dire à quel endroit ils ont leur poste de pêche, comme à l'Anse-au-Portage, à Napetipi, à Sandy Island, etc.

3. Conception de l'univers physique et du monde extérieur

[Retour à la table des matières](#)

Si, autrefois, les pêcheurs se trouvaient isolés sur leur territoire, ils n'en connaissaient pas moins l'existence de groupes de pêcheurs semblables à eux le long de la Côte et, plus loin, dans des zones mal définies, l'existence de villes et de gens qui ne vivaient pas comme eux. Cette distinction a marqué encore la différence qu'ils font entre les Nord-côtiers et les gens de l'extérieur désignés généralement sous l'étiquette de « gens de la ville ». Même si aujourd'hui l'isolement est en partie rompu, alors que les contacts et les voyages à l'extérieur sont de plus en plus nombreux, la région de la Côte-Nord du Bas Saint-Laurent constitue, en pratique, les limites de leur univers physique. Tout le reste est indéfini.

Les limites de cet univers sont: à l'est, les frontières du Labrador terre-neuvien, Blanc-Sablon et les quelques communautés labradoriennes qui y sont reliées par une route; au nord, les nouvelles villes minières de Gagnon, Schefferville et Wabush; au sud, la mer; à l'ouest, Sept-Îles qui est le centre de leurs migrations et le point de départ vers les villes de l'arrière-pays. Sept-Îles représente pour les Augustiniens les valeurs du monde moderne et de la vie urbaine. Ceux qui connaissent Sept-Îles ou les villes minières sont fiers de s'en vanter. Les voyages à l'extérieur sont une source de prestige, particulièrement auprès de ceux qui n'ont jamais quitté le territoire.

Ces limites géographiques définissent un univers psychologique en dehors duquel il est bien difficile aux Augustiniens de s'adapter, à cause de leur manque d'instruction et de préparation devant les conventions de la vie urbaine. Très peu, par ailleurs, les ont dépassées avant 1950. quelques volontaires de la deuxième guerre mondiale ont fait leur service militaire à Québec ou dans les environs et deux ou trois malades ont été hospitalisés dans cette même ville. Aujourd'hui, le travail ou les études obligent certains fonctionnaires, tels que les gardes-pêche et l'agent de l'assistance sociale, et quelques étudiants, à effectuer des séjours à Québec, à Grande-Rivière ou à Restigouche. Par ailleurs, quelques jeunes gens et jeunes filles ont trouvé du travail dans de grands centres urbains comme Québec,

Montréal et Toronto. Mais, de l'aveu général, on n'aime pas vivre dans les villes, car on s'y fait peu d'amis et les contacts personnels intimes sont rares. Les expériences urbaines dans de grands centres sont généralement de courte durée. On revient vite dans les limites de l'univers physique que l'on considère comme le sien: la Côte-Nord.

L'isolement des Augustiniens n'a d'ailleurs jamais été complet: il se réduisit au fur et à mesure que s'améliorèrent les moyens de transport et de communications. Cependant, l'absence d'une route carrossable reliant les villageois aux autres communautés de la Côte et au monde extérieur empêche encore l'ouverture complète du milieu social et lui conserve ses caractères d'isolat.

Dans les débuts du peuplement, les seules relations avec le monde extérieur étaient assurées par les bateaux à voile des marchands et des pêcheurs fréquentant la Côte. Les goélettes marchandes venaient principalement du port d'Halifax pour traiter avec les pêcheurs. Elles échangeaient des agrès de pêche, de la nourriture, des vêtements, des meubles - dont des poêles fabriqués à Lunenburg, Nouvelle-Écosse - contre de l'huile, du poisson et des pelleteries. Les marchands de Québec trafiquaient aussi sur la Côte mais, leurs prix étant plus élevés que ceux d'Halifax, ils n'eurent jamais beaucoup de succès. Les goélettes à voile de ces derniers effectuaient deux voyages par année: l'un, au début de la saison de navigation, pour vendre des agrès de pêche, charger l'huile et les peaux et prendre les commandes pour les provisions d'automne; l'autre, à la fin de la saison de pêche, pour livrer les marchandises aux pêcheurs et prendre en échange le poisson séché. On s'en tenait généralement au troc et il n'y avait échange d'argent que dans des « cas extraordinaires ¹²⁸ ».

Outre ces bateaux marchands, il y avait des bateaux de pêcheurs qui se tenaient au large de la Côte et venaient faire escale dans l'archipel ou s'y réfugier durant le mauvais temps. Les équipages de ces navires pouvaient donner aux Augustiniens des nouvelles de l'extérieur.

De novembre à mai, toute communication par mer était impossible. Le traîneau à chiens était alors le seul moyen de transport du courrier. On raconte encore aujourd'hui les exploits du célèbre Jos Hébert, chargé de transporter la « malle » de Natashquan à Blanc-Sablon en cométique. Il mettait ordinairement plus de six

¹²⁸ FERLAND, op.cit., p. 38.

semaines à effectuer le trajet aller et retour. Par ailleurs, des Indiens assuraient une liaison postale entre le poste de Saint-Augustin et celui de Hamilton Inlet, au Labrador terre-neuvien, en remontant le cours de la Saint-Augustin. En été comme en hiver, les transports étaient donc très lents et les communications avec l'extérieur très espacées.

Avec l'apparition des bateaux à vapeur sur la Côte, au début du XXe siècle, les communications furent plus fréquentes et la période de navigation quelque peu prolongée. Plus tard, vers les années 20, des navires assuraient les liaisons maritimes régulières entre les havres de la Côte et les ports de l'extérieur. Aujourd'hui, il ne se passe pas de semaine sans qu'un ou deux navires ne viennent accoster au quai. Quatre navires assurent un service régulier de transport des passagers et de la marchandise. Le North Pioneer transporte des passagers et des marchandises. Il est le ravitailleur des postes de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Le Guy Marvlin transporte uniquement de la cargaison. Le Jean Brillant transporte surtout des passagers et un peu de fret. Il y a finalement le Cap Diamant, véritable marché flottant, à bord duquel les pêcheurs peuvent s'approvisionner en nourriture périssable: fruits, légumes, viande. Les deux premiers, navires font escale toutes les deux semaines; les deux autres, chaque semaine. Il faut signaler en outre le bateau de la compagnie Mifflin de Terre-Neuve qui poursuit la tradition des marchands d'autrefois et qui fait deux voyages saisonniers, avant la saison de pêche pour livrer le sel et les agrès de pêche, puis vers la fin de la saison pour livrer du charbon et prendre du poisson.

Même si elles sont plus fréquentes aujourd'hui qu'autrefois, les arrivées des bateaux excitent toujours la curiosité des villageois. Tous sont vite au courant de la date et de l'heure de ces arrivées et, si par hasard les navires retardent, on s'interroge sur les causes possibles du délai. L'éloignement du quai en eau profonde limite le nombre des curieux venus assister à l'arrivée des bateaux; ils ne sont pas aussi nombreux que ceux des autres communautés de la Côte, où le quai est situé sur la terre ferme, au cœur même du village. Les visites bimensuelles du North Pioneer sont les plus remarquées, car c'est lui qui assure en grande partie l'approvisionnement de la communauté. Le Jean Brillant, parce qu'il possède une banque à son bord, est aussi attendu avec impatience par les jeunes gens qui peuvent y échanger leurs notes de crédit des travaux d'hiver. L'arrivée des bateaux est, par ailleurs, une source de divertissements pour les jeunes et les moins jeunes qui, les

beaux soirs d'été, vont au quai pour se récréer. À son voyage inaugural en 1965, le North Pioneer a éprouvé beaucoup de difficulté à se frayer un chemin à travers les glaces et dut recevoir l'aide d'un brise-glace. Comme nous l'avons vu, les Augustiniens ont alors été privés de certaines catégories d'aliments.

Les conséquences de l'isolement se font donc encore sentir sur les conditions de vie. Les habitants, conscients de leur position défavorisée, acceptent moins facilement leur sort que leurs prédécesseurs et revendiquent de meilleurs moyens de transport. Une aspiration leur est chère: la construction d'une route allant de Sept-Îles à Blanc-Sablon, en prolongement de la route 15 qui s'arrête à Sept-Îles. Ils attendent avec impatience le jour où ils ne seront plus aussi isolés et où ils pourront jouir du même niveau de vie que les autres citoyens canadiens à qui ils se comparent constamment.

Les Augustiniens ont été visités par des avions pour la première fois vers 1940. On avait alors inauguré un service postal aérien. Les avions ne se posaient pas sur mer mais jetaient tout simplement leur courrier et poursuivaient leur route. Par ailleurs, on commente encore l'écrasement, dans les environs, d'un quadrimoteur de l'aviation américaine, survenu il y a une dizaine d'années.

Aujourd'hui, le service aérien entre les communautés de la Moyenne et de la Basse Côte-Nord est assuré par des appareils de type Beaver et Otter de la compagnie « les Ailes du Nord ». Ces petits avions transportent des passagers, des malades pour l'hôpital de Blanc-Sablon ainsi que le courrier de première classe. Théoriquement, il y a des envolées trois fois par semaine, les lundi, mercredi et vendredi, avec retour le même jour ou le jour suivant. En pratique, on vole lorsque la température le permet et on ne prend aucun risque de ce côté-là. Pour la réception et l'envoi de leur courrier, les villageois sont encore à la merci du temps. À l'été de 1965, aucun avion n'a amerri dans la baie pendant une période de dix jours. En 1964, peu avant Noël, l'absence de communication aérienne due à la mauvaise température dura dix-sept jours.

La venue des avions est accueillie avec autant d'intérêt que celle des bateaux, particulièrement lorsqu'ils retardent. À ces occasions, il y a toujours un petit attroupement au quai du village où s'amarrent les appareils. Par curiosité, on vient voir s'il y a des passagers et du courrier. Après le départ de l'avion, tout le monde se rend au bureau de poste pour y recevoir son courrier. Les chèques d'allocation

familiale, d'assurance-chômage et d'assistance sociale sont toujours attendus avec impatience d'un mois à l'autre. La liaison postale aérienne constitue un lien vital entre la communauté et le monde extérieur.

Pendant la période du gel et du dégel de la rivière, sur laquelle se posent les avions munis de flotteurs ou de skis, un hélicoptère est stationné en permanence au village pour transporter à l'hôpital de Lourdes-du-Blanc-Sablon toute personne malade ou victime d'accident grave ¹²⁹. Avant les avions et les hélicoptères, toute personne sérieusement malade ou grièvement blessée était pratiquement vouée à une mort certaine. Maintenant, l'avion peut lui sauver la vie en la transportant rapidement à l'hôpital de Lourdes-du-Blanc-Sablon, ou ailleurs dans les cas très graves.

Sauf en cas de maladie, alors qu'ils ne paient pas, les Augustiniens utilisent assez rarement l'avion pour se rendre à l'extérieur. Ils préfèrent prendre le bateau qui est moins dispendieux et sur lequel ils se sentent plus à l'aise. Ils demeurent avant tout des marins.

Au début du siècle, l'installation d'une ligne de télégraphe reliant les divers postes isolés de la Côte améliora considérablement les moyens de communication avec l'extérieur. Sur le territoire augustinien, des stations de télégraphie furent établies dans de petits isolats comme Baie-des-Ha!Ha!, Kécarpoui, Spoon Cove et Baie-des-Rochers qui ne comprenaient que deux ou trois familles. Le télégraphe est encore en opération aujourd'hui, mais au village seulement, et il n'est plus d'une importance vitale pour la communauté.

L'introduction des appareils de radio dans les années 20 fut un autre changement d'importance multipliant les contacts avec le monde extérieur. Le premier de ces appareils, acheté par un Augustinien, ne manqua pas d'en surprendre plusieurs qui croyaient que c'était là une invention du diable ! Avec les années, les appareils de radio se multiplièrent et aujourd'hui tous les foyers en possèdent au moins un. Les principales stations syntonisées sont celles de Corner Brook et de St. John's (Terre-Neuve). De plus, les radios à transistors et les électrophones sont aussi très

¹²⁹ Le gouvernement provincial assume les frais de ce service pour toute personne habitant l'une ou l'autre des communautés situées entre Saint-Augustin et Blanc-Sablon.

répandus. On ne se plaît pas à écouter les nouvelles d'intérêt national ou international. Seules les nouvelles sur la température attirent l'attention.

Les villageois ne jouissent pas encore de l'utilisation du téléphone. Les postes de radio à ondes courtes demeurent les principaux moyens de communication rapides avec les autres communautés de la Côte. Saint-Augustin possède trois de ces postes, opérés respectivement par le curé, l'agent des « Ailes du Nord » et un garde-feu. Ils assurent la rapide propagation des nouvelles au sujet de l'arrivée des avions, des bateaux et de tout incident ou accident qui se produit sur la Côte. Étant demeurés quelque temps chez le garde-feu, nous avons pu entendre les conversations journalières échangées entre les différents postes de la Côte. Deux fois par jour on se communique des nouvelles sur la température et autres appels de service, puisque cette radio est la propriété du ministère des Terres et Forêts. Mais on en profite aussi pour communiquer et recevoir les nouvelles du jour. En écoutant ces conversations qui s'échangent aux oreilles de tous ceux qui sont sur la même longueur d'onde, nous avons été à même d'entendre bien des commérages et de connaître bien des petits secrets de la Côte.

Les Augustiniens ne lisent pas les journaux. À notre connaissance, seul le curé est abonné à un quotidien. Par ailleurs, les villageois reçoivent le bulletin de la Basse Côte-Nord ¹³⁰, publié en anglais et en français par les pères Oblats de Lourdes-du-Blanc-Sablon. Nous avons fait une rapide analyse du contenu de ce journal et nous avons constaté que les thèmes à portée religieuse revenaient le plus souvent, suivis des thèmes à portée économique. Parce qu'il traite des gens de la Côte et de leurs problèmes, ce petit journal miméographié réussit tout de même à soulever l'intérêt de la population alphabétisée.

Dans le passé, l'hospitalité des Augustiniens envers les visiteurs et les étrangers de passage était remarquable. Il en était ainsi dans tous les autres postes de la Côte, comme le soulignent Ferland et Grenfell ¹³¹. On était prêt à tout pour accommoder les hôtes. On leur offrait la meilleure nourriture et le meilleur lit. Cette hospitalité était sans réserve, quelle que fût la durée du séjour ¹³².

¹³⁰ Le Côtier - The Coaster.

¹³¹ FERLAND, op.cit., p. 36 ; W. T. GRENFELL, p. 98.

¹³² Ferland raconte que M. Andrew Kennedy de l'île de Saint-Augustin avait donné asile pendant tout l'hiver de 1853-1854 à sept marins d'un navire nau-

À quoi attribuer cette bienveillance sortant un peu de l'ordinaire envers les gens de l'extérieur ? Sans doute parce que ceux-ci venaient briser l'isolement et qu'ils apportaient des nouvelles du monde extérieur. Mais la raison fondamentale résidait dans ce sentiment d'entraide que l'on manifestait pour toutes les personnes, parentes ou non, en détresse ou dans le besoin. Les pêcheurs connaissaient mieux que quiconque les difficultés de la vie isolée sur la Côte et manifestaient beaucoup de sympathie à l'égard de ceux qui venaient partager cette vie, ne fût-ce que partiellement et de façon temporaire.

Cette hospitalité n'est plus tout à fait la même aujourd'hui. Les visites de plus en plus nombreuses de gens de l'extérieur en ont fait diminuer l'intérêt. Cependant nous sentons encore cette hospitalité traditionnelle lorsque nous visitons les pêcheurs dans les îles. Ils s'empressent alors de vous inviter à entrer dans leur maison et de vous offrir une tasse de thé ou de café pour vous réchauffer. Si c'est l'heure du repas, ils vous invitent, si pauvres soient-ils, à le partager, tout en s'excusant de ne pas avoir mieux à offrir.

Avec la fréquence des arrivées d'étrangers, il serait difficile pour les villageois d'offrir l'hospitalité à chacun. D'un autre côté, le désir de gains monétaires a fait son apparition et quelques familles aux membres peu nombreux acceptent de loger des étrangers, moyennant rétribution ¹³³. Cependant, on se montre toujours prévenant envers les visiteurs et on ne mesquine ni sur la nourriture ni sur les services à rendre. C'est ainsi que se manifeste le nouveau type d'hospitalité dans une économie de plus en plus basée sur l'argent.

À cause de leur isolement et de leur manque d'instruction, les Augustiniens étaient dans une profonde ignorance de l'organisation politique, économique et sociale du monde extérieur. Préoccupés par la lutte pour assurer leur subsistance, ils se souciaient assez peu de connaissances qui ne leur rapportaient rien d'utile dans l'immédiat et se contentaient de leur contribution à l'économie nationale et internationale. À cette époque, très peu de personnes s'intéressaient à eux, sauf les

fragé, l'Arabian. Selon les propres termes de cet auteur, « M. Kennedy dut partager, avec les naufragés, ce qu'il réservait pour sa famille, sans espoir d'obtenir des provisions des postes voisins » qui manquaient eux-mêmes de nourriture.

¹³³ Pendant l'été de 1965, le tarif était de six dollars par jour, chambre et pension.

marchands, pour des raisons de profits. Leur existence semblait ignorée même des gouvernements provincial et fédéral, qui leur apportaient très peu d'aide. En revanche, les Augustiniens montraient peu d'intérêt pour la société extérieure et ils n'avaient pas tellement le sentiment d'en faire partie. Ils se sentaient « seuls au bout du monde ».

Avec l'amélioration des moyens de transport et de communication, avec l'accroissement des connaissances, l'intérêt pour le monde extérieur a grandi rapidement et porte principalement sur les valeurs économiques du monde industriel. On désire avoir les mêmes avantages matériels que les gens de l'extérieur, jouir d'un niveau de vie égal, gagner les mêmes salaires et participer à une économie centrée sur la consommation. Comme partout ailleurs, la première phase du changement socio-culturel consiste dans l'imitation des comportements économiques extérieurs de la société dominante. On perçoit moins bien les autres valeurs et les autres principes d'organisation de cette société. Ces valeurs, plus profondes, sont assimilées lentement. La valeur de l'instruction dans la société moderne n'est pas encore pleinement sentie. On ne comprend toujours pas grand chose aux systèmes politiques et aux différentes formes du gouvernement. De même, les comportements urbains ne sont pas très bien assimilés. On sait qu'il se fabrique des fusées et des satellites et que, un jour prochain, l'homme marchera sur la lune, mais il est très difficile pour ces gens d'incorporer ces expériences novatrices du monde moderne à leur vision traditionnelle. Ceux qui n'ont jamais été à l'extérieur écoutent avec scepticisme les descriptions qu'on leur fait des possibilités de la technique moderne. Deux conceptions du monde entrent maintenant en conflit dans leur esprit. Petit à petit, à mesure que s'accroissent les contacts avec l'extérieur, une nouvelle conception du monde s'édifie, où les anciens éléments disparaissent et sont remplacés par les connaissances de la société industrielle.

4. Images de la vie, de la mort et de l'au-delà

[Retour à la table des matières](#)

Les Augustiniens sont de joyeux vivants ! Une fois leurs durs labeurs terminés, ils veulent profiter des bons moments et des bonnes choses de la vie. Ceci apparaît clairement dans leurs attitudes vis-à-vis de la sexualité et des boissons alcooliques.

Nous l'avons dit plus haut, l'attrance pour le sexe est un trait important de la mentalité des Augustiniens. Dans le passé comme dans le présent, la sexualité a toujours été hautement mise en valeur par l'ensemble des membres de la communauté. D'après les témoignages que nous avons recueillis, il semble bien que la morale sexuelle ait toujours été très large à Saint-Augustin.

Avec la pratique des relations sexuelles, la consommation de boissons alcooliques constitue un des principaux plaisirs de l'existence souvent monotone des Augustiniens: ils ne manquent aucune occasion, buvant inconsidérément, dans le seul but de s'enivrer et non par goût ou pour se rafraîchir. La boisson préférée des Augustiniens est la bière de fabrication domestique ¹³⁴. Plusieurs ne prennent pas la peine d'embouteiller la bière qu'ils fabriquent et boivent le contenu du baril en une journée avec l'aide de compagnons. Quand il y a de la bière, on est joyeux et les conversations vont bon train; on aime, en même temps, écouter de la musique ou chanter des refrains western.

¹³⁴ *Home-made brew*. Voici la recette la plus simple pour en préparer une cuvée : on achète huit livres de sucre brun, une botte de concentré de malt et deux sachets de levure. On mélange, dans un baril en bois, le concentré de malt à sept ou huit gallons d'eau tiède ; on ajoute ensuite le sucre en prenant soin de bien brasser. Finalement, on ajoute la levure. On recouvre le baril d'un morceau de tissu et on laisse fermenter le breuvage près du poêle pendant cinq jours environ. On goûte la bière de temps en temps pour vérifier son degré de fermentation. Lorsqu'elle est à point, on l'embouteille en ayant soin d'ajouter une demi-cuillerée à thé de sucre dans chaque bouteille. Après une quinzaine de jours d'entreposage au frais, la boisson est prête à consommer. Sa teneur en alcool est alors supérieure de beaucoup à celle de la bière de fabrication industrielle communément appelée bottled beer.

Il n'y a pas de détenteur de permis de la Régie des alcools à Saint-Augustin. Les Augustiniens qui ne fabriquent pas eux-mêmes leur boisson peuvent en commander de l'extérieur. La livraison se fait par bateau. On n'est pas très difficile sur le choix ni sur la qualité. L'importation se limite surtout à la bière de fabrication industrielle, au vin à bon marché et à l'alcool pur.

Comme les boissons alcooliques sont consommées pour l'effet qu'elles produisent, il n'est pas rare de voir des individus dans un état d'ébriété avancée. Cette pratique de l'intempérance n'est pas spécifique de la localité; elle a été signalée en d'autres lieux de la Côte par des auteurs comme Hatton, Harvey et Tucker ¹³⁵. La communauté compte aussi de nombreux buveurs excessifs, ce qui n'est pas très étonnant si l'on considère les modèles de consommation. On trouve dans l'alcool un moyen de s'enhardir et d'oublier les difficultés de la, -vie. Par contre, certains considèrent les boissons alcooliques comme des toniques et des fortifiants possédant des effets bénéfiques pour la santé lorsqu'elles sont consommées en quantité raisonnable. L'usage d'offrir à boire à des amis facilite par ailleurs l'entregent et entretient l'amitié. On boit rarement seul et les amitiés de buveurs ne manquent pas. Les hommes sont pratiquement les seuls à boire de façon immodérée et les femmes sont unanimes à souligner les conséquences néfastes de l'intempérance sur leurs maris et sur leurs fils. Certaines femmes vont même jusqu'à interdire toute fabrication et toute consommation d'alcool dans « leur » maison.

Les Augustiniens se soucient très peu d'économiser pour leurs descendants. Ils préfèrent plutôt dépenser tout l'argent qu'ils gagnent pour en jouir le plus possible dans la vie présente. Ils critiquent ouvertement ceux qui se privent pour mettre de l'argent de côté. Cette attitude devant la vie se manifeste très bien dans les paroles d'un informateur: «À quoi me servira mon argent lorsque je serai six pieds sous terre ? » On vit donc au jour le jour sans se soucier outre mesure de l'avenir.

Par ailleurs, les Augustiniens acceptent mal que leur vitalité soit réduite par la vieillesse et la maladie. Ils n'aiment pas voir blanchir leurs cheveux et tiennent à se dire actifs malgré leur âge avancé. La santé et la maladie sont des soucis constants, particulièrement chez les femmes.

¹³⁵ Joseph HATTON et M. HARVEY, Newfoundland, the Oldest British Colony, p. 223 ; Ephraim TUCKER, Five Months in Labrador and Newfoundland during the Summer of 1838, p. 43.

On ne craint pas la mort et on l'accepte avec un certain fatalisme. L'apparente indifférence dont font preuve les Augustiniens vis-à-vis de la mort se manifeste par le peu de soins qu'ils accordent aux endroits où reposent leurs morts. Il y a, dans la communauté, deux cimetières, l'un catholique, l'autre anglican, situés au cœur du village. Tous les deux sont fort négligés. L'herbe n'y est pas coupée et on y rencontre toutes sortes de détritrus. Le cimetière anglican est toutefois entouré d'une clôture, alors que le cimetière catholique est traversé par de nombreux sentiers menant d'une maison à l'autre. Dans l'un comme dans l'autre cimetière, très peu de sépultures sont indiquées convenablement et plusieurs ne le sont pas du tout. Nous y rencontrons très peu de pierres tombales. Les croix de bois mal fabriquées et mal peintes dominent. Dans l'ensemble, le mauvais état de ces lieux est un signe évident du désintéressement de la population pour les défunts.

Catholiques et anglicans croient en l'existence d'un monde meilleur mais n'ont pas la même conception de ce monde futur. Les catholiques se réfèrent davantage à l'enseignement traditionnel de leur Église sur le ciel, le purgatoire et l'enfer, tandis que les anglicans expriment beaucoup de scepticisme vis-à-vis des récompenses et des punitions distribuées dans l'au-delà. Ils sont plutôt enclins à croire au salut universel.

Par ailleurs, les catholiques ont une grande confiance dans l'intercession des saints pour l'obtention de faveurs. Plusieurs ont adopté sainte Anne comme protectrice et l'invoquent dans le besoin. De nombreuses familles sont abonnées à l'édition anglaise des Annales de Sainte-Anne de Beaupré et font des dons substantiels en argent à cette œuvre religieuse. Cette croyance dans le pouvoir des thaumaturges s'est manifestée, il y a quelques années, par une confiance sans borne dans la personne d'un frère oblat habitant dans la communauté. De véritables miracles auraient été accomplis par ce religieux. On avait recours à lui dans les situations désespérées: maladies graves, accidents et pertes d'objets de valeur.

Les croyances aux saints, aux miracles et aux dogmes religieux n'ont pas tellement d'importance aux yeux des anglicans. Ils veulent avant tout respecter la liberté de conscience et ils manifestent un grand esprit de tolérance. De plus, comme l'enseignement religieux leur fait un peu défaut, leurs croyances religieuses manquent de fermeté. Pour être sauvés, il leur suffit, disent-ils, de croire en Dieu et en son fils Jésus-Christ.

Les Augustiniens se savent divisés sur le plan religieux, et cela depuis 'a venue des premiers pionniers, un peu avant 1850. Les relations actuelles entre ,membres de l'une et l'autre Église peuvent être considérées comme bonnes, de l'avis même des villageois. Cependant, il n'en a pas toujours été ainsi. Selon nos informateurs, les relations entre les deux groupes se seraient détériorées après l'arrivée du curé catholique en 1950. Ce dernier aurait lancé du haut de la chaire une campagne contre les anglicans, en invitant ses paroissiens à ne pas les fréquenter, à ne pas se marier avec eux et à essayer de les convertir à la « bonne » religion. Il aurait accompagné ses dires de certaines pressions économiques, par le contrôle de la scierie locale et dans l'attribution d'emplois .salariés.

D'un autre côté, les mariages mixtes entre catholiques et anglicans sont toujours nombreux. Dans le cas de ces mariages, il arrive que l'un des conjoints se convertisse à la religion de l'autre, ceci presque toujours à l'avantage des ,catholiques.

En résumé, nous pouvons dire que les Augustiniens se définissent comme des croyants: aucun, dans nos rencontres, n'a nié l'existence de Dieu. Mais cette croyance, bien que profonde, s'exprime assez peu dans les actes extérieurs du culte. On tient cependant à ce que les grands moments de la vie, c'est-à-dire naissance, mariage, sépulture, soient consacrés par des actes religieux.

5. Le merveilleux et l'extraordinaire ¹³⁶

[Retour à la table des matières](#)

C'est une croyance assez répandue parmi les Augustiniens que les morts peuvent apparaître aux vivants sous l'apparence d'esprits (spirits) ou de fantômes (ghosts). Plusieurs personnes affirment avoir été témoins de leurs apparitions et de certaines de leurs manifestations. Un informateur nous a raconté avoir vu un esprit à Baie-des-Rochers il y a plus de trente ans. Il était alors dans la maison de sa sœur en compagnie de plusieurs autres personnes. On était en plein hiver et la maîtresse de maison venait juste de sortir pour aller chercher du bois de chauffa-

¹³⁶ *Merveilleux* : ce qui est produit par l'intervention des êtres surnaturels ; *extra-ordinaire* : ce qui n'est pas selon l'ordinaire ; ce qui est singulier, rare, peu commun. (LITTRÉ, Dictionnaire de la langue française.)

ge. Quelques instants plus tard, la porte de la maison s'est ouverte. Croyant que sa sœur revenait, l'informateur, qui avait le dos tourné à la porte, n'a pas prêté attention immédiatement. Mais comme la porte demeurait ouverte, il se retourna et c'est alors qu'il vit l'esprit qui le regardait fixement. Sa figure était blafarde. Sans se troubler, il soutint son regard pendant cinq minutes environ, après quoi le « revenant » disparut brusquement. Aucune des autres personnes qui se trouvaient dans la pièce ne fut témoin du phénomène, mais elles ont constaté quelque chose d'étrange. Plus tard, lorsque l'homme raconta sa vision, on identifia le revenant comme un pêcheur décédé de très nombreuses années auparavant. Selon notre informateur, l'esprit avait cherché à l'intimider, peut-être dans le but d'obtenir quelque chose, mais avait échoué dans sa tentative. Un frère du témoin fut l'objet d'une apparition toute semblable au même endroit.

Un des fils du même informateur a, lui aussi, vécu l'expérience de l'apparition d'un esprit. Alors qu'il était encore jeune homme, il avait enlevé une partie de pierre tombale de la sépulture commune d'un métis, de sa femme et de ses enfants qui s'étaient noyés en même temps et qu'on avait enterrés dans une île située près de Grande-Passe. Ces pierres tombales portent la plupart du temps l'inscription SACRED. À ceux qui lui faisaient remarquer la gravité de son geste, le jeune aurait répondu par bravade que « le métis n'avait qu'à venir chercher sa pierre s'il n'était pas content ». La nuit même, le jeune homme fut réveillé par l'esprit du métis qui le tirait par une manche. Le témoin de cette apparition nous a déclaré lui-même avoir reconnu le métis à la grosse moustache noire qu'il portait de son vivant. Dès le lendemain de l'apparition, il est allé remettre la pierre à sa place originelle.

Deux autres individus ont été les spectateurs d'une manifestation des esprits des morts au quai du Tickle. Un soir d'automne, à la tombée de la nuit, tous deux conversaient dans une maison d'été située à proximité du quai lorsqu'ils entendirent une barque s'approcher. Ils sortirent à l'extérieur pour voir qui venait, virent des ombres se promener sur le quai et entendirent des bruits de pas. Lorsqu'ils s'approchèrent, ils ne virent absolument personne. L'un de ceux-ci fut témoin d'une autre manifestation merveilleuse. Alors qu'il était dans une cabane de chasseurs en compagnie d'autres hommes, le loquet de la porte s'est soulevé comme s'il avait été tiré de l'extérieur par une personne. La porte s'est ouverte toute gran-

de à la surprise de tous. Après vérification, on a constaté qu'il n'y avait personne à l'extérieur.

D'autres manifestations merveilleuses citées par Junek ¹³⁷ ont eu lieu au village même de Saint-Augustin, dans une maison située à l'extrémité est du village, tout près du rocher et de la rivière. Toute personne qui couchait au deuxième étage de cette maison voyait enlever ses couvertures par une force mystérieuse. Comme personne ne voulait plus habiter cette maison hantée, elle fut démolie. Il est aussi arrivé, à quelques reprises, que des personnes mortes au loin aient averti de leur mort des personnes qui leur étaient particulièrement chères. Ces phénomènes ne prennent pas la forme d'une vision mais celle d'un pressentiment très fort chez la personne avertie. La plupart du temps, ce sont des femmes qui reçoivent de tels avertissements.

Cette croyance dans les manifestations matérielles des esprits des morts est répandue sur toute la Côte et est relevée par plusieurs auteurs dont Anne Grenfell, William A. Stearns, et José Mailhot ¹³⁸.

Les Augustiniens ont aussi été témoins d'autres phénomènes merveilleux semblables à ceux que mentionne Junek ¹³⁹ pour Blanc-Sablon. Eux aussi voient des lumières insaisissables qui se promènent la nuit. Ces apparitions ont lieu invariablement dans l'estuaire de la Saint-Augustin. Elles se manifestent en toute saison, quelles que soient les conditions atmosphériques. Ces lumières sont très brillantes et se déplacent constamment au-dessus de l'eau ou au-dessus des îles de la baie. Il n'a jamais été possible de les approcher. Par ailleurs, personne ne peut expliquer exactement ce phénomène. Comme les Blanc-Sablonnais, certaines personnes ont vu des chiens fantômes sur des îles et les ont entendus aboyer sans qu'il ait jamais été possible de les capturer.

Les Augustiniens cultivent aussi l'extraordinaire. Comme les pêcheurs de Blanc-Sablon et ceux de plusieurs communautés de la Côte, ils croient à l'existence de trésors enterrés par les pirates à différents endroits du littoral. Plusieurs tré-

¹³⁷ JUNEK, op.cit., p. 80.

¹³⁸ Anne GRENFEL et Katie SPALDING, *le Petit-Nord....* p. 86, 97 et 99 ; W. A. STEARNS, *Labrador : a Sketch of its People, its Industries and its Natural History*, p. 284; José MAILHOT, *Les relations entre les vivants et les morts à Tête-à-la-Baleine*, thèse de maîtrise, Université de Montréal, 1965.

¹³⁹ Op. cit., p. 76-80.

sors auraient été découverts par des étrangers possédant des cartes tracées par les pirates eux-mêmes. Les circonstances qui entourent la découverte de ces trésors sont toujours mystérieuses. C'est d'ailleurs le cas d'un trésor qui aurait été enfoui dans l'île Mistanoque, en territoire augustinien, et dont parle Junek ¹⁴⁰. Selon des informateurs, on peut voir encore aujourd'hui le trou dans lequel était enfoui ce trésor. Toujours selon les mêmes sources, il y aurait encore des trésors non découverts à Vieux-Fort et dans l'île du Gros-Mécatina, près de La Tabatière.

On parle aussi de la mine d'or qu'un certain Dawson, venu directement d'Angleterre, aurait découverte dans les environs, sur la rive ouest de la Saint-Augustin, à proximité de son embouchure. Dawson aurait exploité seul cette mine et serait mort avant de pouvoir emporter son or. Il aurait laissé une carte de l'emplacement de la mine. Guidées par celle-ci, plusieurs équipes de chercheurs auraient vainement tenté de découvrir la fameuse cache d'or. Les Augustiniens, pour leur part, ne se préoccupent nullement d'essayer d'en localiser l'emplacement.

Ces histoires de trésor, qui ont un certain fondement historique, sont du domaine de la légende. Mais plus fabuleuses encore sont les histoires de sirènes. Lorsqu'ils sont échoués sur un rocher, ces êtres marins à corps de poisson et à tête humaine attirent les pêcheurs par leurs cris et implorent leur aide pour pouvoir retourner à la mer. Le pêcheur qui vient au secours d'une sirène voit se réaliser le plus cher de ses vœux. Cependant, il faut bien prendre garde lorsqu'on lui vient en aide, sinon on risque de perdre la vie. Il faut l'aborder par derrière pour la pousser à l'eau tout en émettant son vœu à voix haute. Cette croyance est typique de la vision du monde des marins et on la retrouvait à d'autres endroits de la Côte dans le passé ¹⁴¹. Cependant, on n'y ajoute pas grand crédit aujourd'hui et on la considère plutôt comme une fable d'autrefois, alors que la mer était considérée comme une ennemie redoutable par les pêcheurs qui ne possédaient que de frêles embarcations à voile.

À l'exception de cette histoire de sirènes, Junek classe les différents phénomènes que nous venons de décrire dans une catégorie qu'il appelle le SACRÉ. Pour notre part, nous croyons qu'il serait préférable de les classer dans deux catégories différentes, le merveilleux et l'extraordinaire. Les manifestations des esprits des

¹⁴⁰ Op. cit., p. 81.

¹⁴¹ STEARNS, op. cit., p. 284-285.

morts, les lumières, les chiens-fantômes entrent dans la première catégorie. Ces divers phénomènes trouvent leur explication dans des forces supranaturelles mal définies par les Augustiniens. Pour éviter de les catégoriser trop hâtivement, nous les classons tout simplement comme phénomènes merveilleux. On peut se demander si ces phénomènes se produisent réellement ou s'il s'agit d'hallucinations. Ce qui importe pour la vision du monde, c'est que les personnes qui en sont témoins les considèrent comme réels.

Les histoires au sujet des trésors et des mines d'or sont du domaine de l'extraordinaire car elles ne se réfèrent à aucune force supranaturelle. Elles sont enjolivées par la légende et on les raconte surtout pour étonner les étrangers.

Ce merveilleux et cet extraordinaire sont des éléments importants de la vision du monde dans cet isolat de la Côte-Nord. Cependant plusieurs individus se montrent sceptiques vis-à-vis de l'existence de tels phénomènes et tentent de leur trouver des explications naturelles ou de les réduire à leur plus simple expression. C'est un signe que la vision traditionnelle du monde commence à s'altérer.

III. CONCLUSION

[Retour à la table des matières](#)

Nous venons de voir que l'isolement spécifie de façon toute particulière la vision du monde des Augustiniens. Dans le passé, cette vision était principalement axée autour de la relation écologique étroite qui définissait les limites de leur univers. Depuis une quinzaine d'années, cette vision s'est ouverte sur le monde extérieur et subit une lente transformation.

D'autre part, la vision du monde des Augustiniens est originale, en ce sens qu'elle combine des éléments disparates empruntés au monde des pêcheurs et à celui des trappeurs, au monde traditionnel et au monde moderne, aux sociétés canadienne-française et terre-neuvienne. Il serait intéressant de retracer l'origine de ces principaux éléments constitutifs en effectuant une reconstruction historique de chacune de ces visions autochtones du monde.

Les quelques éléments que nous venons de décrire ne sont que des résultats fragmentaires d'une étude d'exploration. Nous espérons voir se poursuivre les

recherches sur la vision du monde à Saint-Augustin et dans différents isolats de la Basse Côte-Nord qui peuvent être classifiés en trois types principaux:

1. Isolats à peuplement exclusivement anglais: Vieux-Fort.
2. Isolats à peuplement exclusivement français: Tête-à-la-Baleine.
3. Isolats à peuplement mixte: Saint-Augustin.

On pourrait aussi comparer l'importance relative que prennent les différents éléments dans l'une ou l'autre des communautés, selon qu'elle est française, anglaise ou mixte. Par ailleurs, d'autres éléments nouveaux viendraient compléter la vision du monde des Augustiniens dont nous venons de faire une esquisse. Nous espérons entreprendre de telles études comparatives sur la vision du monde des pêcheurs de la Côte-Nord à l'occasion de nos études ethnographiques dans cette aire culturelle.

Les changements socio-culturels à Saint-Augustin.

ANNEXE

[Retour à la table des matières](#)

Les toponymes locaux ne sont pas tous officiellement reconnus par la Commission de géographie du Québec. Certains ont de plus subi une transformation dialectale. Nous en donnons ici la liste:

A) Termes locaux officiellement reconnus

Anse-au-Portage

Baie-des-Ha! Ha!

Coxipi

Grande-Passe

Kécarpoui

Lobster Bay

Mistanoque

Napetipi

Passe de Cumberland

Shékatika

Spoon Cove

B) Termes locaux différents de la toponymie officielle

Local	Officiel
Canso Tickle:	Canso
Little Rigolet:	Petit Rigolet
Grosse Ile Tickle:	Île de la Conserverie (Cannery Island)
Old Fort:	Vieux-Fort
Pagachou:	Pagouatchiou
Rocky Bay:	Baie-des-Rochers
Saint Augustin Island:	Île de Saint-Augustin
Wellade:	Tête-à-la-Baleine de l'Est

C) Termes locaux non reconnus officiellement

Bungalow Island
 Dukes Island
 Red Point
 Sandy Island
 Shagg Island
 The Harbour Tucker.

Les changements socio-culturels à Saint-Augustin.

BIBLIOGRAPHIE

***A) Ouvrages portant principalement ou partiellement
sur la Côte-Nord du Saint-Laurent et sur le Labrador***

[Retour à la table des matières](#)

1. AMY, Lacey. « The Liveyeres - Labrador's Permanent Population », Canadian Magazine, vol. 38, 1912, p. 455.
2. AMY, Lacey. « Labrador : Home of the Iceberg », Travel, May 1916, pp. 24-27, 52-53.
3. ANONYME. « Isolated Communities ; Blanc Sablon and St. Pierre et Miquelon », Geographical Review, vol. XXIX, no 4, 1939, p. 668.
4. ASHE, E. D. « Journal of a Voyage from New York to Labrador », Transactions, Litt. and Hist. Soc. of Quebec, vol. IV, append. 1, 1861, p. 1.
5. AUBUDON, Maria R. Aubudon and his Journals. New Work, Dover Publications, Inc., 1960. 2 vols.
6. BANFILL, B. J. Labrador Nurse. Toronto, The Ryerson Press, 1952. 218 p.
7. BAYFIELD, H. W. AND OTHERS. Sailing Directions for the Island of Newfoundland, the Coast of Labrador, the Guil and River St. Lawrence, and the Coasts of Nova Scotia & New Brunswick to Passamaquoddy Bay. London, James Imray, 1851. 209 p.
8. BELLET, Adolphe. Les Français à Terre-Neuve et sur les côtes de l'Amérique du Nord, La grande pêche à la morue à Terre-Neuve depuis la découverte du Nouveau-Monde par les Basques au quatorzième siècle. Paris, A. Challamel, 1902.

9. BELLET, J. N. Remarques sur le détroit de Belle-Isle et les côtes septentrionales de la Nouvelle-France, depuis la rivière Saint-Jean jusqu'au Cap Charles : tirées des journées de navigation qui sont au dépôt des cartes et plans de la marine pour le service des vaisseaux du Roi, par la sieur Bellin. Paris, Imprimerie de Didot, 1758.
10. BERGERON, Gaston. « La Basse Côte-Nord », *Le Côtier -The Coaster*, vol. V, no 5, mai 1964.
11. BIGGAR, H. P., editor. *The Voyages of Jacques Cartier*. Ottawa, F. A. Acland, 1924. 330 p. (Publication of the Public Archives of Canada, No. 11.)
12. BIAYS, Pierre. « Conditions et genres de vie au Labrador septentrional », *Cahiers de géographie de Québec* (première série), no 6, Québec, Presses de l'université Laval, 1955. 35 p.
13. BOUFFARD, J. «La frontière entre la Province de Québec et la Colonie de Terre-Neuve sur la Côte du Labrador », *Bulletin de la Société de géographie de Québec*, vol. 13, no 1, 1919, pp. 7-10.
14. BOULTON, R. W. « Captain Bayfield », *Transactions, Litt. and Hist. Soc. of Quebec*, no 28 1908-1909, pp. 27-95,
15. BOWEN, Noel H. « The Social Conditions of the Coast of Labrador », *Transactions, Litt. and Hist. Soc. of Quebec*, vol. IV, 1856, p. 329-341.
16. BRETON, Yvan. *La Culture matérielle des Blanc-Sablonnais*. Thèse de maîtrise, université Laval, 1967. Aussi : Université Laval, Centre d'études nordiques, *Travaux divers*, no 19, 1968, 140 p.
17. BRIFFET, Frances B. *The Story of Newfoundland and Labrador*. Toronto, Vancouver, J. M. Dent and Sons Ltd., 1949. 167 p.
18. BROUILLETTE, Benoît. «La Côte Nord du Saint-Laurent », *Revue canadienne de géographie*, vol. 1, no 1, 2, 3, 4, 1947, pp. 3-21, 8-27, 8-28.
19. BROWNE, Rev. P. W. *Where the Fishers Go - the Story of Labrador*. New York, Cochrane Publishing Co., 1909. 366 p.
20. BRUET, Edmond. *Le Labrador et le Nouveau-Québec*. Paris, Payot, 1949. 344 p.
21. [BUIES, Arthur.] *La province de Québec*. Québec, 1900. 352 p.

22. BUISSUÈRES, Paul. «La population de la Basse Côte-Nord », Cahiers de géographie de Québec, vol. VII, n°14, Avril-Septembre 1963, pp. 157-192 ; et vol. VIII, n° 15, Octobre 1963-Mars 1964, p. 41-93. Tiré à part, 90 p.
23. CABOT, W. B. In Northern Labrador. London, John Murray, 1912. 292 p.
24. CANADA, IN THE COURT OF THE QUEEN's BENCH. The Labrador Company Vs Her Majesty the Queen, Appellants' Factum, 1889.
25. CANADA, PRIVY COUNCIL. Forts and trading posts.... voir n° 117 [WHITE, James].
26. CARPENTER, C. C. « Report on the Labrador Mission at Caribou Island, Strait of Belle Isle », Canada Foreign Missionary Society, Annual Report, Nos 1-6, 1858-1863.
27. CARRIÈRE, Gaston, o.m.i. « Cent ans d'apostolat au Labrador », Revue de l'Université d'Ottawa, n° 25, 1955, pp. 384-417.
28. CARRIÈRE, Gaston, o.m.i. Les missions catholiques clans l'Est du Canada et l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson (1844-1900). Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1957. 194 p.
29. CARRIÈRE, Gaston, o.m.i. « L'œuvre des Oblats de Marie-Immaculée dans le Nord canadien oriental », le Nouveau-Québec: Contribution à l'étude de l'occupation humaine, Jean MALAVRIE et Jacques ROUSSEAU, éditeurs. Paris, Mouton et Cie, 1964, pp. 395-423.
30. CARRIÈRE, Gaston, o.m.i. Explorateur pour le Christ : Louis Babel, 1826-1912. Montréal, Rayonnement, 1963. 150 p.
31. CARRIÈRE, Gaston, o.m.i. Histoire documentaire de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée clans l'Est du Canada. 1re partie, De l'arrivée au Canada à la mort du fondateur (1841-1861). Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1963. 5 vol.
32. CARTIER, Jacques. Brief récit et succincte narration de la navigation par le capitaine Jacques Cartier aux Îles de Canada, Hochelaga, Saguenay et autres. Réimpression figurée de l'édition originale rarissime de 1545. Paris, Librairie Tross, 1863. 68 p.

33. CARTWRIGHT, George. A Journal of Transactions and Events during a Residence of nearly Sixteen Years on the Coast of Labrador, Containing many Interesting Particulars both of the Country and its Inhabitants not Hitherto Known. Newark (Engl.), Allin & Ridge, 1792. 3 vols.

34. CHOUINARD, F.-X. « Le Nord-Est du Labrador, par A. P. COLEMAN », Bulletin de la Société de géographie de Québec, vol. 16, n° 1, 1922, pp. 48-51 ; et vol. 16, n° 4, 1922, pp. 204-221.

35. COMEAU, N.-A. La vie et le sport sur la côte nord, du bas Saint-Laurent et du golfe, tr. de l'anglais par N. Levasseur. Québec, Éditions Garneau, 1945. 372 p.

36. CÔTÉ, Louis-Philippe. Visions du Labrador. Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1934. 173 p.

37. COULOMBE, Marie-Anne. Bibliographie analytique partielle de la côte nord de la Province de Québec. Québec, université Laval, 1950. 109 p.

38. COX, Leo. « The Golden North : Labrador and North Shore », Canadian Geographical Journal, vol. XVI, n, 4, 1938, pp. 203-208.

39. DANEAU, Marcel. «La Côte Nord du Saint-Laurent », Le Côtier - The Coaster, vol. VI, no 2, février 1965.

40. DAVIES, K. G. (ed.). Northern Quebec and Labrador Journals and Correspondence : 1819-1835. London, Hudson's Bay Record Society, vol. 24, 1963. 415 p.

41. DAWSON, S. E. The St. Lawrence Basin and its Border-Lands. London, Lawrence and Bullen, 1905. 451 p.

42. DAWSON, S. E. « Brest on the Quebec Labrador », Royal Society of Canada Proceedings and, Transactions, vol. 11, sect. 2, 1905, pp. 3-20.

43. DIONNE N.-E. « Inventaire chronologique des cartes, plans et atlas relatifs à la Nouvelle France et à la Province de Québec, 1508-1908 », Proceedings and Transactions of the Royal Society of Canada, série 3, vol. 2, partie 2, 1909, pp. 80-87.

44. [DELANGLEZ, Jean, s.j., éditeur]. « Journal de Louis Jolliet allant à la Découverte de Labrador, 1694 », Rapport de l'Archiviste de la Province de Qué-

bec, pour 1943-1944. Québec, Redempti Paradis, Imprimeur du Roi, 1944, pp. 147-206.

45. DESMEULES, Jean. « Natashquan, localité sous-développée de la Moyenne Côte-Nord », *Revue canadienne de géographie*, vol. XVII, nos 1-2, 1963, pp. 46-49.

46. DIACK, Lesley. *Labrador Nurse*. London, Victor Gollanez Ltd., 1963. 159 p.

47. DORION, Henri. *La frontière Québec-Terreneuve, Contribution à l'étude systématique des frontières*. Québec, les Presses de l'université Laval, 1963. 316 p. (Travaux et documents du Centre d'études nordiques, no 1.)

48. FAUCHER DE SAINT-MAURICE, N.-H.-E. *De tribord à bâbord. Trois croisières dans le golfe Saint-Laurent*. Montréal, Duvernay frères & Dansereau, 1877. 458 p.

49. FERLAND, Abbé J.-B.-A. *Le Labrador*. (Réédition.) Montréal, Librairie Beauchemin, [1917]. 115 p.

50. GANONG, W. G. « Jacques Cartier's First Voyage », *Transactions, Royal Society of Canada*, 11, série, vol. V, sect. 2, 1887, pp. 121-136.

51. GANONG, W. F. *Crucial maps in the early cartography and place-nomenclature of the Atlantic coast of Canada*. Toronto, University of Toronto Press & Royal Society of Canada, 1964. 511 p. (Royal Society of Canada, Special Publication No. 7). Extraits des *Transactions of the Royal Society of Canada*, 1927-1937.

52. GARIGUE, Philippe. « Une enquête sur l'industrialisation de la province de Québec Schefferville », *Études sur le Canada français*. Montréal, Université de Montréal, 1958, pp. 88-102.

53. GARNIER, Louis, c.j.m. *Du cométique à l'avion : les Pères Eudistes sur la Côte Nord (1903-1946)*. Québec, P.-E. Larose, Imprimeur, 1947. 297 p.

54. GLADWIN, G. E. *Coast and Harbours of Labrador, summer 1867 ; Sketches, Pen and Ink*. [Worcester, Mass., chez l'auteur, c. 1877.]

55. GOSLING, W. G. *Labrador : Its Discovery, Exploration and Development*. London, A. Rivers, 1910. 574 p.

56. GREAT BRITAIN, PRIVY COUNCIL. In the Matter of the Boundary Between the Dominion of Canada and the Colony of Newfoundland in the Labrador Peninsula. London, William Clowes and Sons, 1927. 12 vols.

57. GREGORY, J.U. En racontant : récits de voyages en Floride, au Labrador et sur le fleuve Saint-Laurent. Traduit de l'anglais par Alphonse Gagnon. Québec, Typographie de C. Darveau, 1886. 244 p.

58. GRENFELL, Anne, & Katie SPALDING. Le Petit Nord, Annals of a Labrador Harbour. Boston and New York, Houghton Mifflin Co., 1920. 199 p.

59. GRENFELL W. T. et al. Labrador : the Country and the People. New York, MacMillan, 1909. 497 p. 21 éd., 1912. Éditions revues et corrigées, 1913 et 1922.

60. GRENFELL, W. T. Down North on the Labrador. New York, Fleming H. Revell Co., 1911. 229 p.

61. GRENFELL, W. T. Forty Years for Labrador. Boston and New York, Houghton Mifflin Co., 1932. 372 p.

62. GRENFELL, W. T. The Story of a Labrador Doctor. London, Hodder and Stoughton, [1931]. 300 p..

63. HATTON, Joseph & M. HARVEY. Newfoundland, the Oldest British Colony. London, Chapman & Hall, 1883. 489 p.

64. HAUSER, Irma. « Problems of the Labrador People », Among the Deep Sea Fishermen, vol. 21, n° 4, New York, 1924, p. 127.

65. HIND, Henry Youle. Explorations in the Interior of the Labrador Peninsula. London, Longman, 1863. 2 vol.

66. HUARD, V.-A. Labrador et Anticosti. Montréal, Beauchemin et Fils, 1897. 505 p.

67. JOLIN, Pierre. «Processus et principes d'organisation d'un village insulaire du Labrador méridional »,Anthropologica, N.S., vol. VII, no 1, 1965, p. 59-79.

68. JUNEK, O. W. Isolated Communities : a Study of a Labrador Fishing Village. New York, American Book Co., 1937. 130 p.(American Sociological Series.)

69. LACASSE, Élioza Fafard. Légendes et récits : Côte Nord du Saint-Laurent. Montréal l'Éclaireur, 1937. 134 p.

70. LANDRY, Gilles. Analyse d'une enquête ethnographique à Sept-Iles et dans la région circonvoisine, Thèse de D.E.S., université Laval, faculté des Lettres, 1965. 178 p.

71. Le Côtier - The Coaster Journal mensuel miméographié publié par les Pères Oblats de Blanc-Sablon, 1960-1965.

72. LEWIS, Harrison F. «Notes on some Details of the Exploration by Jacques Cartier in the Gulf of St. Lawrence », Transactions, Royal Society of Canada, 31 série, vol. XXVIII, sect. 2, 1934, pp. 117-148.

73. MAILHOT, José. Les relations entre les vivants et les morts à Tête-à-la-Baleine. Thèse de maîtrise, Université de Montréal, faculté des Sciences sociales, 1965. 138 p.

74. MA.LCHELOSSE, Gérard. « Une seigneurie fantôme : Saint-Paul du Labrador », Cahiers des Dix, no 10, 1945, p. 293-328.

75. MARTIN-ZÉDÉ, Georges. L'île ignorée ; journal de l'île d'Anticosti, 1895-1926. Manuscrit. Québec, université Laval, Centre d'études nordiques, Archives.

76. MARTEL DE BROUAGE, François. « Lettres de François Martel de Brouage, commandant au Labrador au Conseil de Marine, France », Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec, pour 1922-1923, Québec, 1923, pp. 358-406.

77. MICHAUD, Andrée. La Moraine : Analyse descriptive de phénomènes socio-politiques. Thèse de maîtrise, Université de Montréal, faculté des Sciences sociales, 1965. 95 p.

78. MICHELANT, H. et A. RAMÉ, Publ. Relation originale du voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534 -Documents inédits sur Jacques Cartier et le Canada. Paris, Librairie Tross, 1867.

79. PACKARD, A. S. The Labrador Coast, a Journal of Two Summer Cruises in that Region. New York, N. D. C. Hodges, 1891. 513 p.

80. PADDON Harry L. « Labrador : its People and its Problems », The Daily Labrador, Souvenir Supplement, St. John's, 19 octobre 1938.

81. PARKMAN, Francis. Les pionniers français dans l'Amérique du Nord. Paris, Didier et Fils, 1874. 420 p.

82. PEATTIE, Roderick. « The Isolation of the Lower St. Lawrence Valley », Geographical Review, vol. V, n°2, 1918, pp. 102-119.

83. PERRAULT, Pierre. Toutes Îles. Montréal, Fides, 1963. 189 p.

84. POTVIN, Damase. En zigzag, sur la Côte et dans l'Île. Québec, Ernest Tremblay, Imprimeur, 1929. 80 p.

85. POTVIN, Damase. Puyjalon, le solitaire de l'Île-à-la-Chasse. Québec, 1938. 160 p.

86. POTVIN, Damase. Le Saint-Laurent et ses Îles. Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1940. 413 p.

87. POTVIN, Damase. Trois petits clochers. Québec, 1953. 94 p.

88. PRICHARD, H. H. Through Trackless Labrador. New York, Sturgis and Walton Co., 1911. 244 p.

89. PROVINCE DE QUÉBEC. « Arrêté en Conseil : Concernant les formes d'assistance offertes par le ministère de l'Industrie et du Commerce pour la construction ou l'achat de bateaux de pêche, l'achat de filets maillants, le transport des carburants et l'assurance des bateaux de pêche », Gazette officielle de Québec, vol. 96, n° 46, 14 novembre 1964.

90. PROVINCE DE QUÉBEC (ARCHIVES). Sur les missions du Labrador. Manuscrit, 22 octobre 1720.

91. PROVINCE DE QUÉBEC (MINISTÈRE DES TERRES ET FORÊTS). Régions de Québec, du Lac Saint-Jean, de Chicoutimi et de la côte nord du Saint-Laurent : Description des cantons arpentés, exploration de territoires et arpentages des rivières et des lacs, de 1889 à 1908. Québec, 1908. 280 p.

92. PROWSE, D. W. A History of Newfoundland. London, Eyre and Spottiswoode, 1896. 634 p.

93. PUYJALON, Henry DE. *Récits du Labrador*. Montréal, Imprimerie canadienne, 1894. 143 p.
94. ROBERTSON, Samuel. « Notes on the Coast of Labrador », *Transactions of the Litt. and Hist. Soc. of Quebec*, vol. IV, 1^{ière}, partie, févr. 1855, pp. 27-53.
95. ROCHETTE, Edgar. *Notes sur la Côte-Nord du Bas Saint-Laurent et le Labrador canadien*. Québec, Imprimerie Le Soleil, 1926. 131 p.
96. ROGERS, E. S. « The Eskimo and Indian in the Quebec-Labrador Peninsula », *le Nouveau-Québec : Contribution à l'étude de l'occupation humaine*, Jean MALAURIE et Jacques ROUSSEAU, éditeurs. Paris, Mouton et Cie, 1964, pp. 211-249.
97. ROUILLARD, E. *La Côte Nord du Saint-Laurent et le Labrador canadien*. Québec, Typographie Laflamme, 1908. 188 p.
98. ROUSSEAU, Jacques. « Coupe biogéographique et ethnobiologique de la péninsule Québec-Labrador », *le Nouveau-Québec : Contribution à l'étude de l'occupation humaine*, Jean MALAURIE et Jacques ROUSSEAU, éditeurs. Paris, Mouton et Cie, 1964, pp. 29-94.
99. Roy, Carmen. « Les Acadiens de la rive nord du Saint-Laurent », *Contributions to Anthropology*, Ottawa, Musée national, bulletin n, 194, 21 partie, 1960-1962, pp. 155-198.
100. Roy, Pierre-Georges. *La famille Martel de Brouage*. Lévis, 1934. 39 p.
101. Roy, Pierre-Georges. *Inventaire de pièces sur la Côte de Labrador conservées aux Archives de la Province de Québec*. Québec, Archives de la Province de Québec, 1940-1942, 2 vol.
102. SCOTT, J. M. *The land that God gave ta Cain; an Account of H. H. Watkins' Expedition to Labrador, 1928-1929*. London, Chatto & Windus, 1933. 281 p.
103. SIMARD, H. « La Côte Nord : esquisse de la région et des mœurs de ses habitants » *Bulletin de la Société de géographie de Québec*, vol. XI, n° 1, 1917, pp. 203-216.
104. SMITH, Harvey H. *Shelter Bay, Tales of the Quebec North Shore*. Toronto & Montréal, McClelland and Stewart Ltd., 1964. 220 p.

105. SPECK, Frank G. « Montagnais-Naskapi Bands and early Eskimo Distribution in the Labrador Peninsula », *American Anthropologist*, vol. 33, n° 4, 1931, pp 557-600.
106. STEARNS, W. A. *Labrador ; a Sketch of its People, its Industries and its Natural History*. Boston, Lee and Shepard, 1884. 295 p.
107. TANNER, V. « Outlines of the Geography, Life and Customs of Newfoundland and Labrador », *Acta Geographica (Fennica)*, Helsinki, vol. 8, n° 1, 1944, p. 1-906. Réédition : Cambridge University Press & Macmillan, 1947, 2 vol.
108. TAYLOR, William B. « The Prehistory of the Quebec-Labrador Peninsula », *le Nouveau-Québec : Contribution à l'étude de l'occupation humaine*, Jean MALAURIE et Jacques ROUSSEAU, éditeurs. Paris, Mouton et Cie, 1964, pp. 181-210.
109. THOMPSON, F. F. *The French Shore Problem in Newfoundland*. Toronto, University of Toronto Press, 1961. 222 p..
110. TOWNSEND, C. W. *Along the Labrador Coast*. London, T. Fisher Unwin, 1906. 289 p.
111. TOWNSEND, C. W. *A Labrador Spring*. Boston, Dana Estes and Co., 1910. 262 p.
112. TOWNSEND, C. W. *Captain Cartwright and his Labrador Journal*. Boston, Dana Estes and Co., 1911. 385 p.
113. TUCKER, Ephraim W. *Five Months in Labrador and Newfoundland during the Summer of 1838*. Concord, Israel S. Boyd and William White, 1839. 156 p.
114. VAILLANCOURT, E. « Au Labrador canadien », *Bulletin de la Société de géographie de Québec*, vol. 13, n° 5, 1919, pp. 287-295.
115. VOORHIS, Ernest. *Historic Forts and Trading Posts of the French Regime and of the English Fur Trading Companies*. Ottawa, Dept. of Interior, 1930, 188 p.
116. WALLACE, Dillon. *The Lure of the Labrador Wild*. New York, Chicago, etc., Fleming and Revell Co., 1905. 339 p.

117. [WHITE, James.] Forts and Trading Posts in Labrador Peninsula and Adjoining Territory. Ottawa, F. A. Acland, 1926. 67 p.

B) Ouvrages théoriques

118. ARENSBERG, C. « The Community Study Method », American Journal of Sociology, vol. IX, n° 2, sept. 1954, pp. 109-124.

119. BOURRICAUD, François. « Quelques remarques sur le concept de « caractère national » », Cahiers internationaux de sociologie, vol. 12-13, 1952, pp. 150-168.

120. COSER, Rose Laub. The Family : its Structure and Functions. New York, St. Martin's Press, 1964. 678 p.

121. COULOMBE, Guy. Le « community development ». Université Laval, Centre de recherches sociales, 1961. 111 p. (Travaux et Mémoires du Groupe d'étude du développement économique et social, no 1.)

122. EIDHEIM, Harold. « Robert Redfield (1898-1958) », Ethos, vol. 25, no, 3-4, 1960, pp. 228-240.

123. FIRTH, Raymond William. Elements of Social Organization. Boston, Beacon Press, 1963. 260 p.

124. POSTER, G. M. Traditional Cultures and the Impact of Technical Change. University of California. New York, Harper, 1962. 292 p.

125. GOODENOUGH, Ward Hunt. Cooperation in Change. New York, Russell Sage Foundation, 1963. 543 p.

126. GUTKIND, E. A. Community and Environment, a Discourse on Social Ecology. London, Johnson's Court, 1953. 81 p.

127. LEIGHTON, Alexander H. My Name Is Legion. New York, Basic Books, Inc., [1959]. 452 p.

127.LÉVI-STRAUSS, Claude. Anthropologie structurale. Paris, Plon, [1958]. 454 p.

128. LOWIE, R. H. «Social Organization », Encyclopedia of the Social Sciences, vol. XIV, 1935, pp. 141-148.
129. LOWIE, R. H. Social Organization. New York, Rinehart and Co., 1948. 465 p.
130. MURDOCK, G. P. Social Structure. New York, Macmillan Co., 1949. 387 p.
131. MURDOCK, G. P. et al. Outlines of Cultural Material. New Haven, Human Relations Area Files, 1950. 92 p.
132. PAUL, Benjamin D. (ed.). Health, Culture and Community. New York, Russell Sage Foundation, 1955. 493 p.
133. PARK-REDFIELD, Margaret (ed.). Human Nature and the Study of Society : the Papers of Robert Redfield. Chicago, University of Chicago Press, 1962, 2 vol.
134. REDFIELD, Robert. The Primitive World and its Transformations. Ithaca, New York, Great Seal Books, 1953. 185 p.
135. REDFIELD, Robert. The Little Community and Peasant Society and Culture. Chicago, University of Chicago Press, Phoenix Books, 1956.
136. RIOUX, Marcel. « Le concept d'ethos, voie d'accès à la psychologie des peuples et des civilisations », Revue de sociologie des peuples, 21 trim. 1951.
137. RIOUX, Marcel. « Remarques sur les concepts de vision du monde et de totalité », Anthropologica, N.S., vol. 4, 1962, pp. 273-291.
138. SANDERS, I. T. The Community : an Introduction to a Social System. New York, The Ronald Press, 1958. 431 p.
139. SMITH, Marian. «Natural History Approach to Field Method », Walter GOLDSCHMIDT : The Anthropology of Franz Boas, American Anthropological Association, Memoir n° 89, vol. 61, n° 5, 21 partie, oct. 1959, p. 46-60.
140. SPICER, Edward H. (ed.). Human Problems in Technological Change. New York, Russell Sage Foundation, 1952. 321 p.
141. SUSSMAN, M. B. (ed.). Community Structure and Analysis. New York, Cromwell, 1959. 454 p.

142. TIEBOUT, C. M. The Community Economic Base Study. New York, Committee for Economic Development, 1962. 86 p.

143. TÖNNIES, Ferdinand. Communauté et société. Paris, Presses universitaires de France, 1944. 247 p.

144. ZIMMERMAN, C. Clark. The Changing Community. New York and London, Harper and Bros., 1938. 661 p.

145. WHITE, Leslie A. The Ethnography and Ethnology of Franz Boas. Austin, Texas, 1963. (Texas Memorial Museum, Bulletin n° 6.)

C) Divers

146. AUBERT DE LA RÛE, Edgar. Saint-Pierre et Miquelon. Montréal, Éditions de l'Arbre, 1944. Réédition : Paris, Horizons de France, 1963. 158 p.

147. BERNARD, Antoine. La Gaspésie au soleil. Montréal, Éditions des Clercs de Saint-Viateur, 1925. 332 p.

148. BLAYS, Pierre. Les Marges de l'œkoumène dans l'Est du Canada. Québec, les Presses de l'université Laval, 1964. 760 p. (Travaux et documents du Centre d'études nordiques, no 2.)

149. BLANCHARD, Raoul. L'est du Canada français, tome 1. Montréal, Beauchemin, 1935. 366 p.

150. CANADA. « Lois sur les pêcheries, Règlements sur la pêche du Québec », Gazette du Canada, Partie II, vol. 89, 12 janvier 1955, no 1, DORS/54-172, C. P. 1954-2027.

151. CANADA. « Loi sur les pêcheries », S.R.C. 1952, c. 119, Modifiée par 1960-1961, c. 23, no de catalogue yx 74-119/1961f.

152. CARBONNEAU, C. A. Tableau généalogique des mariages célébrés dans les paroisses du diocèse de Rimouski depuis l'origine jusqu'à 1902. Rimouski, Séminaire de Rimouski, 1936.

153. CARON, Abbé Ivanhoé. La colonisation de la province de Québec : les Cantons de l'Est, 1791~1915. Québec, 1927. 379 p.

154. COCHRANE, J. A. *The Story of Newfoundland*. Boston, Ginn and Co., 1938. 256 p.
155. DANEAU, Marcel. *Situation économique de la pêche côtière au Québec*. Québec, ministère de l'Industrie et du Commerce, 1963. 167 p.
156. DAWSON, Nora. *La vie traditionnelle à Saint-Pierre*. Québec, les Presses de l'université Laval, 1960. 190 p. (Archives de Folklore, no 8.)
157. FAUCHER DE SAINT-MAURICE, N.-H.-E. *Les états de Jersey et la langue française*. Montréal, Eusèbe Sénécal et Fils, 1893. 79 p.
158. FAUTEUX, J.-N. *Essai sur l'industrie au Canada sous le régime français*. Québec, Ls. Proulx, Imprimeur du Roi, 1927. 2 vol.
159. FAY, C. R. *Life and Labour in Newfoundland*. Toronto, University of Toronto Press, 1956. 254 p.
160. GÉRIN, Léon. « L'habitant de Saint-Justin », *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, série II, tome IV, 1898.
161. GÉRIN Léon. *Le Type économique et social du Canadien*. Montréal, Éditions de l'A.C.F., 1938. 218 p.
162. GROSSETÊTE, J.-M. *La grande pêche de Terre-Neuve et d'Islande*. Rennes, Presses de Bretagne, 1921. 421 p.
163. HONIGMANN, John J. *Culture and Personality*. New York, Harper and Brothers, 1954. 499 p.
164. HUBERT, Paul. *Les Îles de la Madeleine et les Madelinots*. Rimouski, Imprimerie générale, 1926. 251 p.
165. HENDERSON, Dorothy. *The Heart of Newfoundland*. Montréal, Harvest House, 1965. 144 p.
166. INNIS, Harold A. *The Cod Fisheries*. Toronto, University of Toronto Press, 1954. 522 p.
167. LACOURCIÈRE, Lue. « L'étude de la culture : le folklore », *Situation de la recherche sur le Canada français*, Fernand DUMONT et Yves MARTIN, éditeurs. Québec, les Presses de l'université Laval, 1962, p. 253-262.

168. LA MORANDIÈRE, Charles DE. Histoire de la pêche française de la morue dans l'Amérique septentrionale (des origines à 1789). Paris, G. P. Maisonneuve et Larose, 1962. 3 tomes.
169. LEMOINE, J.-M. Les pêcheries du Canada. Québec, Atelier typographique du Canadien, 1863. 146 p.
170. LOTURE, Robert DE. Histoire de la grande pêche de Terre-Neuve. Paris, Gallimard, 1949. 254 p.
171. MINER, Horace. St. Denis, a French-Canadian Parish. Chicago, University of Chicago Press, 1939. 283 p.
172. PUYJALON, Henry DE. Guide du chasseur de pelleterie. Montréal, Éditions Bédard, 1893. 182 p.
173. PROVINCE DE QUÉBEC. Annuaire statistique du Québec. Années 1962 et 1963.
174. PROVINCE DE QUÉBEC (ARCHIVES). Manuscrits relatifs à l'histoire de la Nouvelle-France. 31 série, vol. 6, 1713-1717, et vol. 7, 1718-1721.
175. RÉVOIL, Bénédicte Henry. Pêches dans l'Amérique du Nord. Tours, Alfred Mame et Fils, 1886. 284 p.
176. RIOUX, Marcel. Description de la culture de l'Île Verte. Ottawa, Musée national, Bulletin n, 133, 1954. 98 p.
177. RIOUX, Marcel. Belle-Anse. Ottawa, Musée national, Bulletin n° 138, 1961. 98 p.
178. ROUSSEAU, Jacques. « Le dernier des Peaux-Rouges », Cahiers des Dix, n° 27, 1962, p. 47-76.
179. THOMAZI, A. Histoire de la pêche des âges de la pierre à nos jours. Paris, Payot, 1947. 644 p.
180. TREMBLAY, Marc-Adélaïde, et Marc LAPLANTE. Famille et parenté en Acadie - Évolution des structures familiales et parentales à l'Anse-des-Lavallées. Manuscrit. À paraître au Musée de l'homme, Ottawa.

Fin du texte